This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

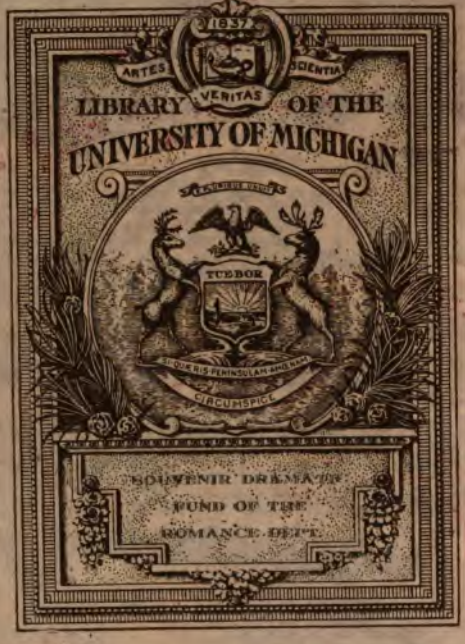
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.

848
S43
1874

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

RÉSERVE DE TOUS DROITS

DE PROPRIÉTÉ LITTÉRAIRE

En France et à l'Étranger.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

OPÉRAS

—

BALLETS

ROBERT LE DIABLE

LE SERMENT — GUSTAVE III

ALI-BABA

E. REIPER INVÉ

E.S.

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

III. — 2. 1875

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau.

ROBERT LE DIABLE

OPÉRA EN CINQ ACTES

En société avec M. Germain Delavigne.

MUSIQUE DE G. MEYERBEER.

THÉATRE DE L'OPÉRA. — 21 Novembre 1831.

306925

PERSONNAGES		ACTEURS.
ROBERT, duc de Normandie.	MM.	Ad. Nourrit.
BERTRAM, son ami		Levasseur.
RAIMBAUT, paysan normand.		Lafont.
UN ERMITE		Prévot.
UN MAJORDOME du roi de Sicile . . .		Alexis.
UN HÉRAUT D'ARMES.		Massol.
CHEVALIERS et ERMITES.		F. Prévot.
		Pouilley.
		Trévaux.
		Wartel.
		Heurtaux.
		Réval.
		Séguy.
		Couder.
		Lintermans.
		Euzer.
LE ROI DE SICILE.		Grenier.
LE PRINCE DE GRENADE		Simon.
UN HÉRAUT D'ARMES.		Alphonse.
LE CHAPELAIN de Robert.		Pequeux.
FUGITIFS.		Marius.
		Steilbet.
		Duhan.
ISABELLE, princesse de Sicile	Mmes	Damoreau-Cinti.
ALICE, paysanne normande.		Dorus-Gras.
HÉLÉNA, supérieure des nonnes.		Taglioni.
DAME D'HONNEUR d'Isabelle.		Lavry.

Chevaliers et Seigneurs. — Écuyers, Pages et Valets. — Peuple. — Ermites. — Pèlerins. — Nonnes. — Démons. — Paysans et Paysannes. — Soldats du roi de Sicile.

En Sicile.

ROBERT LE DIABLE

ACTE PREMIER

La vue du port de Palerme. Plusieurs tentes élégantes sont placées sous l'ombrage des arbres. — Pendant l'introduction on voit arriver, à plusieurs reprises, des barques d'où descendent des étrangers.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERT, BERTRAM, LE CHAPELAIN de Robert, CHEVALIERS, VALETS et ÉCUYERS.

(Robert et Bertram sont assis près d'une table à gauche ; plusieurs valets et écuyers sont occupés à les servir. A droite, une table où plusieurs chevaliers boivent ensemble.)

INTRODUCTION.

LE CHOEUR.

Versez à tasse pleine,
Versez ces vins fumeux,

Et que l'ivresse amène
L'oubli des soins fâcheux.

Au seul plaisir fidèles,
Consacrons-lui nos jours.
Le vin, le jeu, les belles,
Voilà nos seuls amours.

PREMIER CHEVALIER, à droite, regardant Robert.

Quels nombreux écuyers! Quelles armes brillantes!

DEUXIÈME CHEVALIER.

Quel est cet étranger, ce seigneur opulent,
Dont les tentes élégantes
S'élèvent près de notre camp?
Qui l'amène en Sicile?

PREMIER CHEVALIER.

Il y vient, j'imagine,
Pour assister, comme nous, aux tournois
Que donne le duc de Messine.

ROBERT, le verre à la main, s'adressant aux chevaliers.

Illustres chevaliers, c'est à vous que je bois!

LE CHŒUR.

Au seul plaisir fidèles,
Consacrons-lui nos jours.
Le vin, le jeu, les belles,
Voilà nos seuls amours.

SCÈNE II.

LES MÊMES; UN ÉCUYER de Robert, puis RAIMBAUT.

L'ÉCUYER, s'adressant à Robert.

J'amène devant vous un joyeux pèlerin
Qui, si vous le voulez, pourrait, par un refrain,
Égayer le repas de votre seigneurie.

Il arrive de France et de la Normandie.

ROBERT, vivement.

Quoi ! de la Normandie?

BERTRAM, à voix basse.

Votre ingrate patrie !

(Pendant ce temps est entré Raimbaut.)

ROBERT, à Raimbaut.

Approche !

(Lui donnant une bourse.)

Prends; dis-nous quelques récits

RAIMBAUT.

Je vous dirai l'histoire épouvantable
De notre jeune duc, de ce Robert le Diable...

TOUS.

Robert le Diable !

RAIMBAUT.

Ce mauvais garnement à Lucifer promis,
Et qui pour ses méfaits s'exila du pays.

(Robert tire son poignard.)

BERTRAM, le retenant.

Y pensez-vous !...

ROBERT se retourne vers Raimbaut, et lui dit froidement.

Commence.

TOUS.

Écoutons, mes amis!

BALLADE.

RAIMBAUT.

Premier couplet.

Jadis régnait en Normandie
Un prince noble et valeureux.
Sa fille, Berthe la jolie,

Dédaignait tous les amoureux,
Quand vint à la cour de son père
Un prince au parler séducteur;
Et Berthe, jusqu'alors si fière,
Lui donna sa main et son cœur.
Funeste erreur! Fatal délire!
Car ce guerrier était, dit-on,
Un habitant du sombre empire :
C'était... oui, c'était un démon!

LE CHŒUR.

Ah! le conte est fort bon;
Comment ne pas en rire?
Quoi, c'était un démon?

RAIMBAUT.

Oui, c'était un démon!

Deuxième couplet.

De cet hymen épouvantable
Vint un fils, l'effroi du canton!
Robert, Robert, le fils du diable,
Dont il porte déjà le nom.
Semant le deuil dans les familles,
En champ clos il bat les maris,
Enlève les femmes, les filles,
Et s'il parait dans le pays...
Fuyez, fuyez, jeune bergère,
Car c'est Robert; il a, dit-on,
Les traits et le cœur de son père,
Et comme lui c'est un démon.

LE CHŒUR.

Ah! le conte est fort bon
Comment ne pas en rire
Robert est un démon?

RAIMBAUT.

Oui, c'est un vrai démon!

ROBERT, qui jusque-là a cherché à modérer sa colère, se lève à la fin du deuxième couplet.

C'en est trop !... Qu'on arrête un vassal insolent !
Je suis Robert !

RAIMBAUT, tombant à genoux.

Miséricorde !
Pardon, mon doux seigneur !

ROBERT.

Une heure je t'accorde !
Fais ta prière, et puis qu'on le pende à l'instant.

RAIMBAUT.

Grâce ! grâce ! Je vous en prie !
J'arrive de la Normandie
Avec ma fiancée, et nous venons tous deux
Remplir auprès de vous un message pieux !

ROBERT.

Ta fiancée ?... Attends. Sans doute elle est jolie !
Je me laisse attendrir ; allons, pour ses beaux yeux
Je te fais grâce de la vie...
Mais elle m'appartient, qu'on l'amène en ces lieux.
Chevaliers, je vous l'abandonne.

RAIMBAUT.

Hélas !

ROBERT.

Tais-toi, vassal ; quand ma bonté pardonne,
Oses-tu bien encor murmurer ?

RAIMBAUT.

Malheureux !

ROBERT.

Écuyers, versez-nous ces vins délicieux !

ROBERT et LES CHEVALIERS.

Au seul plaisir fidèles,
Consacrons-lui nos jours.

Le vin, le jeu, les belles,
Voilà nos seuls amours.

SCÈNE III.

LES MÊMES; ALICE, conduite par des pages de Robert.

ALICE.

Où me conduisez-vous? Par pitié, laissez-moi!

LES CHEVALIERS.

Qu'elle a d'attraits! Qu'elle est jolie!
Allons, calmez un vain effroi.

ALICE.

Grâce! grâce, je vous supplie!

LES CHEVALIERS, montrant Raimbaut.

Non, non, il faut qu'il soit puni!
Non, point de pitié pour vos larmes!
Notre vengeance a trop de charmes
Pour que vous obteniez merci!

ALICE.

Plus d'espoir! ô peine cruelle!

ROBERT, reconnaissant Alice.

Qu'entends-je? qu'ai-je vu? c'est elle!
Alice!

ALICE, se jetant aux pieds de Robert.

Ah! monseigneur, protégez-moi contre eux.

ROBERT.

C'est Alice; arrêtez! respectez sa faiblesse.
Le même lait nous a nourris tous deux;
Je ne l'oublierai pas.

LES CHEVALIERS.

Tenez votre promesse;

Avez-vous oublié notre refrain joyeux ?

Ensemble.

LES CHEVALIERS.

Au seul plaisir fidèles,
Consacrons-lui nos jours.
Le vin, le jeu, les belles,
Voilà nos seuls amours.

ROBERT.

Non, je prends sa défense ;
Calmez un vain transport ;
Malheur à qui l'offense !
Il recevra la mort.

Craignez d'exciter ma vengeance,
A mon ordre il faut obéir ;
Retirez-vous sans résistance,
Ou mon bras saura vous punir.

LES CHEVALIERS.

Partons, amis, point d'imprudence,
N'excitons point un vain courroux ;
Retirons-nous sans résistance,
Et plus tard nous reviendrons tous.

(Raimbaut et les chevaliers se retirent devant Robert qui les menace.)

SCÈNE IV.

ROBERT, ALICE.

ALICE.

O mon prince ! ô mon maître !

ROBERT.

Appelle-moi ton frère.
Banni par des sujets ingrats,
Je suis un exilé sur la rive étrangère.

J'ai cherché vainement la mort dans les combats;
Mais toi, près de Palerme, ici que viens-tu faire?

ALICE.

J'y viens pour remplir un devoir.
Avec mon fiancé j'ai quitté ma chaumière,
J'ai suspendu l'hymen qui devait nous unir...

ROBERT.

Pourquoi?

ALICE.

Pour accomplir l'ordre de votre mère.

ROBERT.

Ma mère bien-aimée! Ah! parle, à son désir
Je m'empresserai de me rendre.

ALICE.

Vous ne devez jamais la revoir ni l'entendre.

ROBERT.

O ciel!

ALICE.

Elle n'est plus.

ROBERT.

Quoi! ma mère? ô tourment!

ROMANCE.

ALICE.

Premier couplet.

Va, dit-elle, va, mon enfant,
Dire au fils qui m'a délaissée
Qu'il eut la dernière pensée
D'un cœur qui s'éteint en l'aimant.
Adoucis sa douleur amère,
Il ne reste pas sans appui :
Dans les cieux comme sur la terre,
Sa mère va prier pour lui.

Deuxième couplet.

Dis-lui qu'un pouvoir ténébreux
Veut le pousser au précipice ;
Sois son bon ange, pauvre Alice,
Il doit choisir entre vous deux.
Puisse-t-il fléchir la colère
Du Dieu qui m'appelle aujourd'hui,
Et dans les cieux suivre sa mère,
Sa mère qui priera pour lui !

ROBERT.

Je n'ai pu fermer sa paupière !

ALICE.

Elle m'a confié sa volonté dernière.
Un jour, a-t-elle dit,
Quand il en sera digne, il lira cet écrit.

(Alice se met à genoux et présente à Robert le testament de sa mère.)

ROBERT.

Non, je ne le suis pas ! non, je me rends justice !
Plus tard... Conserve encor ce dépôt, chère Alice.
Tout m'accable à la fois ! En proie à la douleur,
Je nourris les tourments d'une ardeur inutile.

ALICE.

Vous aimez ?

ROBERT.

Sans espoir ! Connais tout mon malheur :
De la princesse de Sicile
Les charmes ont touché mon cœur ;
Je crus sa conquête facile,
Je la vis s'attendrir !... mais troublé, mais jaloux,
Je voulus l'enlever ; j'osai braver son père ,
De tous ses chevaliers je défiai les coups !

ALICE.

O ciel !

ROBERT.

Je succombais, lorsque, dans la carrière,
Bertram, un chevalier, mon ami, mon sauveur,
Aux plus hardis fit mordre la poussière;
Je lui dus la victoire et perdis le bonheur.

ALICE.

Eh quoi! la princesse Isabelle...

ROBERT.

Depuis je n'ai pu la revoir.

ALICE.

A ses premiers serments elle sera fidèle.

ROBERT.

Et comment le savoir?

ALICE.

Demandez-le vous-même;
Écrivez!

ROBERT fait un signe ; son chapelain sort de la tente et apporte ce qui est nécessaire pour écrire.

Tu le veux... Mais qui remettra?

ALICE.

Moi!...
L'esprit vient aisément quand on sert ceux qu'on aime.

ROBERT.

Mon ange tutélaire! Ah! comment envers toi
Pourrai-je m'acquitter?...

(Pendant le couplet d'Alice, il dicte un billet au chapelain.)

ALICE.

Vous le pouvez sans peine.
De ce pauvre Raimbaut vous connaissez l'amour :
Souffrez qu'un saint homme en ce jour,
Près des rochers de Sainte-Irène
L'unisse avec moi sans retour!

ROBERT applique le pommeau de son épée sur le billet et le donne à Alice.

De grand cœur ! Tiens.

SCÈNE V.

LES MÊMES ; BERTRAM qui vient d'entrer et s'approche de Robert.

ALICE, l'apercevant et faisant un geste de frayeur. — Bas à Robert.

Quel est ce sombre personnage?

ROBERT.

Le chevalier Bertram, mon plus fidèle ami ;
Pourquoi d'un air d'effroi le regarder ainsi?

ALICE, tremblante.

C'est qu'il est en notre village
Un beau tableau représentant
L'archange saint Michel qui terrasse Satan,
Et je trouve...

ROBERT.

Achevez ! quel trouble est donc le vôtre?

ALICE, bas à Robert.

Qu'il ressemble...

ROBERT, souriant.

A l'archange.

ALICE, de même.

Eh ! non vraiment... à l'autre.

ROBERT, bas.

Quelle folie

(Haut.)

Allez, et qu'un hymen heureux,
Ce soir, mes bons amis, vous unisse tous deux !

(Alice baise la main de Robert et sort.)

SCÈNE VI.

ROBERT, BERTRAM.

BERTRAM.

Quoi ! tous deux les unir ! A merveille ! courage !
Ta nouvelle conquête est fort bien avec toi...

ROBERT.

Oui, par reconnaissance.

BERTRAM.

Ah ! crois donc ce langage ;
C'est le mot de tous les ingrats.

ROBERT.

Bertram, tu ne la connais pas !
Tais-toi, je crains ta funeste influence.
En moi j'ai deux penchants : l'un qui me porte au bien,
Naguère encor j'en sentais la puissance ;
L'autre me porte au mal, et tu n'épargnes rien
Pour l'éveiller en moi.

BERTRAM.

Que dis-tu ? Quel délire !
Quoi tu peux te méprendre au motif qui m'inspire ?
Tu doutes de mon cœur ?

ROBERT.

Non, non, tu me chéris ;
Je le crois.

BERTRAM.

Oui, Robert, cent fois plus que moi-même.
Tu ne sauras jamais à quel excès je t'aime !

ROBERT.

Ne me donne donc plus que de sages avis.

BERTRAM.

A la bonne heure ! Et tiens, pour bannir la tristesse,
(Montrant les chevaliers qui rentrent.)
Mêlons-nous à ces chevaliers.
Tente le sort du jeu, partage leur ivresse :
Nous avons besoin d'or, qu'ils soient nos trésoriers !

ROBERT.

Oui, le conseil est bon.

SCÈNE VII.

ROBERT, BERTRAM, CHEVALIERS.

FINALE.

BERTRAM, aux chevaliers.

Le duc de Normandie
A vos plaisirs veut prendre part.

ROBERT.

Aux tournois, chevaliers, nous nous verrons plus tard.
C'est au jeu que je vous défie.

LES CHEVALIERS.

Nous sommes tous flattés de tant de courtoisie ;
Allons, voyons pour qui doit pencher le hasard.

ROBERT.

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir :
Le vrai bien sur la terre
N'est-il pas le plaisir ?

TOUS.

Commençons.

(Pendant ce temps on a placé une table au milieu du théâtre, tous les joueurs l'entourent.)

SICILIENNE.

Ensemble.

ROBERT et LES CHEVALIERS.

O fortune ! à ton caprice,
Viens, je livre mon destin ,
A mes désirs sois propice,
Et viens diriger ma main.

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir :
Le vrai bien sur la terre
N'est-il pas le plaisir ?

BERTRAM.

Fortune, ou contraire, ou propice,
Qu'importe ton courroux !
Je brave ton caprice
Et je ris de tes coups.

(Pendant cet ensemble, on a commencé à faire rouler les dés.)

ROBERT.

J'ai perdu ; ma revanche ! Allons, cent pièces d'or !

UN CHEVALIER.

A vous les dés.

ROBERT.

Quatorze ! ah ! cette fois, je pense,
De mon côté pourra tourner la chance.
Allons, allons, je perds encor !

BERTRAM.

Qu'importe ? Va toujours !

ROBERT.

Nous mettons deux cents piastres !

BERTRAM.

Eh ! ce n'est pas assez ; cinq cents !

LES CHEVALIERS, à part.

Nous les tenons.

BERTRAM.

C'est ainsi qu'un joueur répare ses désastres.
Je suis sûr du succès !

ROBERT.

Ah ! grand Dieu ! Nous perdons.

BERTRAM.

Console-toi,
Fais comme moi,
Plus de dépit ;
Car tu l'as dit :
L'or est une chimère,
Sachons nous en servir :
Le vrai bien sur la terre
N'est-il pas le plaisir ?

ROBERT.

De son injustice cruelle
Je veux faire rougir le sort ;
Contre vous tous je joue encor
Mes diamants et ma riche vaisselle.

LES CHEVALIERS.

Cela vraiment nous convient fort.

BERTRAM.

Il a raison : à quoi bon en voyage
S'embarrasser d'un semblable bagage ?

ROBERT, suivant les dés.

O ciel ! c'est fait de nous !

BERTRAM.

Console-toi,
Fais comme moi,
Plus de dépit ;
Car tu l'as dit :

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir :
Le vrai bien sur la terre
N'est-il pas le plaisir ?

ROBERT, frappant sur la table.

Et mes chevaux et mes armures !
C'est tout ce qui nous reste, et je veux l'exposer.

BERTRAM.

Et tu fais bien ; le sort contre qui tu murmures
N'attend que ce moment pour nous favoriser.

ROBERT.

Seize !

BERTRAM.

Quel bonheur ! Tu vois bien !...

LES CHEVALIERS, amenant les dés.

Dix-huit !

ROBERT.

O ciel ! je n'ai plus rien !

BERTRAM.

Ami, console-toi !

ROBERT.

Dans mon destin funeste
Je t'entraîne avec moi !

BERTRAM.

Notre amitié nous reste.

ROBERT, abattu.

Mes armes, mes coursiers ne m'appartiennent plus.
(A Bertram.)
Va leur livrer les biens que j'ai perdus.
(Bertram sort avec quelques chevaliers.)

Ensemble.

ROBERT.

Malheur sans égal

D'un sort infernal
L'ascendant fatal
Me poursuit, m'opprime ;
Craignez mon courroux !
Je puis sur vous tous
Me venger des coups
Dont je suis victime.

LES CHEVALIERS.

Voyez son courroux :
Du destin jaloux
Il maudit les coups,
Il jure, il blasphème.
Modérez, seigneur,
Cette folle ardeur.
Craignez ma fureur,
Et tremblez vous-même.

BERTRAM, rentrant.

Console-toi,
Fais comme moi,
Plus de dépit ;
Car tu l'as dit :
L'or est une chimère,
Sachons nous en servir ;
Le vrai bien sur la terre
N'est-il pas le plaisir ?

ACTE DEUXIÈME

Une grande salle du palais. — Au fond, une galerie donnant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, seule.

Que je hais la grandeur dont l'éclat m'environne!
Des fêtes, des plaisirs, tout, hormis le bonheur!
Hélas! mon père ordonne,
Et va livrer ma main sans consulter mon cœur,
Quand l'ingrat que j'aimais, quand Robert m'abandonne.

AIR.

En vain j'espère
Un sort prospère;
Douce chimère,
Rêves d'amour,
Avez fui sans retour.
D'espoir bercée,
Tendre pensée
S'est éclipsée
Comme un beau jour.

SCÈNE II.

ISABELLE, ALICE; quelques JEUNES FILLES, portant des pétitions.

CHŒUR DE JEUNES FILLES, qui s'avancent vers la princesse.

Approchons sans frayeur.
(Elles remettent les pétitions.)
A la souffrance
Donne assistance,
La bienfaisance
Est dans ton cœur.

ALICE, à part.

Dieu! Pour servir Robert, quel moyen!... Si j'osais!
Mais plus d'une princesse, avec reconnaissance,
A reçu quelquefois de semblables placets!
Essayons!
(A la princesse en lui remettant le billet de Robert.)
A la souffrance
Donne assistance,
La bienfaisance
Est dans ton cœur.

(La princesse ouvre le billet, le lit tout bas avec trouble, puis se rapproche d'Alice.)

ISABELLE.

Écoute, jeune amie;
Viens, mon âme est attendrie!
Le malheur qui supplie
A des droits sur mon cœur.
(A part.)
Mon bonheur est extrême!
Viens, Robert, toi que j'aime!

ALICE et LES JEUNES FILLES.

O princesse chérie,

Ton âme est attendrie;
Le malheur qui supplie
A des droits sur ton cœur.

ISABELLE, aux jeunes filles.

Un seul moment laissez-moi dans ces lieux.

ALICE, à Robert qui paraît.

Courage! Allons, montrez-vous à ses yeux,
Elle ne pourra se défendre;
Son cœur qui fut à vous ne peut vous condamner:
Elle consent à vous entendre,
C'est presque déjà pardonner.

(Alice sort.)

SCÈNE III.

ISABELLE, ROBERT.

DUO.

ROBERT.

Avec bonté voyez ma peine
Et mes remords,
Et n'allez pas par votre haine
Punir mes torts.
L'amour qui me rendit coupable
Doit vous fléchir;
Ah! si votre rigueur m'accable,
Il faut mourir!

ISABELLE.

Relevez-vous.

ROBERT.

De mon offense
M'accordez-vous le pardon généreux?
Laissez-moi du moins l'espérance,
Ce dernier bien des malheureux.

ISABELLE.

J'aurais dû fuir votre présence
Et vos remords,
Et d'un amant par mon absence,
Punir les torts.
Mon cœur par sa douleur extrême
Est désarmé ;
Hélas! Robert, jugez vous-même
S'il est aimé.

ROBERT.

Que dites-vous?... ô destin plein de charmes !

(On entend une marche.)

ISABELLE.

Silence ! Entendez-vous ces accents belliqueux ?

ROBERT.

O ciel ! Et j'ai perdu mes armes!...

ISABELLE.

Je le savais ; j'ai prévenu vos vœux.
Voyez !

(On voit paraître des écuyers portant une armure.)

ROBERT, avec transport.

Armé par vous, je vaincrai sous vos yeux.

Ensemble.

ISABELLE.

Mon cœur s'élance et palpite,
Il bat d'espoir, de bonheur :
L'amour, l'honneur, tout l'excite ;
Oui, Robert sera vainqueur !

ROBERT.

Mon cœur s'élance et palpite,
Il bat d'espoir, de bonheur :
L'amour, l'honneur, tout l'excite ;
Du tournoi je suis vainqueur !

ISABELLE.

Chevalier, dois-je encor vous apprendre un mystère?

ROBERT.

Ah! sur tous vos secrets mon amour a des droits.

ISABELLE.

Apprenez donc...

ROBERT.

Eh bien?

ISABELLE.

Mon père,
Sur le plus valeureux voulant fixer son choix,
Va proposer ma main pour le prix des tournois.

ROBERT.

O ciel! Est-il possible?

ISABELLE.

Il compte sur les exploits
Du prince de Grenade, et le nomme invincible!

ROBERT.

a porté ce nom pour la dernière fois.

Ensemble.

ISABELLE.

Mon cœur s'élance et palpite,
Il bat d'espoir, de bonheur.
L'amour, l'honneur, tout l'excite;
Oui, Robert sera vainqueur.

ROBERT.

Mon cœur s'élance et palpite,
Il bat d'espoir, de bonheur :
L'amour, l'honneur, tout l'excite;
Du tournoi, je suis vainqueur!

ROBERT, lui baisant la main.

Votre bonté va doubler mon courage.

ISABELLE.

Silence! On vient; pour m'offrir son hommage,
Le peuple va se réunir,
Par ordre de mon père, ici, sur mon passage,
Et par des jeux fêter le mariage
De six jeunes beautés que ma main dut choisir.
Fuyez!

(Isabelle sort.)

SCÈNE IV.

ROBERT; BERTRAM, au fond, avec LE PRINCE DE GRENADE et UN HÉRAUT D'ARMES.

(A la fin de la scène précédente on a vu Bertram entrer avec le prince de Grenade et un héraut d'armes, auquel Bertram a indiqué du doigt Robert. Le prince de Grenade n'a fait que traverser la galerie du fond.)

ROBERT.

Ah! dans ces jeux guerriers offerts à la vaillance,
Je vaincrai mon rival!

BERTRAM, à part.

Oui, si je le permets.

ROBERT.

Que ne puis-je de même, au gré de ma vengeance,
Dans un combat réel le voir seul et de près!
(Se retournant vers le héraut d'armes.)
Que voulez-vous?

LE HÉRAUT D'ARMES.

A toi, Robert de Normandie,
Le prince de Grenade adresse ce cartel,
Et par ma voix il te défie,
Non dans un vain tournoi, mais au combat mortel.

ROBERT, avec joie.

Ah ! le ciel qui m'exauce à sa perte l'entraîne ;
m'ose défier ! J'y cours ; guide mes pas.

LE HÉRAUT D'ARMES.

Viens, tu le trouveras dans la forêt prochaine.

ROBERT.

Un de nous n'en sortira pas.

(Il sort avec le héraut d'armes.)

SCÈNE V.

BERTRAM, seul.

Oui, va poursuivre une ombre vaine !
Ce prince de Grenade, esclave à moi soumis !
Comme un fantôme à tes yeux éblouis,
Va fuir dans la forêt, et pendant ton absence
De ce brillant tournoi remportera le prix !...
Mais déjà pour la fête en pompe l'on s'avance...

SCÈNE VI.

ISABELLE, conduite par son père ; BERTRAM, ALICE, RAIMBAUT, CHEVALIERS, SEIGNEURS, DAMES DE LA COUR, PAGES, ÉCUYERS, PEUPLE.

(Entrée du peuple qui accompagne six jeunes couples qui doivent être mariés.)

CHŒUR DU PEUPLE.

Accourez au-devant d'elle ;
Célébrez, peuple fidèle,
Tant de vertus, tant d'attraits.
De nos vœux reçois l'hommage,

Et qu'ils soient le doux présage
De ton bonheur à jamais !
Accueillant notre prière,
Puisse un jour le sort prospère
Récompenser tes bienfaits !

BALLET.

(Après le ballet un héraut d'armes entre en scène et s'adresse à la princesse.)

LE HÉRAUT D'ARMES.

Quand tous nos chevaliers, pour la gloire et leur dame,
De ce tournoi vont tenter les destins,
Le prince de Grenade en ce moment réclame
L'honneur d'être armé par vos mains.

(La princesse hésite à répondre ; son père, qui est près d'elle, lui ordonne d'accepter. Le prince de Grenade s'avance précédé de sa bannière, de ses pages et de ses écuyers ; Bertram en l'apercevant dit à part :)

BERTRAM.

Je triomphe !... Le voici...
Et Robert est resté dans la forêt profonde ;
Robert, égaré par lui,
Cherche en vain un rival que mon pouvoir seconde.

CHŒUR DES ÉCUYERS du prince de Grenade, pendant que la princesse lui remet ses armes.

Sonnez, clairons, honorez la bannière
Du guerrier qui guide nos pas.
Sonnez, clairons ; dans la carrière
Mars et l'Amour arment son bras.

ALICE, à part, cherchant dans la foule.

Mon jeune maître ne vient pas.
Quand s'ouvre la lice guerrière,
Qui peut donc retenir ses pas ?

BERTRAM, à part.

Robert, Robert ne viendra pas.

LE CHOEUR.

Le clairon sonne, et l'honneur vous réclame;
Nobles guerriers, armez vos bras :
C'est pour la gloire et pour sa dame
Qu'un chevalier vole aux combats.

ALICE, cherchant Robert des yeux, s'adresse à Raimbaut.

Ah ! quelle douleur est la mienne !

RAIMBAUT.

Rien n'est encor désespéré.
Mais aux rochers de Sainte-Irène
Souviens-toi que pour nous l'autel est préparé.

ISABELLE, à part.

Parmi cette jeunesse et brillante et guerrière,
Vainement je l'attends... tout m'accable à la fois !
Hélas ! lorsque ma main est le prix des tournois,
Je ne vois point encor paraître sa bannière.

LE CHOEUR.

Le clairon sonne, et l'honneur vous réclame ;
Nobles guerriers, armez vos bras :
C'est pour l'honneur et pour sa dame
Qu'un chevalier vole aux combats.

(On entend un appel des trompettes.)

LE CHOEUR, en dehors.

Voici le signal des combats.

ISABELLE descend du trône, et s'adresse aux chevaliers.

La trompette guerrière
Vient de retentir.
Dans la noble carrière
Il faut vaincre ou mourir.
(A part.)
Que le cri de l'honneur,
Robert, frappe ton cœur !

Ensemble.

ISABELLE, à part.

Ah ! pour moi, douleur cruelle !
Non, Robert ne paraît pas ;
Aux combats l'amour l'appelle.
Quel pouvoir enchaîne ses pas ?

LE CHŒUR.

Le clairon sonne et l'honneur vous réclame ;
Nobles guerriers, armez vos bras :
C'est pour la gloire et pour sa dame
Qu'un chevalier vole aux combats.

(Tout le cortége défile ; la princesse et son père s'apprêtent à le suivre. Alice regarde autour d'elle avec inquiétude. Bertram est de l'autre côté de la scène.)

Ensemble.

ALICE.

Déjà commencent les combats ;
Robert, Robert ne paraît pas.

BERTRAM.

Robert, Robert, c'est dans mes bras,
C'est à moi que tu reviendras.

ACTE TROISIÈME

Premier tableau.

Les rochers de Sainte-Irène ; paysage sombre et montagneux. — Sur le devant, à droite, les ruines d'un temple antique, et des caveaux dont on voit l'entrée ; à gauche, une croix en bois.

SCÈNE PREMIERE.

BERTRAM, RAIMBAUT.

RAIMBAUT.

Du rendez-vous voici l'heureux instant.

BERTRAM, le regardant.

N'est-ce pas là ce troubadour normand ?...

RAIMBAUT.

Que le seigneur Robert ce matin voulait pendre.

BERTRAM, riant.

Oui, jamais il ne fait les choses qu'à demi.
Qui t'amène ?

RAIMBAUT.

Je viens attendre

Alice, mes amours, que j'épouse aujourd'hui ;
Alice qui n'a rien... et moi pas davantage ;
Sans cela nous serions bien heureux en ménage.

BERTRAM, lui jetant une bourse.

S'il en est ainsi... prends !

RAIMBAUT, hors de lui.

En croirai-je mes yeux !
C'est de l'or !

BERTRAM, le regardant avec mépris.

Voilà donc ce qu'on nomme un heureux !
J'en fais donc aussi quand je veux !

DUO.

RAIMBAUT.

Ah ! l'honnête homme !
Le galant homme !
Mais voyez comme
Je me trompais !
Ah ! désormais
Je lui promets
Obéissance,
Reconnaissance,
En récompense
De ses bienfaits.

BERTRAM.

Ah ! l'honnête homme !
Ah ! le pauvre homme !
Mais voyez comme
En mes filets
Je le prendrais
Si je voulais !
Faiblesse humaine
Que l'on entraîne,
Que l'on enchaîne
Par des bienfaits !

BERTRAM.

C'est aujourd'hui qu'on te marie ?

RAIMBAUT.

Oui, monseigneur.

BERTRAM.

Quelle folie !

RAIMBAUT.

Une folie !
Ma fiancée est si jolie !

BERTRAM.

A ta place, moi j'attendrais,
Et sans façon je choisirais.

RAIMBAUT.

Vous choisiriez ?

BERTRAM.

Je choisirais.
Te voilà riche, et, je le gage,
Toutes les filles du village
Voudront se disputer ta foi.

RAIMBAUT.

Vous le croyez ?

BERTRAM.

Oui, je le croi.

RAIMBAUT.

Au fait ! Un si grand personnage
Doit s'y connaître mieux que moi.

Ensemble.

RAIMBAUT.

Ah ! l'honnête homme !
Le galant homme !
Mais voyez comme
Je me trompais !

Ah! désormais
Je lui promets
Obéissance,
Reconnaissance,
En récompense
De ses bienfaits.

BERTRAM.

Ah! l'honnête homme!
Ah! le pauvre homme!
Mais voyez comme
En mes filets
Je le prendrais
Si je voulais!
Faiblesse humaine
Que l'on entraîne,
Que l'on enchaîne
Par des bienfaits!

BERTRAM.

Le bonheur est dans l'inconstance.

RAIMBAUT.

Le bonheur est dans l'inconstance?

BERTRAM.

Elle seule embellit nos jours.

RAIMBAUT.

Elle seule embellit nos jours?

BERTRAM.

Que gaîté, plaisir et bombance
Soient désormais tes seuls amours.

RAIMBAUT.

Je pourrai donc tout me permettre?

BERTRAM.

Oui, chaque faute est un plaisir,

Et l'on a pour s'en repentir
Le temps où l'on n'en peut commettre.

RAIMBAUT.

Ce système me plaît beaucoup.
A tous mes compagnons, afin de mieux vous croire,
Pour commencer, je vais payer à boire.

BERTRAM, riant.

Boire !... c'est bien ! Cela peut te conduire à tout.

Ensemble.

RAIMBAUT.

Ah ! l'honnête homme
Le galant homme !
Mais voyez comme
Je me trompais !
Ah ! désormais
Je lui promets
Obéissance,
Reconnaissance,
En récompense
De ses bienfaits.

BERTRAM.

Ah ! l'honnête homme !
Ah ! le pauvre homme !
Mais voyez comme
En mes filets
Je le prendrais
Si je voulais !
Faiblesse humaine
Que l'on entraîne
Que l'on enchaîne
Par des bienfaits !

(Raimbaut sort par la gauche.)

SCÈNE II.

BERTRAM, seul.

Encore un de gagné ! Glorieuse conquête
Dont l'enfer doit se réjouir!
Mais je ris de ses maux et du sort qu'il s'apprête,
Lorsque dans un instant le mien va s'accomplir.
Roi des anges déchus, mon souverain... je tremble !
Il est là !... qui m'attend... oui, j'entends les éclats
De leur joie infernale... Ils se livrent ensemble,
Pour oublier leurs maux, à d'horribles ébats.

VALSE INFERNALE.

LE CHOEUR, dans la caverne.

Noirs démons, fantômes,
Oublions les cieux ;
Des sombres royaumes
Célébrons les jeux.

BERTRAM.

C'est en vain qu'on voudrait l'arracher de mes bras !
Non, non, Robert ne m'échappera pas.

LE CHOEUR, dans la caverne.

Gloire au maître qui nous guide,
A la danse qu'il préside !

BERTRAM.

O mon fils ! O Robert !...
Pour toi, mon bien suprême,
J'ai bravé le ciel même,
Je braverais l'enfer!

De ma gloire éclipsée,
De ma splendeur passée,

Toi seul me consolais ;
C'est par toi que j'aimais !

O mon fils ! O Robert !...
Pour toi, mon bien suprême,
J'ai bravé le ciel même,
Je braverais l'enfer !

(Il entre dans la caverne à droite.)

SCÈNE III.

ALICE, gravissant la montagne.

Raimbaut ! Raimbaut ! dans ce lieu solitaire
L'écho seul me répond et j'avance en tremblant.
Au rendez-vous serais-je la première ?
Me faire attendre ainsi ! c'est affreux, et pourtant
Il n'est encor que mon amant !

COUPLETS.

Premier couplet.

Quand je quittai la Normandie,
Un vieil ermite de cent ans
Dit : Tu seras un jour unie
Au plus fidèle des amants.
Hélas ! j'attends.
O patronne des demoiselles,
Patronne des amants fidèles,
Notre-Dame de bon secours,
Daignez protéger mes amours !

(A la fin de ce couplet, la ritournelle de la scène précédente reprend Alice regarde avec effroi du côté de la caverne.)

Mais le soleil soudain s'est obscurci,
D'où vient ce bruit dont mon âme est glacée ?

De quelque orage, hélas ! serais-je menacée?

(La ritournelle gaie reprend.)

Non, non; ce n'est rien, Dieu merci !

Deuxième couplet.

Raimbaut disait : Gentille amie,
Crois à mes feux, ils sont constants !
En ce jour peut-être il oublie
Près d'une autre ses doux serments ;
Et moi, j'attends !
O patronne des demoiselles,
Patronne des amants fidèles,
Notre-Dame de bon secours,
Daignez protéger mes amours !

(La ritournelle de l'air de Bertram reprend avec plus de force que la première fois.)

O ciel le bruit redouble ;
D'effroi mon cœur se trouble ;
La terre tremble sous mes pas !
Fuyons !

CHŒUR SOUTERRAIN.

Robert ! Robert !

ALICE, s'arrêtant.

Je ne me trompe pas.

CHŒUR SOUTERRAIN.

Robert ! Robert !

ALICE.

C'est le nom de mon maître.
Quelque danger le menace peut-être !

(Montrant l'ouverture à droite entre les rochers.)

D'ici l'on pourrait voir, je crois,
Dans ce lieu souterrain.

(Elle fait un pas.)

Ah ! grand Dieu ! l'éclair brille !
J'ai bien peur !... c'est égal... mon Dieu ! protége-moi !

Toi qui d'un faible enfant, ou d'une pauvre fille,
Souvent te sers, dit-on, pour accomplir ta loi !

(Elle s'avance en tremblant vers l'ouverture à droite, y jette les yeux ; l'orchestre peint ce qu'elle voit ; elle pousse un cri, se sauve vers la gauche, s'attache à la croix de bois, l'embrasse et s'évanouit.)

SCÈNE IV.

ALICE évanouie ; BERTRAM, sortant de la caverne, pâle et en désordre.

BERTRAM.

L'arrêt est prononcé ! Fatal, irrévocable !
Je le perds à jamais ! on l'arrache à mes bras...
S'il ne se donne à moi, s'il ne m'appartient pas
Aujourd'hui même !

ALICE, sortant de son évanouissement, et se rappelant ce qu'elle vient d'entendre.

A minuit !... misérable !

BERTRAM.

Minuit ! On a parlé ! Qui donc est dans ces lieux ?
Qui donc a lu dans ma pensée ?
(Apercevant Alice, et prenant un air riant.)
C'est de Raimbaut l'aimable fiancée,
C'est Alice... D'où vient qu'elle baisse les yeux ?

DUO.

ALICE.

La force m'abandonne.

BERTRAM.

Qu'as-tu donc ?

ALICE, à part.

Ah grands dieux !

BERTRAM.

Viens ici.

ALICE.

Je frissonne !

BERTRAM.

Viens vers moi.

ALICE.

Je ne peux.

BERTRAM.

Qu'as-tu donc entendu ?

ALICE.

Moi ?... rien !... rien !

BERTRAM.

Qu'as-tu vu ?

ALICE.

Rien ! rien !...

Ensemble.

ALICE.

Je tremble, chancelle,
Et la voix cruelle
De l'ange rebelle
Me glace d'effroi.

BERTRAM.

Triomphe que j'aime !
Ta frayeur extrême
Va, malgré toi-même,
Te livrer à moi.

BERTRAM, faisant un pas vers elle.

Approche donc, et que ces doux attraits...

ALICE, reculant et embrassant la croix de bois.

Éloigne-toi, va-t'en !

BERTRAM.

Tu me connais;
Ton œil a pénétré ce mystère effroyable
Aux mortels interdit... et si ta voix coupable
Osait le révéler... tu péris à l'instant.

ALICE.

Le ciel est avec moi, je brave ta colère.

BERTRAM.

Tu péris, toi, puis ton amant!

ALICE.

O ciel!

BERTRAM.

Puis ton vieux père,
Ainsi que tous les tiens.
Tu l'as voulu, gentille Alice;
Par ta vertu te voilà ma complice,
Et désormais tu m'appartiens.

ALICE.

La force m'abandonne.

BERTRAM.

Sauve ce qui t'est cher.
Viens ici.

ALICE.

Je frissonne.

BERTRAM.

Viens vers moi.

ALICE, regardant au fond.

C'est Robert.

BERTRAM.

Ainsi tu n'as rien vu?

ALICE, tremblante.

Moi? rien!

BERTRAM.

Rien entendu ?

ALICE.

Non, rien !

BERTRAM.

Songes-y bien, de toi dépend ton sort.
Voici Robert, tais-toi, sinon la mort !

SCÈNE V.

ROBERT, ALICE, BERTRAM.

(Robert s'avance jusqu'au milieu de la scène, plongé dans une profonde rêverie.)

TRIO.

ALICE.

Ses yeux sont baissés vers la terre,
Il est plongé dans la douleur;
Peut-être une secrète horreur
Cause ce trouble involontaire;
Et du danger qu'il va courir,
Hélas ! je ne puis l'avertir.

BERTRAM.

Ses yeux sont baissés vers la terre,
Profitons bien de sa douleur.
Mais d'où vient que mon faible cœur
Frémit d'un trouble involontaire ?
Du piége où je le vois courir
Rien ne pourra le garantir.

ROBERT.

Oui, j'ai tout perdu sur la terre,
Je m'abandonne à ma douleur.
D'où vient qu'une secrète horreur

Me cause un trouble involontaire?
Bertram seul peut me secourir,
Ou je n'aurai plus qu'à mourir.

(Bertram, d'un geste impératif, ordonne à Alice de se retirer; elle obéit en hésitant. Mais arrivée au bord de la coulisse, elle s'élance tout d'un coup au milieu du théâtre, vers Robert.)

ALICE.

Non, non, je brave le trépas,
Écoutez !

ROBERT.

Parle donc !

ALICE.

Hélas!

BERTRAM.

Allons, parle, ma chère,
Au nom de ton amant, au nom de ton vieux père.

ALICE.

Non, je ne pourrai jamais.
Fuyons, fuyons ! ou je me trahirais.

(Elle s'enfuit)

SCÈNE VI.

BERTRAM, ROBERT.

ROBERT, étonné, la regardant sortir.

Qu'a-t-elle donc?

BERTRAM, riant.

Qui sait? l'amour, la jalousie...
Ce messire Raimbaut qu'elle aime à la folie...

ROBERT.

Parle; nous sommes seuls ! Perdu... déshonoré,
Je n'espère qu'en toi... du moins tu l'as juré.

BERTRAM.

Et je tiens mes serments. On nous tendit un piége.
Si pendant le tournoi, dans ces vastes forêts,
On égara tes pas... c'est par un sortilége :
C'est par là qu'un rival a détruit nos projets :
Des esprits infernaux il employa les charmes.

ROBERT.

Que faire alors ?

BERTRAM.

Le vaincre par ses armes,
L'imiter.

ROBERT.

Eh ! comment ? Est-il donc des secrets
Pour conjurer les esprits invisibles ?

BERTRAM.

Oui.

ROBERT.

Les connaîtrais-tu ? réponds !

BERTRAM.

Je les connais.
Et ces mystères si terribles
Ne sont rien quand on a du cœur.
En auras-tu ?

ROBERT.

Bertram !...

BERTRAM.

Je crois à ta valeur.
Écoute : on t'a parlé de l'antique abbaye
Que le courroux du ciel abandonne aux enfers ;
Au milieu des cloîtres déserts
S'élève le tombeau de sainte Rosalie.

ROBERT.

O ciel ! Funeste souvenir !

C'était le nom de ma mère chérie.

BERTRAM.

Tu ne dois point parler, si tu ne veux mourir,
Aux êtres inconnus de qui la destinée
A ce séjour est enchaînée.

ROBERT.

Achève !

BERTRAM.

Dans ce lieu qu'on ne saurait franchir
Sans exposer ses jours... auras-tu le courage
De pénétrer seul sans pâlir ?

DUO.

ROBERT.

Des chevaliers de ma patrie
L'honneur fut toujours le soutien ;
Et, dussé-je perdre la vie,
Marchons ! marchons ! Je ne crains rien.

BERTRAM.

Des chevaliers de la Neustrie
L'honneur fut toujours le soutien.
Viens, sois digne de ta patrie !
Marchons ! ton sort sera le mien.

BERTRAM.

Il est sur le tombeau, dans ce séjour terrible,
Un rameau toujours vert, talisman redouté...

ROBERT.

Après ?

BERTRAM.

Par lui tout est possible ;
Il donne la richesse et l'immortalité.

ROBERT.

Après ?

BERTRAM.

Des saints autels malgré le privilége,
Robert, il faut qu'il soit ravi par toi.

ROBERT.

Mais c'est un sacrilége !

BERTRAM.

Quoi ! déjà tu trembles d'effroi !

ROBERT.

J'irai ! Conquis par moi, ce rameau révéré
Va se changer en palme triomphale.

BERTRAM.

Eh quoi ! tu braverais cette enceinte fatale ?

ROBERT.

Oui, sans crainte je m'y rendrai ;
Malgré le ciel je l'oserai.

Ensemble.

BERTRAM.

Des chevaliers de la Neustrie
L'honneur fut toujours le soutien.
Viens, sois digne de ta patrie !
Marchons ! ton sort sera le mien.

ROBERT.

Des chevaliers de ma patrie
L'honneur fut toujours le soutien ;
Et, dussé-je perdre la vie,
Marchons, marchons ! je ne crains rien.

(Robert sort par le sentier à gauche.)

BERTRAM, seul, le regardant sortir.

Avant toi j'y serai !... Qu'il cueille ce rameau,
Et sur lui je reprends un empire nouveau.
De ses propres désirs devenant la victime,
Dès qu'il pourra les satisfaire tous,
Ce pouvoir souverain va le conduire au crime,

Et le crime conduit à nous.

(Bertram rentre dans la caverne à droite.)

Deuxième tableau

Des nuages couvrent la scène, puis se dissipent. — Une des galeries du cloître. — A gauche, à travers les arcades, on aperçoit une cour remplie de pierres tumulaires dont quelques-unes sont couvertes de végétation, et au delà la perspective des autres galeries. A droite, entre plusieurs tombeaux sur lesquels sont couchées des figures de nonnes taillées en pierre, on remarque celui de sainte Rosalie. Sa statue en marbre est recouverte d'un habit religieux, et tient à la main une branche verte de cyprès. Au fond, une grande porte, et un escalier conduisant aux caveaux du couvent. Des lampes en fer rouillé sont suspendues à la voûte. Tout annonce que depuis longtemps ces lieux sont inhabités. Il fait nuit. Les étoiles brillent au ciel, et le cloître n'est éclairé que par les rayons de la lune.

SCÈNE VII.

BERTRAM.

(Bertram arrive par la porte du fond. Il est enveloppé dans son manteau, avance lentement, et regarde les objets qui l'entourent. Les oiseaux de nuit, troublés dans leur solitude par ce bruit inaccoutumé, s'envolent au dehors.)

FINALE.

BERTRAM.

Voici donc les débris du monastère antique
Voué par Rosalie aux filles du Seigneur,
Ces prêtresses du ciel, dont l'infidèle ardeur,
Brûlant pour d'autres dieux un encens impudique,
Où régnaient les vertus fit régner le plaisir !
(Regardant la statue de Sainte-Rosalie.)
Le céleste courroux, attiré par la sainte,
Au milieu de la joie est venu vous punir,
Imprudentes beautés !... Ici, dans cette enceinte,

Vous dormez! le front pâle, et, comme en vos beaux jours,
Ceint encore des fleurs qu'effeuillaient les amours.

(S'approchant des tombeaux.)

ÉVOCATION.

Nonnes, qui reposez sous cette froide pierre,
M'entendez-vous?
Pour une heure quittez votre lit funéraire,
Relevez-vous!

Ne craignez plus d'une sainte immortelle,
Le terrible courroux!
Roi des enfers, c'est moi qui vous appelle,
Moi, damné comme vous!

Nonnes, qui reposez sous cette froide pierre
M'entendez-vous?
Pour une heure quittez votre lit funéraire,
Relevez-vous!

(Pendant l'air précédent, des feux follets ont parcouru ces longues galeries, et s'arrêtent pour s'éteindre sur les tombeaux des nonnes ou sur les pierres tumulaires de la cour. Alors les figures de pierre, se soulevant avec effort, se dressent et glissent sur la terre. Des nonnes aux vêtements blancs apparaissent sur les degrés de l'escalier, montent et s'avancent en procession sur le devant du théâtre. Pas le moindre mouvement ne trahit encore leur nouvelle existence. Les murs qui supportent les arcades ne peuvent arrêter la marche de celles qui désertent les tombes de la cour. La pierre s'est amollie pour leur livrer passage: bientôt elles ont rejoint leurs compagnes, et s'arrêtent vers le tombeau de Sainte-Rosalie, qu'elles ne peuvent dépasser. Dans ce moment leurs yeux commencent à s'ouvrir, leurs membres reçoivent le mouvement, et si ce n'est leur pâleur mortelle, toutes les apparences de la vie leur sont rendues. Pendant ce temps le feu des lampes s'est aussi de lui-même rallumé. L'obscurité a cessé.)

BERTRAM, aux nonnes qui l'entourent.

Jadis filles du ciel, aujourd'hui de l'enfer,
Écoutez mon ordre suprême!
Voici venir vers vous un chevalier que j'aime...
Il doit cueillir ce rameau vert;
Mais si sa main hésite et trompe mon attente,

Par vos charmes qu'il soit séduit;
Forcez-le d'accomplir sa promesse imprudente,
En lui cachant l'abîme où ma main le conduit.

(Toutes les nonnes, par un salut, donnent leur assentiment à la demande de Bertram, qui se retire. Aussitôt l'instinct des passions revient à ces corps naguère inanimés. Les jeunes filles, après s'être reconnues, se témoignent le contentement de se revoir. Héléna, la supérieure, les invite à profiter des instants, et à se livrer au plaisir. Cet ordre aussitôt est exécuté. Les nonnes tirent des tombeaux les objets de leurs passions profanes; des amphores, des coupes, des dés sont retrouvés. Quelques-unes font des offrandes à une idole, tandis que d'autres arrachent leurs longues robes et se parent la tête de couronnes de cyprès pour se livrer à la danse avec plus de légèreté. Bientôt elles n'écoutent plus que l'attrait du plaisir, et la danse devient une bacchanale ardente. — La ritourne'le annonçant l'arrivée de Robert interrompt les jeux; toutes les nonnes se dérobent à sa vue, en se cachant derrière la colonnade et les tombeaux.)

ROBERT avance en hésitant.

Voici le lieu témoin d'un terrible mystère!
Avançons... mais j'éprouve une secrète horreur:
Ces cloîtres, ces tombeaux font naître dans mon cœur
Un trouble involontaire.
J'aperçois ce rameau, talisman redouté,
Qui doit me donner en partage
Et la puissance et l'immortalité.
Quel trouble!... Vain effroi!... Grand Dieu! dans cette image,
De ma mère en courroux, oui, j'ai revu les traits!
Ah! c'en est fait, fuyons, je ne pourrais jamais...

BALLET.

(Au moment où Robert veut sortir, il se trouve entouré de toutes les nonnes; une d'elles lui présente une coupe, mais il la refuse. Héléna, qui s'en aperçoit, s'approche de lui, et par ses poses gracieuses cherche à le séduire. Robert la contemple avec admiration; bientôt il ne peut résister, et accepte la coupe offerte par sa main. Héléna, voyant qu'elle a réussi, l'entraîne vers le tombeau de Sainte-Rosalie; toutes les nonnes, croyant que Robert va détacher le rameau, se félicitent de leur triomphe; mais le chevalier recule avec effroi. — Héléna cherche de nouveau, par ses charmes, à exciter les passions de Robert. D'autres jeunes filles lui présentent des dés; au premier moment, il est tenté de se mêler à leurs jeux; mais bientôt il s'éloigne avec répugnance. Héléna, qui ne cesse de l'observer,

le ramène en dansant autour de lui avec grâce. Robert, subjugué par tant de charmes, oublie toutes ses craintes; elle le conduit insensiblement près du tombeau de Sainte-Rosalie, et se laisse ravir un baiser, en lui indiquant du doigt le rameau qu'il doit cueillir. Robert, enivré d'amour, saisit le talisman; alors toutes les nonnes forment autour de lui une chaîne désordonnée. Il se fraye un chemin au milieu d'elles, en agitant le rameau. Bientôt la vie qui les animait s'éteint par degrés, et chacune d'elles vient retomber auprès de son tombeau; un démon qui sort de chaque tombe s'assure de sa proie. En ce moment on entend au milieu des cloîtres un chœur infernal.)

LE CHŒUR.

Il est à nous.
Accourez tous;
Spectres, démons,
Nous triomphons!

ACTE QUATRIÈME

La chambre à coucher de la princesse ; trois grandes portes dans le fond, qui, quand elles s'ouvrent, laissent voir de longues galeries. — La princesse est assise devant sa toilette. — Ses femmes la déshabillent, et distribuent aux six jeunes filles qui ont été mariées le matin, son voile, sa couronne de mariée et ses autres ajustements de noce.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, ALICE, DAMES et JEUNES FILLES, LE MAITRE DES CÉRÉMONIES, TOUTE LA COUR, PAGES portant des présents.

LE CHŒUR.

Frappez les airs, cris d'allégresse,
Cris de victoire et chants d'amour !
Par nos accents, par notre ivresse,
Célébrons tous un si beau jour.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES.

Je viens vous présenter, noble et belle princesse,
Au nom du jeune époux
Qui ce soir doit s'unir à vous,
Ces présents précieux, gages de sa tendresse.

LE CHŒUR.

Frappez les airs, cris d'allégresse,
Cris de victoire et chants d'amour!
Par nos accents, par notre ivresse,
Célébrons tous un si beau jour.

LE MAITRE DES CÉRÉMONIES.

Nobles et chevaliers, venez, retirons-nous.

(Tout le monde sort. — En ce moment Robert paraît sur la galerie du fond avec le rameau de cyprès; aussitôt tous les personnages, frappés de stupeur, restent immobiles dans la position où ils se trouvaient; la princesse tombe sur les degrés qui conduisent à son lit. Robert entre dans l'appartement; les portes se referment derrière lui d'elles-mêmes.)

SCÈNE II.

ISABELLE, ROBERT.

FINALE.

ROBERT.

Du magique rameau qui s'abaisse sur eux
L'invincible pouvoir vient de fermer leurs yeux;
Ta voix, fière beauté, ne peut être entendue.
De ces lieux où me guide un ascendant fatal,
Dussé-je te ravir, menaçante, éperdue,
Tu me suivras loin d'un rival.
Mais non, tu vas céder!... Approchons... qu'elle est belle!
Ce paisible sommeil, le calme de ses sens. .
Prête un charme plus doux à ses traits innocents.
Hâtons-nous, il le faut... Isabelle!... Isabelle!
Pour toi je romps le charme où sont plongés leurs sens.

ISABELLE, s'éveillant.

Où suis-je? et quelle voix m'appelle?
Quel sommeil effrayant avait fermé mes yeux?
Que vois-je? est-ce une erreur nouvelle?
Quoi! Robert en ces lieux!

DUO.

ISABELLE.

Mon Dieu! toi qui vois mes alarmes,
De ton secours daigne m'aider.

ROBERT.

Voilà donc ces attraits, ces charmes
Qu'un rival devait posséder!
Je sens une joie infernale
A voir son trouble et son effroi.

ISABELLE.

Quels regards il jette sur moi!
(A Robert.)
Une puissance et magique et fatale
Vous a fait de l'honneur oublier le serment.

ROBERT.

Eh bien! oui... oui... l'enfer, qui me sert et m'entend,
Va me venger d'un rival que j'abhorre.

ISABELLE.

C'est ce matin en combattant
Qu'avec honneur vous le pouviez encore.

Ensemble.

ISABELLE.

Dieu tout-puissant, ne m'abandonne pas,
Au désespoir je crains de le réduire.
Tout, dans ces lieux, reconnaît son empire;
Toi seul, grand Dieu! peux enchaîner son bras.

ROBERT.

Crains ma fureur, ne me repousse pas;
Au désespoir tremble de me réduire.
Tout, dans ces lieux, reconnaît mon empire,
Et rien ne peut t'arracher de mes bras.

ISABELLE.

Fuyez, retirez-vous, votre espérance est vaine.

ROBERT.

Je cède au transport qui m'entraîne.
Isabelle, tu m'appartiens!

ISABELLE.

Robert!...

ROBERT.

Aucun pouvoir ne peut briser ta chaîne,
Ne me résiste plus!

ISABELLE.

Ah! laisse-moi.

ROBERT.

Non, viens.

ISABELLE.

Arrête!

CAVATINE.

Robert, toi que j'aime
Et qui reçus ma foi,
Tu vois mon effroi :
Grâce pour toi-même,
Et grâce pour moi!

Quoi! ton cœur se dégage
Des serments les plus doux?
Tu me rendis hommage,
Je suis à tes genoux.

Robert, toi que j'aime,
Et qui reçus ma foi,
Tu vois mon effroi :
Grâce pour toi-même,
Et grâce pour moi!

ROBERT.

Pour résister je fais de vains efforts.

ISABELLE.

Cesse de vains efforts.

ROBERT.

Mon cœur s'émeut à cette voix touchante.

ISABELLE.

Entends ma voix tremblante.

ROBERT.

Non, je ne puis maîtriser mes transports.

ISABELLE.

Maîtrise ces transports.

ROBERT.

Ah! sauvons-la de ma propre furie.

ISABELLE.

Robert, je te supplie!

ROBERT.

Dans un moment tu vas m'être ravie;
En te perdant, je vais perdre le jour.
Tu ne veux plus de mon amour,
Cruelle! eh bien! prends donc ma vie.

ISABELLE.

Que me dis-tu?

ROBERT.

Tel est mon sort.

ISABELLE.

Quoi! plus d'espoir?

ROBERT.

Un seul me reste.

ISABELLE.

Sauve tes jours.

ROBERT.

Je les déteste.

ISABELLE.

Fuis, tu le peux!

ROBERT.

Plutôt la mort.

(Se jetant à genoux.)

Dussé-je périr sous leurs coups,
Isabelle, j'attends mon sort à tes genoux.

(Il brise le rameau. — Les portes s'ouvrent et on aperçoit dans la galerie les personnages de la scène précédente, qui rentrent.)

LE CHŒUR, s'éveillant et s'animant par degrés.

Quelle aventure!... Est-ce un prestige?
Quelle langueur nous glaçait tous?
Sommeil étrange!... où sommes-nous?
Mon cœur se trouble à ce prodige,
Et ma raison vraiment s'y perd.
Que vois-je! O ciel!... Robert! Robert!

Ensemble.

LE CHŒUR.

Arrêtons, saisissons ce guerrier téméraire;
C'est en vain qu'il voudrait s'échapper de nos bras.
Au destin qui l'attend rien ne peut le soustraire,
Et le jour doit demain éclairer son trépas.

ROBERT.

Approchez, je me ris d'une vaine colère,
Dût la foudre en éclats me frapper à vos yeux,
Mon cœur ne connaît pas une crainte vulgaire.
Il défie avec joie et la terre et les cieux.

ISABELLE.

C'est pour moi qu'en ces lieux il brave leur colère,
Hélas! et je ne peux l'arracher de leurs bras!
Au destin qui l'attend rien ne peut le soustraire,
Et le jour doit demain éclairer son trépas.

ALICE.

C'en est fait, vainement il brave leur colère ;
Rien, hélas ! ne pourrait l'arracher de leurs bras.
Au destin qui l'attend rien ne peut le soustraire,
Et le jour va demain éclairer son trépas.

(Les hommes d'armes se précipitent sur Robert et l'entraînent, tandis qu'Isabelle retombe évanouie sur son lit de repos. Les femmes s'empressent autour d'elle ; Alice, à genoux et soutenue par Raimbaut, semble encore prier pour Robert.)

ACTE CINQUIÈME

Premier tableau

Le vestibule de la cathédrale de Palerme. — Au fond, un rideau qui sépare le vestibule du sanctuaire ; à gauche, une niche et une image de madone indiquant que c'est un lieu d'asile.

SCÈNE PREMIÈRE.

MOINES, FUGITIFS.

CHŒUR DE MOINES.

Malheureux ou coupable,
Hâtez-vous d'accourir
En ce lieu redoutable
Ouvert au repentir !

Ici, de l'humaine justice
Vous pouvez braver le courroux.
De la madone protectrice
L'image veillera sur vous.

Malheureux ou coupable,

Hâtez-vous d'accourir
En ce lieu redoutable
Ouvert au repentir!

(Pendant le chœur, plusieurs fugitifs viennent demander asile; après le chœur tous entrent dans l'église.)

SCÈNE II.

ROBERT, entrant vivement, BERTRAM.

ROBERT.

Viens!

BERTRAM.

Pourquoi dans ce lieu me forcer à te suivre?

ROBERT.

Cet asile est sacré, l'on ne peut m'y poursuivre.
Délivré par tes soins, j'ai cherché mon rival,
Ce prince de Grenade.

BERTRAM.

Eh bien?

ROBERT.

O sort fatal!
Je suis vaincu.

BERTRAM.

Toi!

ROBERT.

Mon glaive lui-même
Dans ce combat m'a trahi!
Tout me trahit aujourd'hui.

BERTRAM.

Excepté moi qui t'aime,
Et qui veux ton bonheur. Ne le comprends-tu pas?
Oui, puisque tu brisas d'une main imprudente

Ce rameau qui devait te livrer ton amante,
Elle est à ton rival!

ROBERT.

Pour l'ôter de ses bras,
Quel moyen? parle!

BERTRAM.

Un seul offert à ta vengeance.

ROBERT.

Quel qu'il soit, je le veux!

BERTRAM.

Sois à nous! sois à moi!
Qu'un écrit solennel nous engage ta foi!

ROBERT.

Pourvu que je me venge! il suffit... donne...
(On entend en ce moment les chants religieux qui partent de l'église qu est au fond. Robert étonné s'arrête.)

BERTRAM.

Eh quoi!
Déjà ton cœur balance!

ROBERT, écoutant.

N'entends-tu pas ces chants?

BERTRAM, voulant l'entraîner.

Ils nous importent peu.

ROBERT, avec émotion.

Ils frappaient mon oreille aux jours de mon enfance,
Lorsque pour moi, le soir, ma mère priait Dieu.

Ensemble.

LE CHŒUR, dans l'église.

Gloire à la Providence!
Gloire au Dieu tout-puissant
Qui sauva l'innocence
Des piéges du méchant!

ROBERT.

O divine harmonie !
O célestes accords !
D'une aveugle furie
Vous calmez les transports.

BERTRAM, à part.

Sur son âme attendrie
Redoublons nos efforts ;
D'une aveugle furie
Excitons les transports.

ROBERT.

C'est Dieu lui-même qui rappelle
L'ingrat prêt à l'abandonner.

BERTRAM, à part.

De ces lieux il faut l'entraîner.
(Haut.)
Daigne en croire un ami fidèle...

ROBERT, écoutant les chants qui continuent.

Entends-tu?

BERTRAM.

Qui peut t'effrayer
Suis-moi.

ROBERT.

Si je pouvais prier !

Ensemble.

LE CHŒUR, dans l'église.

Gloire à la Providence!
Gloire au Dieu tout-puissant
Qui sauva l'innocence
Des piéges du méchant!

ROBERT.

O divine harmonie!

O célestes accords,
D'une aveugle furie
Vous calmez les transports.

BERTRAM.

Sur son âme attendrie
Redoublons nos efforts;
D'une aveugle furie
Excitons les transports.

BERTRAM.

Je conçois que ces chants puissent troubler ton âme;
Pour ton heureux rival ce peuple fait des vœux.

ROBERT.

Que dis-tu?

BERTRAM.

Dans ce temple où l'hymen les réclame
Que ne vas-tu prier comme eux?

ROBERT.

Ah! ce mot seul a ranimé ma rage;
Va-t'en! Tu n'es qu'un ennemi!

BERTRAM.

Qui? moi!
Ton ennemi! Moi, qui n'aime que toi!
Moi, qui dans tous les temps protégeai ton jeune âge!
Moi, qui voudrais avoir tous les biens en partage
Pour te les donner tous!

ROBERT.

O ciel! qui donc es-tu?

BERTRAM.

Ce trouble, cet effroi... dont mon cœur est ému,
Ne te l'ont-ils pas dit? n'as-tu pas entendu
Ce matin... ce Raimbaut... et ce récit funeste
Des malheurs de ta mère... Ils n'étaient que trop vrais!

ROBERT.

Dieu !

BERTRAM.

Je fus son amant ! son époux ! je l'atteste.

ROBERT.

Qu'entends-je ?

BERTRAM.

Et maintenant, Robert, tu me connais !

ROBERT.

Malheureux que je suis !

BERTRAM.

AIR.

Jamais, c'est impossible,
Ton malheur, ô mon fils, n'égalera le mien.
Notre tourment à nous, c'est de vivre insensible,
De ne pouvoir aimer, de n'aimer jamais rien.
Tel est l'enfer... Eh bien ! Quand le souverain maître
Eut lancé dans l'abîme un ange révolté,
Dans mon cœur un instant le repentir vint naître ;
Et ce Dieu dans sa bonté,
Dans sa vengeance peut-être,
Me permit d'aimer !... Oui, depuis ce jour cruel,
Où par toi seul, Robert, mon cœur a pu connaître
Les craintes, le bonheur, les tourments d'un mortel...
En toi seul à présent est ma vie et mon être.

O mon fils ! ô Robert ! ô mon unique bien !
D'un seul mot va dépendre et ton sort et le mien !
Je t'ai trompé, je fus coupable :
Tu sauras tout : Avant minuit,
Si tu n'as pas signé ce pacte irrévocable
Qui pour l'éternité tous les deux nous unit,
Ce Dieu qui me poursuit, ce Dieu qui nous accable,

Reprend sur toi tout son pouvoir;
Je te perds à jamais, je ne dois plus te voir!
Minuit!... minuit!... tel est son arrêt immuable...

O mon fils! ô Robert! ô mon unique bien!
De ce mot va dépendre et ton sort et le mien!
De ton rival je suis le maître,
Un des miens avait pris ses traits;
Dis un mot, il va disparaître,
L'hymen va combler tes souhaits;
Et les honneurs et la richesse,
Et les plaisirs et les amours,
Dans une éternelle jeunesse,
Vont près de moi charmer tes jours!
Et ne crois pas qu'ici je veuille te séduire.
C'est pour ton seul bonheur qu'à présent je respire;
Et si ce bonheur même est ailleurs qu'avec moi,
Va... fuis... Je t'aime assez pour renoncer à toi!

ROBERT.

L'arrêt est prononcé, l'enfer est le plus fort,
Ne crains pas que je t'abandonne.

BERTRAM.

O bonheur!

ROBERT.

Maintenant le devoir me l'ordonne,
Qui que tu sois, je partage ton sort.

SCÈNE III.

LES MÊMES; ALICE.

ALICE, qui a entendu les derniers mots.

Robert, qu'ai-je entendu?

BERTRAM, à Alice.

Dans ce lieu qui t'amène?

ALICE.

Une heureuse nouvelle!... Ah! je respire à peine.
(A Robert.)
Vous pouvez maintenant compter sur le succès
Et rendre grâce au ciel qui vous protége :
Le prince de Grenade et son brillant cortége
N'ont pu franchir le seuil du lieu saint.

ROBERT.

Je le sais.

ALICE.

Et la noble princesse à votre amour ravie
Vous attend à l'autel.

BERTRAM, à Robert.

Pars, il faut t'éloigner.

ALICE, à Robert.

Pourriez-vous donc l'abandonner?
Avez-vous oublié le serment qui vous lie?

BERTRAM, à Robert.

Hâtons-nous, le temps presse, et l'heure va sonner.

TRIO.

ROBERT, à Bertram.

A tes lois je souscris d'avance.
Que faut-il faire?

ALICE.

O ciel!
(A Robert.)
Avant de vous quitter,
Je voudrais vous parler.

ROBERT.

Silence!

ALICE.

D'un devoir rien ne nous dispense,
D'un dernier je dois m'acquitter.

Ensemble.

BERTRAM.

O tourment ! ô supplice !
Mon fils, mon seul bonheur !
A mes vœux sois propice,
J'en appelle à ton cœur !

ALICE.

Dieu puissant, ciel propice,
Que ton nom protecteur
Dans son cœur retentisse,
Et le rende au bonheur !

ROBERT.

O tourment ! ô supplice !
Qui déchirent mon cœur,
Faut-il que je périsse
D'épouvante et d'horreur !

BERTRAM.

Hâtons-nous.

(Tirant de son sein un rouleau de parchemin et un stylet de fer.)

Tiens, voici cet écrit redoutable
Qui peut seul engager ta foi !

ALICE, à part.

O ciel ! inspire-moi !

ROBERT, tendant la main du côté de Bertram.

Donne donc !

ALICE en ce moment tire de son sein le testament de la mère de Robert ; elle s'élance entre Bertram et Robert, et le donne à celui-ci.

Le voici ! Fils ingrat, fils coupable !
Lisez !

ROBERT.

O ciel ! c'est la main de ma mère !
(Lisant en tremblant.)
« Mon fils, ma tendresse assidue

« Veille sur toi du haut des cieux.
« Fuis les conseils audacieux
« Du séducteur qui m'a perdue. »

(Robert laisse tomber le papier, qu'Alice se hâte de ramasser.)

BERTRAM.

Eh quoi! Ton cœur hésite entre nous deux?

ROBERT.

Je tremble... je frémis... Que décider? ô cieux!

ALICE, sans regarder Robert et Bertram, et relisant à haute voix le papier qu'elle a ramassé.

« Mon fils! mon fils! ma tendresse assidue
« Veille sur toi du haut des cieux. »

BERTRAM, à Robert.

Mon fils! mon fils! Jette sur moi la vue,
Vois mes tourments, entends mes vœux;
D'un vain écrit ton âme est-elle émue?

ALICE, de même.

« Fuis les conseils audacieux
« Du séducteur qui m'a perdue. »

ROBERT, entre Bertram et Alice.

Prenez pitié de moi!

BERTRAM.

Non, partons à l'instant.
Tu me vois à tes pieds.

ALICE, de l'autre côté.

Vois le ciel qui t'attend.

Ensemble.

BERTRAM.

O tourment! ô supplice!
Mon fils, mon seul bonheur,
A mes vœux sois propice,
J'en appelle à ton cœur!

ALICE.

Dieu puissant, ciel propice!
Que ton nom protecteur
Dans son cœur retentisse,
Et le rende au bonheur!

ROBERT.

O tourment! ô supplice!
Qui déchirent mon cœur,
Faut-il que je périsse
D'épouvante et d'horreur!

ROBERT, prenant la main d'Alice.

Viens.

ALICE, de même.

Viens.

(Un coup de tam-tam se fait entendre.)

C'est minuit... ô bonheur!

BERTRAM, poussant un cri terrible.

Ah! tu l'emportes, Dieu vengeur!

(La terre s'entr'ouvre, il disparaît. Robert, hors de lui, éperdu, tombe évanoui aux pieds d'Alice, qui cherche à le rappeler à la vie. A la musique terrible qu'on entend encore gronder dans le lointain, succèdent des chants célestes et une musique religieuse.)

Deuxième tableau

Les rideaux du fond, qui se sont ouverts, laissent apercevoir l'intérieur de la cathédrale de Palerme remplie de fidèles qui sont en prières. Au milieu du chœur, la princesse est à genoux avec toute sa cour; à côté d'elle un siége vide destiné à Robert.

SCÈNE IV.

CHŒUR AÉRIEN.

Chantez, troupe immortelle,

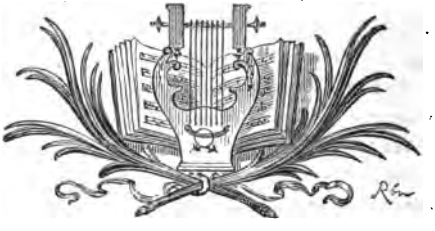
Reprenez vos divins concerts :
Il nous est resté fidèle,
Que les cieux lui soient ouverts !

ISABELLE, ALICE et LE CHŒUR.

Gloire, gloire immortelle
Au Dieu de l'univers !

(Montrant Robert.)

Il est resté fidèle !
Les cieux lui sont ouverts.



LE SERMENT

OU

LES FAUX-MONNAYEURS

OPÉRA EN TROIS ACTES

En société avec M. Mazères.

MUSIQUE DE D. F. E. AUBER

THÉATRE DE L'OPÉRA. — 1er Octobre 1832.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MAITRE ANDIOL, aubergiste	MM. DÉRIVIS.
EDMOND, jeune fermier	AD. NOURRIT.
LE CAPITAINE JEAN, chef des faux-monnayeurs.	DABADIE.
REMY, son contre-maître.	HENS.
UN BRIGADIER de gendarmerie	FERD. PRÉVOT.
UN OFFICIER de troupe de ligne. . .	TRÉVAUX.
MARIE, fille d'Andiol.	Mme DAMOREAU-CINTI.

UN NOTAIRE et DES TÉMOINS, — VOYAGEURS, — GENS DE L'AUBERGE, — FAUX-MONNAYEURS, — OFFICIERS, — JEUNES GENS et JEUNES FILLES du village.

Aux environs de Toulon.

LE SERMENT

OU

LES FAUX-MONNAYEURS

ACTE PREMIER

Un intérieur d'auberge, dans le Midi, près de Toulon. — Plusieurs voyageurs sont à table ; d'autres arrivent, font transporter leurs effets. Tableau animé.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDIOL, MARIE.

(Andiol sert les voyageurs, stimule ses garçons ; Marie, sa fille, est pensive dans un coin et regarde de temps en temps vers la porte ou du côté de la croisée.)

INTRODUCTION.

CHŒUR DE VOYAGEURS.

Dans cette belle hôtellerie
Que le repos a de douceur !

Bon vin et table bien servie,
C'est le bonheur du voyageur.

MARIE, à part et regardant au fond du théâtre.

Il ne vient pas ! je n'y puis rien comprendre ;
Je l'attendais hier, je l'attends aujourd'hui.

LES VOYAGEURS, à table.

Holà, la fille !

ANDIOL, à Marie.

Eh bien ! Tu ne viens pas d'entendre ?

MARIE.

Si fait, mon père.
(A part.)
Ah ! mon Dieu ! quel ennui !
Il ne vient pas !

ANDIOL, la secouant par le bras et lui montrant la table à droite.

Du vin ! Du vin ici !

CHOEUR DE VOYAGEURS.

Dans cette belle hôtellerie
Que le repos a de douceur !
Bon vin et table bien servie,
C'est le bonheur du voyageur.

AIR.

ANDIOL.

Le bel état que celui d'aubergiste !
Maître en ces lieux, j'y commande gaîment ;
Tout m'obéit et nul ne me résiste,
Je réunis et l'honneur et l'argent.
Vive l'honneur ! Vive l'argent !

De mes trésors source féconde,
Les étrangers sont mes amis !
Je suis celui de tout le monde ;
Aussi chaque jour je me dis :

Le bel état que celui d'aubergiste,
Maître en ces lieux, j'y commande gaîment,
Tout m'obéit et nul ne me résiste,
Je réunis et l'honneur et l'argent.
Vive l'honneur! Vive l'argent!

Aussitôt que l'on sonne,
Je suis là!
Parlez, que l'on ordonne,
Me voilà!
Aller, venir,
Monter, courir,
C'est mon devoir, c'est mon plaisir!

Vous qui venez avec mystère,
Couple heureux qui ne mangez rien,
Je suis discret, je sais me taire,
Je ne vois rien, je n'entends rien!
Je sais quel devoir est le mien.

Aussitôt que l'on sonne,
Je suis là!
Parlez, que l'on ordonne,
Me voilà!
Aller, venir,
Monter, courir,
C'est mon devoir, c'est mon plaisir!

Voyageurs à pied, en carrosses,
Venez chez moi, l'on vous attend!
Repas de corps, repas de noces,
Commandez, l'on sert à l'instant.
Filles, garçons, que l'on s'empresse;
Des égards, de la politesse,
Des soins, du zèle et cœtera;
Car sur la carte tout cela,

Tout cela se retrouvera.
(Montrant la carte qu'il tient à la main.)
Aussitôt que l'on sonne,
La voilà;
Parlez, que l'on ordonne,
Je suis là !

Bons voyageurs, chez moi venez tous hardiment :
Maître Andiol, *Au Lion d'Argent !*
De Marseille à Toulon c'est la meilleure auberge !
Venez, messieurs, qu'on vous héberge;
Venez, vous serez bien reçus,
Vous tous, messieurs, et surtout vos écus !

SCÈNE II

LES MÊMES; LE CAPITAINE et PLUSIEURS HOMMES habillés en matelots et portant des sacoches d'argent.

ANDIOL.

Encor des voyageurs, quand mon auberge est pleine !
(Regardant.)
Des marins !... Excellente aubaine !
Ils ne comptent jamais !

LE CAPITAINE.

A boire, et du meilleur !

ANDIOL.

Je n'en vends jamais d'autre, et je vois, capitaine,
Que vous avez eu du bonheur.
(Montrant les sacoches.)
La prise est bonne ?

LE CAPITAINE.

Oui.

ANDIOL.

J'en suis aise !
Et malgré la croisière anglaise,
On passe donc encor ?

LE CAPITAINE.

Le capitaine Jean
Sait se faire passage !

(On apporte du vin sur la table.)

Une pipe, et va-t'en !

(Il débouche une bouteille.)

COUPLETS.

Premier couplet.

Plus d'une tempête,
Hardi nautonnier,
Gronde sur ma tête :
C'est là mon métier !
Et lorsque va naître
Le vent furieux,
A mon contre-maître
Je dis tout joyeux :

Verse, verse, maître,
Et buvons soudain
Ma part du butin !
Qui sait si peut-être
Je boirai demain !

CHŒUR DE MATELOTS.

Pour nous jamais, jamais de lendemain !

LE CAPITAINE.

Deuxième couplet.

Le lâche qui tremble
Dit : Combien sont-ils ?
Mais qui me ressemble

Brave les périls !
Je crains peu la foudre,
Et sur mon tillac,
Quand j'ai de la poudre,
Du rhum et du rack...

Verse, verse, maître,
Et buvons soudain
Ma part du butin !
Qui sait si peut-être
Je boirai demain !

Troisième couplet.

La seule sagesse
Consiste à jouir,
Et sans la richesse
Autant vaut mourir ;
Et voguant sur l'onde,
Couché sur mon or,
Que la foudre gronde,
Je veux dire encor :

Verse, verse, maître,
Et buvons soudain
Ma part du butin !
Qui sait si peut-être
Je boirai demain !

(A Andiol.)
Qu'on me prépare un lit !

ANDIOL.

Toute l'auberge est pleine.

LE CAPITAINE.

Pas un appartement ?

MARIE.

Pas un seul, capitaine !

ANDIOL.

Quand je dis pas un seul... il en est un vacant,
Et qui touche au donjon de la vieille tourelle.

LE CAPITAINE.

C'est bon !

MARIE, hésitant.

Mais, voyez-vous... c'est qu'ordinairement
On ne l'habite pas.

LE CAPITAINE.

Et pourquoi donc, ma belle ?

ANDIOL, bas à Marie.

Te tairas-tu ?

MARIE.

Non pas, vraiment !
Le capitaine est brave et l'on peut tout lui dire.

LE CAPITAINE.

Eh bien ?...

MARIE.

Eh bien ! dans ce lieu, dès longtemps
Il apparaît, dit-on, des revenants.

LE CAPITAINE, regardant ses compagnons.

Des revenants !

ANDIOL, à Marie.

Tu vois, tu les fais rire.

BALLADE.

MARIE.

Premier couplet.

Dans ces sombres appartements
Brillent des flammes souterraines ;
Puis on voit des fantômes blancs
Qui vont traînant de lourdes chaînes.
O vous qui venez en ce lieu,
Recommandez votre âme à Dieu !

Ensemble.

ANDIOL, et LES VOYAGEURS.

C'est effroyable ! ah ! quelle horreur !
Je sens redoubler ma frayeur.

MARIE.

N'est-il pas vrai ? c'est une horreur,
Et rien qu'en parler me fait peur.

LE CAPITAINE, la regardant.

Qu'elle est jolie ! et sa frayeur
Double son charme séducteur.

MARIE.

Deuxième couplet.

Un voyageur avait voulu
Pénétrer ce fatal mystère,
Mais on dit qu'il a disparu
Et n'a plus revu la lumière...
O vous qui venez en ce lieu,
Recommandez votre âme à Dieu !

Ensemble.

LE CAPITAINE.

Qu'elle est jolie ! et sa frayeur
Double son charme séducteur.

ANDIOL, et LES VOYAGEURS.

C'est effroyable ! ah ! quelle horreur !
Je sens redoubler ma frayeur.

MARIE.

N'est-il pas vrai ? c'est une horreur !
Et rien qu'en parler me fait peur.

LE CAPITAINE, à Marie.

Merci de vos avis ; cette chambre fatale
De l'enfer, je le vois, est une succursale ;
Nous n'irons pas !

ANDIOL, étonné.

Vraiment !

LE CAPITAINE, froidement.

C'est plus prudent.
Quoique marin, le capitaine Jean
N'aime pas, vois-tu bien, se battre avec le diable !

ANDIOL, à part.

Je suis de son avis et j'en ferais autant !

LE CAPITAINE, à son contre-maître.

Allons, partons, paie et quittons la table !
(Le matelot donne une pièce d'argent à Andiol qui la regarde attentivement.)
Qu'as-tu ?

ANDIOL.

Dites-moi donc, est-ce du bon argent ?
Regardez donc, capitaine.

LE CAPITAINE.

Excellent !
Moi je le prends, voici de l'or.

ANDIOL.

C'est différent.

LE CAPITAINE, à Marie.

Et vous, ma belle fille,
Et si naïve et si gentille,
De moi recevez ce présent,
(Il lui donne la chaîne d'or qu'il avait au cou.)
Et pensez quelquefois au capitaine Jean !

Ensemble.

ANDIOL, à sa fille.

Allons donc, qu'on le remercie ;
Tous ces marins ont si bon cœur !
C'est un aimable voyageur.

MARIE.

Ah ! combien je vous remercie !
Vraiment, monsieur, c'est trop d'honneur.
C'est un aimable voyageur.

LE CAPITAINE.

Ah ! qu'elle est bien, qu'elle est jolie !
Par ses attraits, par sa candeur,
On sentirait toucher son cœur.

(Le capitaine et ses matelots sortent par le fond ; Andiol et les autres voyageurs entrent dans leurs chambres.)

SCÈNE III.

MARIE, seule, après avoir regardé la pendule.

Du village voisin une heure nous sépare.
Qui peut le retenir ?... De mon père il a peur !
Mon père est riche... il est avare !
Edmond n'a rien... rien... que mon cœur !

AIR.

Dès l'enfance les mêmes chaînes
Tous deux avaient su nous lier ;
Premiers plaisirs, premières peines
Ne peuvent jamais s'oublier !

Par malheur, sa seule opulence
Est son courage et ses vertus !
Mon père défend que j'y pense,
Hélas ! et j'y pense encor plus !

Dès l'enfance les mêmes chaînes
Tous deux avaient su nous lier ;
Premiers plaisirs, premières peines
Ne peuvent jamais s'oublier !

Mais l'heure s'avance,
Oui, la nuit commence,
Et je vois, hélas!
Qu'il ne viendra pas.
Ah! quel dommage! il ne vient pas!

Dans ma parure nouvelle,
Avec cette chaîne d'or,
Je lui paraîtrais plus belle;
Il m'aimerait plus encor!
(Se regardant devant le miroir de l'auberge.)
Elle me va bien... si bien!
Oui... je crois que par elle
Je suis plus jolie... eh bien!
Ce soir il n'en verra rien!

Oui, l'heure s'avance,
Oui, la nuit commence;
Quel dommage, hélas!
Il ne viendra pas!

Mais demain c'est fête au village;
On danse, on chante sous l'ombrage!
A chanter l'on m'invitera;
Je chante bien quand il est là,
Ah! ah! ah! ah! ah!

Puis, ô bonheur que rien n'égale!
Viendra la danse provençale,
Au son joyeux du tambourin...
Edmond me donnera la main.

L'orchestre commence,
Et tous en cadence,
Filles et garçons,
Nous danserons.

O douce espérance,

Qui de son absence
Est venu soudain
Bannir le chagrin!
Oui, peine, chagrin,
Au son du tambourin
Tout s'oublira demain!

SCÈNE IV.

MARIE, EDMOND.

(Edmond paraît à la porte du fond, habillé en fermier. Il porte à la main un bâton, et sur les épaules un havre-sac qu'il cherche à cacher en entrant.)

MARIE, l'apercevant et courant à lui avec joie.

Le voilà!... c'est heureux!

(S'arrêtant tout effrayée.)

Ah! mon Dieu! Quel air triste!

EDMOND, levant les yeux et l'apercevant.

Enfin je vous revois!

MARIE.

Qu'avez-vous donc?...

(Edmond hésite.)

Parlez.

(Apercevant son havre-sac.)

Et ces apprêts de départ?

(Lui prenant la main.)

Vous tremblez!

EDMOND, détournant la tête.

Ne me demandez rien...

MARIE.

Au contraire, j'insiste,
Et je veux tout savoir! Oui, monsieur, oui, j'y tiens.
Tous vos chagrins ne sont-ils pas les miens?

DUO.

EDMOND.

Je voulais t'en faire un mystère,
Mais je dois enfin le trahir !
On nous appelle pour la guerre ;
Je suis conscrit, il faut partir.

MARIE, immobile.

De terreur mon âme est glacée;
Vous, Edmond, vous allez partir !
(Pleurant.)
Et moi, que vous aurez laissée,
Et moi... que vais-je devenir ?

EDMOND, voulant l'apaiser.

Calme-toi !
(A part.)
Sa douleur redouble.

MARIE, pleurant.

Ah ! je sens se briser mon cœur.

EDMOND, à part.

Et moi-même cachons mon trouble;
Peut-être on croirait que j'ai peur.
(Haut à Marie.)
Je pars demain pour la frontière,
Je pars demain; au pays j'appartiens.
J'ai reçu l'adieu de ma mère,
Je venais te faire les miens.

Adieu, ma compagne chérie ;
Adieu, toi qui reçus ma foi ;
Jusqu'au dernier jour de ma vie
Mon cœur ne battra que pour toi !

MARIE.

Adieu, mon bonheur et ma vie,
Adieu, toi qui reçus ma foi ;
Adieu... ton image chérie

Restera toujours avec moi !
(Vivement, et s'arrachant de ses bras.)
Tu ne partiras pas ! Mes bijoux... cette chaîne
Pourront payer un remplaçant !

EDMOND.

Un remplaçant !... ton espérance est vaine ;
Je n'en veux pas quand la gloire m'attend !
Simple fermier, je n'ai point de fortune ;
Mais soldat... je puis m'en faire une !

MARIE, tristement.

Vous, un pauvre conscrit !

EDMOND, avec chaleur.

Eh ! vois donc sous nos yeux
Tant de guerriers fameux
Qui partaient tous soldats, et qui victorieux
Revenaient généraux ! Je reviendrai comme eux...

MARIE.

Quelle folie !

EDMOND.

Pourquoi donc ? Nous allons conquérir l'Italie
Pour la seconde fois.

MARIE.

O funeste départ !

EDMOND.

Du chef qui nous conduit l'audace peu commune
A déjà, nous dit-on, franchi le Saint-Bernard !
Nous courons le rejoindre et suivre sa fortune ;
Elle doit être belle, et j'en aurai ma part.

Ma compagne chérie,
Jusque-là garde-moi ta foi ;
Jusqu'au dernier jour de ma vie

Mon cœur ne battra que pour toi.

MARIE.

Adieu, mon bonheur et ma vie !
Adieu, toi qui reçus ma foi ;
Adieu !... ton image chérie
Restera toujours avec moi.

Ensemble.

EDMOND.

Va, calme tes alarmes ;
Ne songeant qu'à tes charmes,
Je serai sous les armes
Fidèle à mon amour.

Même espoir nous rassemble,
Et loin que ton cœur tremble,
Ne songeons plus ensemble
Qu'au bonheur du retour.

MARIE.

O mortelles alarmes !
Oui, ma vie est sans charmes
Tant que le sort des armes
T'enlève à mon amour.

Je frémis et je tremble,
Et jamais, il me semble,
Nous ne verrons ensemble
Le bonheur du retour.

(Apercevant son père et s'éloignant d'Emond.)

O ciel !

EDMOND.

C'est maître Andiol !

SCÈNE V.

LES MÊMES; ANDIOL.

ANDIOL, apercevant Edmond.

Quoi, malgré ma défense
Encore en ce logis !

MARIE, allant à lui.

Mais, mon père...

ANDIOL.

Silence !

(A Edmond.)

Jamais, je te l'ai dit, tu ne l'épouseras !
Car tu n'as rien, et j'aime l'opulence ;
Ainsi, pars! Je le veux !

EDMOND.

Et moi, je ne veux pas !

TRIO.

EDMOND, frappant sur la table.

Votre maison est une auberge
Et j'ai le droit de l'occuper !
Aussi, je prétends qu'on m'héberge,
Car je n'y viens que pour souper !
(S'asseyant.)
Allons, qu'on me donne à souper !

MARIE, craignant que cela ne fâche son père, et s'adressant à Edmond d'un air suppliant.

Monsieur Edmond!...

EDMOND, à Marie.

Et vous, la fille,
A l'instant même servez-moi !

ANDIOL.

Quelle audace !

EDMOND, à Andiol avec fierté.

C'est votre emploi,
Et qu'ici votre zèle brille !

ANDIOL, le menaçant.

Qu'il sorte... ou qu'il craigne un éclat !

EDMOND.

Je ne crains rien, je suis soldat.

ANDIOL, étonné.

Soldat !

MARIE, avec douleur.

Oui, mon père, il nous quitte ;
Il part demain !

ANDIOL, d'un air joyeux.

C'est différent !
Alors, qu'on le serve à l'instant,
Afin qu'il s'en aille plus vite !

(Marie a donné un couvert à Edmond qui s'est assis ; elle veille à ce qu'il ne manque de rien. Elle le sert elle-même, et au lieu de manger Edmond la regarde. Tout cela a lieu à droite du théâtre, pendant qu'Andiol, qui est à gauche, chante en riant les vers suivants.)

Honneur à ce soldat vaillant !
Honneur à ce César moderne !
Qu'il sera bien sous la giberne !
Il a déjà l'air conquérant !
Honneur à ce soldat vaillant !

(En ce moment il avance pour mieux le regarder. Marie vient d'offrir une assiotte à Edmond, et celui-ci a pris sa main qu'il presse contre ses lèvres.)

ANDIOL, avec colère.

Eh bien ! Que fait-il là ?

(Appelant.)

Venez ici, Marie.

(Marie accourt près de son père.)

EDMOND, à voix haute.

La fille ! servez-moi !

MARIE veut faire quelques pas vers Edmond, un regard de son père l'arrête.

Que faire, je vous prie ?

(Restant entre les deux au milieu du théâtre.)

Auquel des deux dois-je obéir ?

ANDIOL et EDMOND.

C'est à moi seul !

ANDIOL, avec colère.

Morbleu !...

MARIE, allant à lui d'un air suppliant.

Mon père, il va partir !

Ensemble.

EDMOND, à la table à droite et soupant.

Je bois à ma maîtresse,
Je bois à mes exploits ;
Je jure que sans cesse
(A Marie.)
Je vivrai sous ses lois.

ANDIOL.

Du courroux qui m'oppresse,
N'écoutons pas la voix ;
Supportons sa tendresse,
C'est la dernière fois.

MARIE.

Quelle crainte m'oppresse !
Pour un jour je le vois ;
Je le vois..... mais serait-ce
Pour la dernière fois ?

ANDIOL, voyant qu'Edmond se lève de table.

Allons, ton souper est fini,
A l'instant même sors d'ici!

EDMOND, froidement.

Pourquoi donc?

ANDIOL.

Porte ailleurs tes pas.
Tu m'entends!...

EDMOND.

Non! Je n'entends pas!
Votre maison est une auberge,
Et l'on ne peut m'en arracher!
Aussi, je prétends qu'on m'héberge,
Car chez vous je viens pour coucher!
Allons, qu'on m'apprête à coucher!

MARIE.

Monsieur Edmond!...

EDMOND.

Allons, la fille,
Préparez mon appartement!

ANDIOL.

On n'en a plus.

EDMOND, à Andiol et tirant sa bourse qu'il secoue.

J'en veux pourtant!
Cherchez! Que votre zèle brille!

MARIE, doucement et voulant l'engager à partir.

On vous dit qu'il n'en reste aucun.

ANDIOL, vivement.

Si vraiment, il nous en reste un.

EDMOND, riant et remettant sa bourse dans sa poche.

J'en étais sûr!

ANDIOL.

Une chambre fort belle

Qui touche au vieux donjon de l'ancienne tourelle.

MARIE, avec effroi.

Ciel !

EDMOND, vivement.

Je la prends !

MARIE, de même.

Non pas !

ANDIOL, gaiement.

Une chambre d'ami !

(A Marie qui veut parler.)

Silence !

MARIE, à son père.

Et le danger !...

ANDIOL.

C'est son affaire à lui.

EDMOND, qui pendant ce temps s'est rapproché de la table et s'est versé un dernier verre de vin, debout et élevant son verre.

Je bois à ma maîtresse,
Je bois à mes exploits ;
Je jure que sans cesse
(Montrant Marie.)
Je vivrai sous ses lois !

Ensemble.

MARIE.

Quelle crainte m'oppresse !
Pour un jour je le vois ;
Je le vois... mais serait-ce
Pour la dernière fois ?

ANDIOL.

Du courroux qui m'oppresse
N'écoutons pas la voix ;
Supportons sa tendresse,
C'est la dernière fois.

EDMOND, s'apprêtant à sortir.

Partons!

MARIE, se jetant au-devant de lui.

Vous n'irez pas! Dans cet appartement
Habite, à ce qu'on dit, un spectre... un revenant!

EDMOND, riant.

Pour un futur soldat l'admirable rencontre!

ANDIOL, d'un air goguenard.

Oui, c'est dans ce cas-là que la valeur se montre...
(Regardant Edmond.)
Quand on en a!

EDMOND, avec colère et fierté.

Morbleu!

MARIE, l'arrêtant.

Le capitaine Jean,
Qui, tout autant que vous, pour le moins est vaillant,
A refusé ce soir d'y loger!

EDMOND.

Je crois bien!
(Regardant Marie avec tendresse.)
Il ne doit pas quitter la femme qu'il adore!
Et si pour la revoir c'était le seul moyen...

MARIE.

Que dites-vous?

EDMOND, à Marie.

Demain, au lever de l'aurore,
Avant de partir, si je peux
Vous parler, vous revoir encore,
Cet espoir suffit à mes vœux;
Et pour cela je reste... oui, je reste en ces lieux.

MARIE, à Edmond.

Edmond, si vous m'aimez, et si j'ai quelque droit...

EDMOND, avec amour.

Songez donc !... Une nuit !... Là, sous le même toit...

MARIE.

Je ne veux pas !

EDMOND, haut.

Moi, je le veux !

ANDIOL, riant.

C'est un guerrier audacieux.

MARIE.

Je ne veux pas !

EDMOND.

Moi, je le veux !

ANDIOL.

Tant mieux !
Tant mieux !
Tant mieux !

EDMOND.

Je le veux !
Je le veux !

MARIE.

Eh quoi ! malgré mes vœux !

Ensemble.

MARIE.

Projet téméraire !
En vain ma prière
Voudrait en distraire
Celui qui m'est cher.
O frayeur extrême !
Pourquoi, vous que j'aime,
Braver de vous-même
Satan et l'enfer ?

EDMOND.

Un bon militaire
Doit braver, ma chère,
Le ciel et la terre,
La flamme et le fer.
C'est là mon système,
Et pour ce que j'aime
Je descendrais même
Au fond de l'enfer.

ANDIOL.

Oui, laissons-le faire,
Un bon militaire
Doit braver, ma chère,
La flamme et le fer.
Voyez comme on l'aime !
O bonheur extrême
Si Satan lui-même
L'emporte en enfer !

EDMOND, sonnant et appelant.

Allons ! allons ! Qu'on m'obéisse !

ANDIOL, gaiement.

Allons ! allons ! Qu'on obéisse,
Qu'on serve ce jeune guerrier ;
Qu'il trouve un asile propice
Sous notre toit hospitalier.

Ensemble.

MARIE.

Projet téméraire !
En vain ma prière
Voudrait en distraire
Celui qui m'est cher.
O frayeur extrême !
Pourquoi, vous que j'aime,

Braver de vous-même
Satan et l'enfer?

EDMOND.

Un bon militaire
Doit braver, ma chère,
Le ciel et la terre,
La flamme et le fer.
C'est là mon système,
Et pour ce que j'aime
Je descendrais même
Au fond de l'enfer.

ANDIOL.

Oui, laissons-le faire,
Un bon militaire
Doit braver, ma chère,
La flamme et le fer.
Voyez comme on l'aime!
O bonheur extrême
Si Satan lui-même
L'emporte en enfer!

(Andiol entraîne Edmond vers la porte à gauche; Marie le suit.)

ACTE DEUXIÈME

Une chambre gothique. — A droite une large et haute cheminée ; un grand fauteuil est auprès. A gauche un lit à baldaquin et rideaux de damas. Les trois panneaux du fond sont occupés par de grands tableaux. A gauche, sur le second plan, une porte.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIE **entre seule par la porte à gauche ; elle tient un fagot, une pelle où il y a de la braise, un oreiller et un bougeoir allumé ; elle s'avance avec précaution et en regardant autour d'elle avec crainte.**

« Va-t'en là-haut, m'a dit mon père,
« Porter du feu, de la lumière. »
Lui n'ose pas !... voilà pourquoi
L'on me charge de cet emploi.
Avec effroi je me hasarde
Dans cet immense appartement ;
Je crains toujours, quand j'y regarde,
D'y rencontrer le revenant.

(En ce moment entre Edmond. Marie pousse un cri, laisse tomber son fagot, et met sa main devant ses yeux.)

Ah ! c'est lui !

SCÈNE II.

MARIE, EDMOND.

EDMOND.

Quel effroi soudain !
C'est moi, Marie !

MARIE.

En êtes-vous certain ?

DUO.

EDMOND.

Toi que j'adore,
Un mot encore !

MARIE.

Non, laissez-moi ;
Je meurs d'effroi.

EDMOND.

Gentille amie,
Je t'en supplie !

MARIE.

N'approchez pas,
Ou je m'en vas.
Car mon père m'attend en bas,
Et je sens là battre mon cœur.

EDMOND.

Moi c'est d'amour !

MARIE.

Moi de frayeur !

Ensemble.

MARIE.

Oui, je sens là battre mon cœur,
Est-ce d'amour ou de frayeur ?

EDMOND.

Auprès de toi je sens mon cœur
Battre d'amour et de bonheur.

MARIE, agenouillée près de la cheminée, souffle le feu et repousse Edmond qui veut lui parler.

A vous servir quand je m'applique,
De grâce, monsieur, laissez-moi.
Dans ce séjour sombre et gothique,
Cette nuit, vous mourrez de froid.

EDMOND.

Dans mon âme reconnaissante
Je dois, l'honneur m'en fait la loi,
Payer la gentille servante
Dont la bonté veille sur moi.

(Il la serre dans ses bras et veut l'embrasser. On entend Andiol en dehors crier du bas de l'escalier.)

ANDIOL.

Marie!

MARIE, s'éloignant d'Edmond avec effroi.

Ah! c'est mon père!... il m'appelle, il m'attend!

EDMOND.

Un instant, de grâce, un instant!
Toi que j'adore,
Un mot encore!

MARIE.

Non, laissez-moi;
Je meurs d'effroi.

EDMOND.

Gentille amie,
Je t'en supplie!

MARIE.

N'approchez pas,
Ou je m'en vas.

Ensemble.

MARIE.

Ah ! je sens là battre mon cœur,
Est-ce d'amour ou de frayeur ?

EDMOND.

Auprès de toi je sens mon cœur
Battre d'amour et de bonheur.

MARIE, prête à s'en aller.

Adieu ! Cette nuit, prends bien garde !
Veille sur toi, sur mon bonheur ;
D'être à demain comme il me tarde !
(Revenant.)
Tâche bien de n'avoir pas peur.

EDMOND, souriant.

J'essaîrai, j'aurai du courage ;
Mais, Marie, il me semble à moi
Qu'un seul baiser reçu par toi
M'en donnerait bien davantage.

MARIE, ingénument et lui tendant la joue.

Si c'est ainsi, prenez-le, je le veux ;
Mais pour vous donner du courage,
Un seul !

EDMOND, l'embrassant sur les deux joues.

Ah ! j'en aurai pour deux.

(Dans ce moment on entend encore Audiol en dehors, et qui crie plus fort :)

ANDIOL.

Marie !

MARIE.

Ah ! c'est mon père !
(A Edmond vivement.)
Il m'attend, il m'appelle.

EDMOND.

Ah! pour moi quel tourment!

MARIE, toujours prête à sortir.

Sois-moi toujours constant!

EDMOND.

Sois-moi toujours fidèle!

MARIE.

Adieu, mes seuls amours.

EDMOND.

Tu m'aimeras toujours?

MARIE.

Toujours!

EDMOND.

Toujours!

MARIE.

C'est là mon seul espoir.
A demain!

EDMOND.

A demain!

MARIE.

Bonsoir.

EDMOND.

Bonsoir.

(Elle sort par la porte à gauche qu'elle referme.)

SCÈNE III.

EDMOND, seul, la regardant sortir.

Elle est partie, et ma joie avec elle!
Mais j'espère demain, demain, au point du jour,

Lui dire encore un dernier mot d'amour.

(Regardant autour de lui.)

Elle a raison ; ma chambre n'est pas belle.

(L'examinant avec plus d'attention.)

Ce lieu dépend du vieux château, je crois,
Contre lequel l'auberge est adossée ;
Manoir inhabité, qui fut noble autrefois...

(Regardant la hauteur des voûtes et tâtant ses bras et ses épaules.)

J'ai froid !...

(Il se rapproche de la cheminée et rallume le feu.)

Mais une nuit est bien vite passée,
Surtout quand tour à tour s'offrent à ma pensée
Mes rêves de bonheur et mes futurs exploits.

AIR.

En avant, conscrit, en avant !
Qu'au champ d'honneur la gloire est belle !
Marchons, le tambour nous appelle,
Et la victoire nous attend.
En avant ! Conscrit, en avant,
En avant !

Cette redoute où l'airain nous foudroie,
Le premier j'y pénétrerai ;
Cet étendard qui dans l'air se déploie,
C'est moi, moi qui le ravirai ;
Et de retour dans mon village,
Je vois, j'entends sur mon passage
Les habitants qui s'écrieront :
Quel est cet officier ? Mais c'est lui ! c'est Edmond !

(Avec fierté.)

Le capitaine Edmond !

En avant, conscrit, en avant!
Qu'au champ d'honneur la gloire est belle !
Marchons, le tambour nous appelle,
Et la victoire nous attend.

En avant ! Conscrit, en avant !
En avant !

Et moi, qui près de ma maîtresse
Renfermais toujours ma tendresse...
L'épaulette donne du cœur,
Et j'en aurai près de Marie ;
Elle cède, elle est attendrie...
Comment résister au vainqueur,
Au vainqueur de l'Italie ?
(Se frottant les mains.)
En avant, conscrit, en avant,
Et la victoire nous attend.
En avant !
En avant !
(Il s'arrête et écoute.)
Mais quel bruit souterrain a frappé mon oreille ?
Écoutons !... on dirait, à ce que j'entends là,
Le bruit du canon !...
(Riant.)
Bon ! je le rêve déjà ;
Oui, je rêve, c'est sûr... car déjà je sommeille.
(Il tombe sur le fauteuil et répète en s'endormant.)
En avant, conscrit, en avant !
Qu'au champ d'honneur la gloire est belle !
Marchons, le tambour nous appelle,
Et la victoire nous attend.
En avant ! Conscrit, en avant !
En avant !

(Il s'endort.)

SCÈNE IV.

EDMOND, LES FAUX-MONNAYEURS.

(Un des tableaux qui occupent les panneaux du fond glisse dans l'épaisseur de la muraille et laisse voir les voûtes d'un vaste édifice. Les matelots qu'on a vus à la première scène paraissent à l'ouverture ; ils sont armés et suivis de plusieurs de leurs compagnons.)

LE CHŒUR.

C'est dans la nuit et le mystère
Qu'il faut accomplir nos desseins !
Malheur, malheur au téméraire
Qu'un sort fatal livre en nos mains !
En silence avançons !
(Apercevant Edmond.)
Ah ! le voici !... frappons !

(Ils entourent Edmond et lèvent sur lui leurs poignards.)

EDMOND, rêvant et chantant gaîment.

En avant ! Conscrit, en avant !
Qu'au champ d'honneur la mort est belle !
La victoire nous attend.
En avant, en avant !

LE CHŒUR.

Le voilà sans défense,
Et sans craintes il dort.
N'importe ! La prudence
Nous commande sa mort.

(Ils entourent tous Edmond en criant avec force.)

Oui, sa mort !

EDMOND, se réveillant en sursaut et se levant à moitié endormi.

A moi, soldats ! Entendez-vous ces cris ?

Marchons !...

(Frottant ses yeux et regardant autour de lui.)

Que vois-je ? Est-ce un prestige ?

LE CHŒUR.

Tais-toi ! Tais-toi !

EDMOND.

Que voulez-vous ? où suis-je ?

LE CHŒUR.

Dans les mains de tes ennemis.

Ensemble.

EDMOND.

Quel est le sort qui me menace,
Et qui peut donc armer leurs bras ?
Daignez me répondre, de grâce !
Pourquoi voulez-vous mon trépas ?

LE CHŒUR.

Ton imprudence et ton audace
Ont dans ces lieux conduit tes pas.
Point de pitié ! Non, point de grâce !
Notre intérêt veut ton trépas.

EDMOND.

Pour quel crime m'ôter la vie ?

LE CHŒUR.

Il faut mourir ! Rien ne peut nous fléchir,

EDMOND.

Que vous ai-je fait, je vous prie ?

LE CHŒUR.

Il faut nous suivre ; allons, il faut mourir.

EDMOND, avec rage.

Mourir, sans défendre mes jours !
Je suis sans armes, sans secours !
Eh quoi ! déjà perdre la vie,

Quand l'avenir m'était si doux !
O ma maîtresse ! ô ma patrie !
Je meurs, et ce n'est pas pour vous.

LE CHŒUR.

Ton imprudence et ton audace
Ont dans ces lieux conduit tes pas ;
Point de pitié ! non, point de grâce !
Notre intérêt veut ton trépas.
Marchons, marchons ! Nous voulons son trépas.

(Ils ont saisi Edmond et vont l'entraîner dans l'intérieur du château.)

SCÈNE V.

LES MÊMES ; LE CAPITAINE paraissant à l'ouverture du fond.

LE CHŒUR.

C'est notre chef !

LE CAPITAINE.

Amis, que prétendez-vous faire ?

LE CHŒUR.

Défendre nos trésors, punir un téméraire,
Qui vient surprendre nos secrets.

LE CAPITAINE, à Edmond.

Qui donc es-tu ?

EDMOND.

Soldat ! Et demain je partais
Pour rejoindre l'armée où le devoir m'appelle.

LE CAPITAINE.

Ah ! tu partais demain ?

EDMOND.

Et d'une mort plus belle
Je rêvais l'espoir glorieux ;

Mais l'arrêt est porté ! Prends mes jours...

LE CAPITAINE, montrant ses compagnons.

Oui, pour eux
Je le dois !

(Souriant.)

Cependant, conviens qu'il est dommage
De mourir aussi jeune avec tant d'avenir.

EDMOND, avec ironie.

Quoi ! M'insulter encor !

LE CAPITAINE.

Non ! J'aime le courage ;
L'approche de la mort ne t'a pas fait pâlir !

(Lui prenant la main.)

Ta main ne tremble pas !... Je prétends te servir
Et te sauver !

LE CHŒUR.

Jamais !

LE CAPITAINE, à ses compagnons.

Silence !

(A Edmond.)

Partage nos dangers, notre or, notre opulence !
Viens dans nos rangs, sois des nôtres...

EDMOND.

Tais-toi !
Je suis soldat ; l'honneur seul est ma loi !

LE CAPITAINE.

Songe à tes jours, écoute-moi !

EDMOND.

Je suis soldat !

LE CAPITAINE.

Il y va de ta vie !

EDMOND.

Ma vie est dans vos mains, mon honneur est à moi !

Puisqu'il me faut perdre la vie,
Frappez ! Je braverai vos coups ;
O ma maîtresse ! ô ma patrie !
Je meurs, et ce n'est pas pour vous !

LE CHŒUR.

Son imprudence et son audace
Ont dans ces lieux conduit ses pas !
Point de pitié ! non, point de grâce !
Notre intérêt veut son trépas.
Frappons !

LE CAPITAINE.

Arrêtez tous !
(A Edmond.)
Promets-tu de te taire ?
De ne jamais révéler ce mystère ?
De ne nommer, ni ne trahir jamais
Aucun de nous ?

EDMOND.

Je le promets.

LE CHŒUR, au capitaine.

Non ! il n'est pas en ta puissance
De nous ravir notre vengeance ;
Qui répondra de son silence ?

LE CAPITAINE.

Qui nous en répondra, dites-vous ?... Son honneur !
Et ce mot seul suffit entre des gens de cœur !

EDMOND.

Je jure ici devant Dieu qui m'entend,
Et par mes jours, et par ceux de ma mère,
Par la maîtresse qui m'est chère,
Je jure ici de tenir mon serment !

LE CAPITAINE, à ses compagnons.

Vous l'entendez ?

(A Edmond.)
J'ai reçu ta promesse
Et songe à la tenir,
Ou ma main vengeresse
Saura bien te punir.

EDMOND.

Je tiendrai mes promesses ;
Si j'osais les trahir,
Ces jours que tu me laisses
Devront t'appartenir.

LE CHŒUR.

De ce serment frivole
On peut se repentir;
L'ennemi qu'on immole
Ne peut plus nous trahir.

LE CAPITAINE, à Edmond.

Des premiers feux du jour l'horizon se colore,
Quitte ces lieux !... Je porte envie à ton bonheur ;
Tu vas, sous des drapeaux que la victoire honore,
Mourir pour ton pays ou revenir vainqueur !

EDMOND.

Des jours que je te dois je ferai bon usage !

LE CHŒUR, à demi-voix.

Souffrirons-nous qu'il ose nous quitter ?

LE CAPITAINE.

Je l'ai dit !... Je le veux ! Qu'on lui livre passage !
Ou j'immole à l'instant qui m'ose résister !
(A Edmond.)
Dieu doit dans les combats protéger ton courage,
(Avec douleur.)
Tandis que moi !...
(Vivement.)
Va-t'en !... va-t'en !...
Et pense quelquefois au capitaine Jean !

Ensemble.

LE CAPITAINE.

J'ai reçu ta promesse,
Et songe à la tenir,
Ou ma main vengeresse
Saura bien te punir.

EDMOND.

Je tiendrai mes promesses ;
Si j'osais les trahir,
Ces jours que tu me laisses
Devront t'appartenir.

LE CHŒUR.

Qu'il tienne sa promesse ;
S'il osait la trahir,
Notre main vengeresse
Saurait bien le punir.

(En ce moment les vitraux du fond paraissent colorés par le jour naissant. — Les faux-monnayeurs ouvrent un passage à Edmond qui s'avance vers la porte à gauche. — Plusieurs groupes sont placés près de l'ouverture du fond ; le capitaine Jean se rapproche d'eux et fait un dernier signe à Edmond pour l'engager à se taire ; celui-ci étend la main pour rappeler sa promesse.)

ACTE TROISIÈME

Dans le lointain la mer. Sur les derniers plans, à gauche, un groupe de rochers; de l'autre côté, sur le premier plan, l'entrée d'une riche bastide (maison bourgeoise); à gauche, l'auberge d'Andiol, vue en dehors, avec l'enseigne : *Au Lion d'argent;* un peu plus loin l'entrée de la cour pour les voitures et équipages.

Plusieurs marchands forains, avec des voitures attelées d'un seul cheval, sont rangés sur deux lignes entre lesquelles circulent des gens du village, curieux, acheteurs, etc. Les voitures sont ouvertes et l'on voit des châles, des tissus, des étoffes précieuses accrochés et suspendus dans l'intérieur ; d'autres voitures offrent des éventaires garnis de bijoux, de merceries, parfumeries du Levant, etc. Les marchands ont des costumes italiens, turcs, juifs, allemands ou polonais, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCHANDS FORAINS, HABITANTS DU PAYS, LE CAPITAINE, REMY, son contre-maître, PLUSIEURS MATELOTS de sa suite.

CHŒUR DES MARCHANDS.

Des lointains climats
L'heureuse industrie
En votre patrie

A guidé nos pas!

CHŒUR DES HABITANTS.

Des lointains climats
L'heureuse industrie
En notre patrie
A guidé leurs pas!

REMY, à droite, à demi-voix au capitaine.

Quels sont donc ces marchands?

LE CAPITAINE, de même.

Une caravane étrangère,
Qui pour le marché de Beaucaire
Va se remettre en route. Il faudrait se hâter,
Et prudemment leur acheter
Leur cargaison toute entière.

REMY, de même.

Très-bon moyen pour se défaire
De l'or que notre art fabriqua.

LE CAPITAINE.

Il faut que l'or circule! Il est fait pour cela.
(A part.)
Oui, nous l'avons fait pour cela.

CHŒUR DE JEUNES FILLES.

Que ces étoffes sont jolies!
Que ces tissus sont précieux!
Tant de richesses réunies
N'avaient jamais frappé nos yeux.

Ensemble.

CHŒUR DES MARCHANDS.

Des lointains climats
L'heureuse industrie
Dans votre patrie
A guidé nos pas!

CHŒUR DES MATELOTS.

Donnez, donnez, c'est bien ;
Quelque prix qu'on demande,
Jamais je ne marchande,
L'or ne nous coûte rien.

CHŒUR DES HABITANTS.

Je les reconnais bien !
Jamais, quoi qu'on demande,
Un marin ne marchande ;
L'or ne leur coûte rien.

(Les matelots se répandent sur le théâtre, achètent toutes les marchandises qu'ils paient comptant, et en font des ballots. Joie des marchands.)

LE CAPITAINE contemple ce tableau avec satisfaction et dit à Remy qu'il prend à part.

Pendant ce doux échange où tout notre or se place,
Écoute, et que par toi mes ordres soient suivis !
Notre fortune est faite, et dans ce beau pays
Demeurer plus longtemps serait par trop d'audace !
Je sais qu'on nous poursuit et qu'on est sur ma trace.

REMY, avec effroi.

O ciel !

LE CAPITAINE.

Mais dès demain nous ne craindrons plus rien !

REMY, vivement.

Et comment ? Et par quel moyen ?

LE CAPITAINE.

Ce soir je me marie, et, sûr de mon étoile,
Dès demain je mets à la voile,
Emportant avec moi ma femme et mon trésor !
Un beau brick, fin voilier, nous attend près du port.

REMY.

Et demain ?...

LE CAPITAINE.

Nous partons !

REMY.

Je vous serai fidèle.

LE CAPITAINE, regardant du côté de l'auberge.

Voici ma fiancée. Ah ! vrai Dieu ! qu'elle est belle !

(Pendant la reprise du chœur suivant, Andiol sort de l'auberge, tenant par la main sa fille en costume de mariée. Les matelots roulent leurs ballots au bord de la mer et les embarquent sur des canots qui disparaissent.)

Ensemble.

CHŒUR DES MARCHANDS.

Quel bonheur est le mien !
Quelque prix qu'on demande,
Aucun d'eux ne marchande ;
L'or ne leur coûte rien.
(Comptant l'or qu'ils ont reçu.)
Je les tiens ! je les tien !

CHŒUR DES MATELOTS.

Bien, bien, bien, je les tien...
Quelque prix qu'on demande,
Jamais je ne marchande ;
L'or ne nous coûte rien.
(Regardant les marchandises qu'ils ont.)
Je les tiens ! je les tien !

CHŒUR DES HABITANTS.

Je les reconnais bien ;
Jamais, quoi qu'on demande,
Un marin ne marchande ;
L'or ne leur coûte rien.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; ANDIOL et MARIE.

ANDIOL, à sa fille.

Que l'on soit gaie, entends-tu !... Je le veux !

MARIE, à part.

Cachons les pleurs qui coulent de mes yeux.

ANDIOL.

Où pourrais-je jamais trouver un pareil gendre ?
De la ruine il me sauve, et son or
Plus que je ne l'étais m'a rendu riche encor.

MARIE.

Je le sais.

ANDIOL.

Aux honneurs qu'ici l'on vient te rendre
Il faut répondre alors par un air de bonheur !

MARIE, à part.

Il le faut donc ! C'est l'ordre de mon père ;
Rien ne saurait désarmer sa rigueur !
Il faut, hélas ! pour combler ma misère,
Donner ma main quand un autre a mon cœur !

(Des jeunes filles à qui le capitaine a eu l'air de donner des ordres s'approchent de Marie et lui offrent des bouquets; Andiol pousse sa fille du coude pour l'engager à les remercier.)

LE CAPITAINE.

Allons, songeons au mariage ;
Avant une heure il faut que l'hymen nous engage ;
Je vais tout disposer. Pour vous, en attendant,
Beau-père, voici mon présent.

(Il lui donne une bourse pleine d'or.)

Ensemble.

ANDIOL.

Quel bonheur est le mien !

Que sa richesse est grande !
Quelque prix qu'on demande,
L'or ne lui coûte rien.
Quelle dot ! je la tien !

LE CAPITAINE, à part.

Bien, bien, bien, je le tien.
(Haut.)
Ma confiance est grande,
Jamais je ne marchande ;
L'or ne me coûte rien.

MARIE.

Quel malheur est le mien,
Et que ma peine est grande !
Mon père le commande ;
Quel malheur est le mien !

CŒUR DES MARCHANDS.

Bien, bien, bien, je le tien ;
Quelque prix qu'on demande,
Jamais il ne marchande,
L'or ne lui coûte rien.
Je le tiens ! je le tien !

CHŒUR DES HABITANTS.

Quel bonheur est le sien !
Que sa richesse est grande !
En reine elle commande ;
Quel bonheur est le sien !

(Le capitaine entre dans la maison à droite ; à ce moment, de la cour à gauche sort un brigadier de gendarmerie qui semble descendre de cheval.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, excepté le capitaine ; UN BRIGADIER de gendarmerie.

ANDIOL.

Ah ! c'est un brigadier !

LE BRIGADIER, s'asseyant à une table devant l'auberge.

Allons, une bouteille !
Et dépêchons, car il fait chaud.

ANDIOL.

Vous venez...

LE BRIGADIER.

De Marseille,
Tout d'une traite, au grand galop.

ANDIOL.

Aussi vite ! Et pourquoi faire ?

LE BRIGADIER, débouchant la bouteille qu'un garçon vient d'apporter.

Et que t'importe, à toi ?... J'ai pour monsieur le maire
Des ordres très-précis, un papier important...

MARIE, s'approchant de lui vivement.

Qui concerne l'armée?... En a-t-on des nouvelles ?

LE BRIGADIER.

Non, pas depuis les grandes.

MARIE.

Et lesquelles ?

LE BRIGADIER.

Celles de Marengo !

MARIE, ingénûment.

Je ne sais rien.

LE BRIGADIER.

Vraiment !

(Fouillant dans sa poche.)
J'ai là le bulletin des dernières campagnes,
Il n'est pas neuf.

MARIE, roulant le prendre.

Donnez.

ANDIOL, s'en emparant.

A quoi bon ?

MARIE.

Et comment
Se fait-il que jamais au sein de nos montagnes
Nous n'en ayons reçu de nouvelles ?

ANDIOL, à part.

Oui-da !
J'avais mis bon ordre à cela.

MARIE.

Lisez, mon père !

TOUS.

Oui, lisons !

ANDIOL, regardant le papier.

Il a deux mois de date.

TOUS.

Il n'importe, écoutons !

ANDIOL, lisant le papier.

Lentement, à travers la plaine,
Repoussant nos soldats épars,
De ses feux l'armée autrichienne
Nous froudroyait de toutes parts !
Au nombre cédait la vaillance,
Et nos soldats au champ d'honneur
En s'écriant : Vive la France !
Tombaient sous le fer du vainqueur.

LE CHOEUR.

Pleurons les enfants de la France
Tombant sous le fer du vainqueur.

ANDIOL, continuant.

Soudain dans l'air un cri s'élance ;
C'est Desaix ! Desaix qui s'avance !
Entendez-vous ces sons guerriers?
L'air s'en émeut, la terre tremble
Sous les pas de ses grenadiers !
Le premier consul les rassemble :
Serrez vos rangs, marchez, soldats !
La victoire suivra vos pas !

LE CHŒUR.

Honneur aux enfants de la France !
La victoire suivra leurs pas !

ANDIOL, continuant.

Infanterie,
Cavalerie,
L'honneur rallie
Tous nos soldats !
Leur sang bouillonne,
Le clairon sonne,
L'airain qui tonne
Guide leurs pas.

Croyant ressaisir sa proie,
En vain l'ennemi déploie
Ses immenses bataillons ;
Par une charge rapide,
Sur eux un chef intrépide *
A lancé ses escadrons.

Infanterie,
Cavalerie,
L'honneur rallie
Tous nos soldats !
Leur sang bouillonne,
Le clairon sonne,

* Le général Kellermann (duc de Valmy).

L'airain qui tonne
Guide leurs pas.

Vive l'honneur ! vive la France !
L'ennemi fuit, chacun s'élance !
Dans l'air s'agite leur drapeau :
Gloire aux vainqueurs de Marengo !

LE CHŒUR.

Honneur aux enfants de la France !
La gloire a suivi leur drapeau !
Et la patrie à leur vaillance
Doit encore un succès nouveau.

MARIE, à son père et lui montrant toujours le bulletin.

Mais parle-t-on de ceux qui, dans cette bataille,
Se sont distingués ?

ANDIOL, retournant la feuille.

Oui, vraiment.

(La parcourant.)

Tout le jour et sous la mitraille
Sont demeurés constamment
Généraux, colonels *... Ah ! la liste est de taille,
Cela n'en finit plus.

MARIE.

Mais parmi les noms connus...

ANDIOL, continuant à lire.

« Le capitaine Edmond, de la demi-brigade
« Du Var .. »

(Il s'arrête.)

TOUS.

C'est du pays ! Edmond ! c'est un ami.

* Les généraux Desaix, Murat (roi de Naples), Saint-Cyr, Lannes (duc de Montebello), Victor (duc de Bellune), Monnier, Watrin, Gardanne, Lebrun (duc de Plaisance).

(A Andiol.)
Achevez, achevez...

MARIE.

Mon cœur en a frémi...

ANDIOL, continuant.

« Qui venait d'obtenir la veille un nouveau grade... »

MARIE.

Un nouveau grade !... Ah ! qu'il doit être heureux !

ANDIOL, continuant.

« A l'attaque du village
« S'est élancé le premier... »

MARIE, avec effroi.

Ah ! grands dieux !
Eh bien ?

ANDIOL, s'arrêtant, à part.

Non, je ne puis en croire encor mes yeux.

MARIE.

Eh bien ?

ANDIOL, déchirant le bulletin avec dépit.

Je ne saurais en lire davantage.
(Avec une douleur feinte.)
A ma fille épargnons ce triste événement.

MARIE.

Non, je veux tout savoir.

ANDIOL.

Blessé mortellement,
Il n'est plus !

MARIE, accablée et se soutenant à peine.

Blessé mortellement !
(On s'empresse autour d'elle.)

LE CHŒUR.

Ah ! quel malheur pour le village !
Il n'y comptait que des amis !

Par ses vertus, par son courage,
Il était l'honneur du pays !

Ensemble.

ANDIOL, à sa fille.

Tout est prêt pour ce mariage ;
De lui ma fortune dépend...

MARIE.

Blessé mortellement !

ANDIOL.

Pour un père ayez le courage
D'oublier ici votre amant.

MARIE.

Blessé mortellement !

(Les gens du pays entrent dans la maison à droite, et les marchands qui ont plié leur bagage entrent avec leurs voitures dans la cour de l'auberge. En ce moment Edmond paraît sur les rochers qui sont au bord de la mer.)

SCÈNE IV.

EDMOND seul.

(Il descend lentement, et regarde avec attendrissement tous les lieux qui l'entourent.)

Salut, ô mon pays, salut, ciel de la France !
Je te revois, je suis heureux !
Je revois ce séjour, berceau de mon enfance,
Auquel naguère encor j'adressais mes adieux !
Pour vaincre et pour briser de honteuses entraves,
Je te quittai, l'honneur m'en fit la loi !
O mon pays, pays des braves,
Je reviens... et digne de toi !

AIR.

O patrie
Tant chérie,
Souvenirs
Du jeune âge,
Doux rivage,
Ton image
M'a rendu tous mes plaisirs!

Pour la première fois ici j'ai vu Marie;
C'est là que chaque soir nous causions tous les deux;
C'est ici que ma jeune amie
A reçu mes premiers aveux!
Et je sens, en voyant ces lieux,
Je sens des pleurs qui coulent de mes yeux.

O patrie
Tant chérie,
Souvenirs
Du jeune âge,
Doux rivage,
Ton image
M'a rendu tous mes plaisirs!

Oui, sur la rive étrangère
Vous seuls causiez mes regrets;
Dans les périls de la guerre
C'est à vous que je pensais,
Et je disais :

O patrie
Tant chérie,
Souvenirs
Du jeune âge,
Doux rivage,
Ton image
De plaisir
Me fait tressaillir!

Oui, ces lieux autrefois témoins de mes plaisirs
M'ont rendu mon bonheur et tous mes souvenirs.
(Regardant du côté de l'auberge.)
Mais avant de revoir Marie
Il faudrait cependant la faire prévenir.

SCÈNE V.

EDMOND, MARIE, sortant de la maison à droite, triste et pensive.

EDMOND, l'apercevant.

Que vois-je ? ô doux moment pour mon âme attendrie !
C'est elle qu'à mes yeux mon bonheur vient offrir.

MARIE, levant les yeux.

Que veut ce soldat ?
(Poussant un cri.)
Ah !

EDMOND, courant à elle.

Tais-toi, tais-toi, Marie !

MARIE.

C'est toi, c'est bien toi.
Que je revoi !

DUO.

EDMOND et MARIE.

O jour de bonheur et d'ivresse !
C'est toi que sur mon cœur je presse !
Oublions nos tourments passés ;
Ce jour les a tous effacés !

MARIE.

Qu'ils étaient longs les jours d'absence !

EDMOND.

Je croyais ne plus te revoir !

MARIE.

Te voilà! ta douce présence
Me rend le courage et l'espoir!

EDMOND et MARIE.

O jour de bonheur et d'ivresse!
C'est toi que sur mon cœur je presse!
Oublions nos tourments passés :
Ce jour les a tous effacés!

EDMOND.

Fidèle à ma maîtresse
Qui guida ma valeur,
J'ai tenu ma promesse
Et je reviens vainqueur!

MARIE.

Il revient et vainqueur!

EDMOND.

A mon tour je réclame
Tes serments et ta foi;
Oui tu seras ma femme...
(Examinant son costume de mariée)
Mais qu'est-ce que je voi?

MARIE.

Malgré mes pleurs, malgré moi-même,
Hélas! mon père l'exigeait,
D'un hymen odieux j'allais subir l'arrêt!

EDMOND, avec fierté.

Et qui donc m'oserait disputer ce que j'aime!
Qui l'oserait?

Ensemble.

EDMOND.

J'ai vengé ma patrie,
Et ce bras saura bien
Protéger mon amie

Et défendre mon bien.
Je suis là... ne crains rien,
Je serai ton soutien.

MARIE.

A cette voix chérie
Je renais à la vie.
Non, je ne crains plus rien,
Il sera mon soutien.

EDMOND.

Je ne suis plus ce paysan timide
Qui craignait de ton père et l'aspect et la voix !
Conscrit, sous la mitraille on devient intrépide,
Et quand on a vu fuir les grenadiers hongrois,
Le reste n'est plus rien... oui, je l'atteste ici,
Quel que soit ton futur mari,
Qu'il tremble, me voici !

Ensemble.

EDMOND.

J'ai vengé ma patrie,
Et ce bras saura bien
Protéger mon amie
Et défendre mon bien.
Je suis là... ne crains rien,
Je serai ton soutien.

MARIE.

A cette voix chérie
Déjà, je le sens bien,
Je renais à la vie.
O mon suprême bien !
Je ne craindrai plus rien,
Tu seras mon soutien.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; ANDIOL.

ANDIOL, apercevant Marie.

C'est bien heureux, je l'aperçoi !
Allons, allons, mademoiselle,
On demandait autour de moi :
La mariée... où donc est-elle ?
Pour signer on n'attend que toi.
(S'avançant.)
Que vois-je !... Edmond !

EDMOND.

Oui, c'est lui-même
Qui vient réclamer ce qu'il aime !

ANDIOL.

J'en suis fâché, mon cher ami,
Mais un autre est son mari.

EDMOND, avec fierté.

Et ce mari, quel est-il ?

ANDIOL.

Le voici.

EDMOND, de même.

Nous allons voir !

MARIE, effrayée.

Edmond, modérez-vous, de grâce !

SCÈNE VII.

LES MÊMES; LE CAPITAINE richement habillé, sortant de la maison à droite.

LE CAPITAINE, à Andiol et à Marie.

Comment! Chacun me laisse et déserte la place,
Quand le notaire est là, morbleu! qui nous attend!
Allons, il faut signer.

EDMOND, passant près de lui et lui prenant le bras.

Pas encore, un instant!

LE CAPITAINE.

Pourquoi?

EDMOND, à demi-voix.

Vous le saurez!

LE CAPITAINE, le regardant et croyant le reconnaître.

Eh! mais... eh! oui, vraiment ..

EDMOND, le reconnaissant.

Ciel!

LE CAPITAINE.

Mon jeune conscrit!

EDMOND, à part, avec terreur.

Le capitaine Jean!

Ensemble.

EDMOND.

O rencontre fatale!
Malheur que rien n'égale!
Je tremble malgré moi.
De surprise et d'effroi.

LE CAPITAINE.

O rencontre fatale!

Hasard que rien n'égale!
Mais j'ai reçu sa foi,
Qu'il tremble devant moi!

ANDIOL, au capitaine.

O rencontre fatale!
Hasard que rien n'égale!
Mais ma fille est à moi,
Et vous avez sa foi.

MARIE.

O rencontre fatale!
Malheur que rien n'égale!
Risquer ses jours pour moi!
Ah! je tremble d'effroi.

EDMOND, s'adressant à Andiol.

Eh quoi! c'est là l'époux de votre fille?
Celui dont le destin au sien doit être uni?

LE CAPITAINE, avec assurance.

C'est moi-même, mon jeune ami!

ANDIOL.

C'est un gendre qui fait honneur à la famille.

EDMOND.

Et je pourrais souffrir un pareil attentat!

LE CAPITAINE, à Andiol, lui montrant le notaire qui arrive avec plusieurs témoins et qui a tout disposé sur une table à droite.

Tout est prêt... signons le contrat!
(A Edmond gaiement.)
A ma noce je vous invite!

EDMOND, avec force, et passant au milieu du théâtre.

C'en est trop! Arrêtez!

MARIE.

Ciel!

ANDIOL.

Quel dessein l'agite?

EDMOND.

Arrêtez!

ANDIOL.

Et pourquoi?

EDMOND.

Sachez en ce moment...
Sachez que cet époux...

TOUS.

Eh bien...

LE CAPITAINE, qui est à côté d'Edmond, lui serre la main avec force et lui dit à voix basse :

Et ton serment?
Et ton honneur?

EDMOND, s'arrêtant interdit.

Ah! grands dieux!

LE CAPITAINE, à voix basse.

Et la vie,
Qui sans moi t'allait être ravie!

EDMOND, s'éloignant de lui avec désespoir.

Laissez-moi, laissez-moi!

LE CAPITAINE, à voix haute et froidement.

Qu'il parle maintenant.

Ensemble.

EDMOND.

Que sous mes pas s'ouvre la terre!
Je veux, je ne puis le trahir;
L'honneur m'ordonne de me taire,
Et me taire, hélas! c'est mourir.

ANDIOL.

Ah! l'aventure est singulière!
Je le vois trembler et pâlir.
Qu'a-t-il donc, ce beau militaire,
Qui peut ainsi le retenir?

LE CAPITAINE.

L'honneur lui prescrit de se taire,
Il n'osera pas me trahir!

MARIE.

Entre eux d'où provient ce mystère?
Pour moi quel funeste avenir!

LE CAPITAINE, à Marie.

Allons, ma femme, il faut que l'on signe à l'instant.

(Il signe le premier et présente la plume à Andiol.)

EDMOND.

Je ne puis supporter un semblable tourment,
Et dussé-je périr, on saura ce mystère...

LE CAPITAINE, l'arrêtant et à demi-voix.

« Je jure ici devant Dieu qui m'entend,
« Et par mes jours et par ceux de ma mère,
« Par la maîtresse qui m'est chère,
« Je jure ici de tenir mon serment! »

EDMOND.

O souvenir affreux!

ANDIOL, pendant ce temps, a signé et a donné la plume à Marie qui s'arrête tremblante et s'appuie sur la table pour se soutenir.

Eh quoi! ta main balance?

MARIE, interdite et regardant tour à tour son père et Edmond.

Mon père ordonne... Edmond!

(Edmond veut faire un pas vers elle, s'arrête et cache sa tête dans ses mains.)

Il garde le silence!

(Elle hésite encore. Son père la pousse vers la table; elle jette un dernier regard sur Edmond et signe.)

TOUS.

Ils sont unis!

EDMOND.

O rage!

ANDIOL et LE CAPITAINE.

A l'autel maintenant,
Partons, l'on nous attend.

EDMOND, à part.

Et moi j'attends la vengeance !

(Bas au capitaine.)

Il faut que je vous parle, à vous seul, un seul mot.

LE CAPITAINE.

Volontiers.

(A Andiol et Marie.)

Laissez-nous, je vous rejoins bientôt !

Ensemble.

MARIE.

Mon cœur frémit ! que veut-il faire ?
Pour moi quel funeste avenir !
Mais, hélas ! aux ordres d'un père,
Je ne pouvais désobéir.
Comment, hélas ! désobéir !

EDMOND.

Dût sous mes pas s'ouvrir la terre,
Cet hymen ne peut s'accomplir.
L'honneur m'ordonne de me taire ;
Mais je puis du moins le punir,
Je puis me venger et punir.

ANDIOL.

Ah ! je triomphe ! il a beau faire,
Ce doux hymen va s'accomplir,
Et moi j'y trouve, heureux beau-père,
Et la richesse et le plaisir.

LE CAPITAINE.

L'honneur lui prescrit de se taire,
Il n'osera pas me trahir !

(Ils sortent tous. Marie et les gens de la noce rentrent dans la maison à droite.)

SCÈNE VIII.

EDMOND, LE CAPITAINE.

DUO.

EDMOND.

Ainsi, fidèle à ma promesse,
Je n'ai point trahi ton secret;
Mais tu m'enlèves ma maîtresse,
Celle que mon cœur adorait!
Avant qu'elle me soit ravie,
Il faut qu'on m'arrache la vie;
Tu me comprends! Je suis soldat,
Marchons! Je t'appelle au combat.

LE CAPITAINE, froidement.

Le fer en main, j'ai fait mes preuves,
Je ne crois pas manquer de cœur;
Mais après mille et mille épreuves
Lorsqu'enfin je touche au bonheur,
Des biens conquis par mon courage
Je veux jouir et faire usage...
Ainsi... fais comme tu voudras;
Ami, je ne me battrai pas.

EDMOND, avec indignation.

Me refuser!

LE CAPITAINE, froidement.

C'est mon envie!

EDMOND, de même.

Mais je suis maître de ton sort.

LE CAPITAINE.

Tu le peux! Conduis à la mort
Celui qui t'a donné la vie,
Dénonce-moi!

EDMOND.

Jamais ! Mais tu suivras mes pas,
Nous nous battrons !

LE CAPITAINE.

Non pas !

Ensemble.

LE CAPITAINE.

Le repos après l'orage,
La paix après les combats,
C'est la devise du sage,
Et je ne me battrai pas.
Oui, fais comme tu voudras,
Mais je ne me battrai pas.

EDMOND.

Quoi ! tu n'as plus de courage
Quand je t'appelle au combat?
Redoute un nouvel outrage,
Crains la fureur d'un soldat !
Viens... je t'appelle au combat.

LE CAPITAINE.

Pour les périls ma carrière est finie ;
Je me fais honnête homme et prends femme jolie ;
Et désormais la vertu, les amours
Vont de concert embellir mes vieux jours.

EDMOND.

Toi, m'enlever Marie !
Tu ne l'auras qu'avec ma vie.

LE CAPITAINE.

Mais ta vie est à moi ! De moi seul tu la tiens !
Je t'ai sauvé, tu m'appartiens !

Ensemble.

EDMOND, avec fureur.

Le désespoir et la rage

Arment mon cœur et mon bras.
A ce lâche qui m'outrage
Je ne dois que le trépas.
Marchons ! marchons ! tu me suivras.

LE CAPITAINE, avec gaieté.

Le repos après l'orage,
La paix après les combats,
C'est la devise du sage,
Et je ne me battrai pas ;
Non, je ne me battrai pas.

(Edmond hors de lui retire son gant et fait de la main un geste menaçant.)

LE CAPITAINE, arrêtant son bras.

C'en est trop, un tel outrage
Demande ton trépas.
Marchons, marchons, je suis tes pas.

(Ils vont pour sortir.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES ; UN BRIGADIER de gendarmerie, suivi de plusieurs soldats paraissant au fond du théâtre.

LE BRIGADIER, à ses soldats, leur montrant la maison à droite.

C'est là, dit-on, qu'est sa demeure !
Que nul n'en puisse plus sortir !
Et j'espère que tout à l'heure
Nous saurons le saisir.

(Plusieurs soldats entrent dans la maison ; le brigadier et les autres s'approchent d'Edmond et du capitaine.)

EDMOND, les apercevant.

Que désirent ces gens ?

LE CAPITAINE, à part, avec inquiétude.

Entre eux ils se font signe !
Est-ce à moi qu'on en veut ?

LE BRIGADIER, au capitaine et à Edmond, leur montrant la maison.

Vous habitez ici ?

LE CAPITAINE.

Sans doute !

LE BRIGADIER.

Vos papiers ?

LE CAPITAINE.

Pourquoi ?

LE BRIGADIER.

C'est ma consigne !

Vos passe-ports.

LE CAPITAINE, troublé, en fouillant dans sa poche d'où il retire un papier.

Grand Dieu !

(Bas à Edmond.)

Lâche, tu m'as trahi !

C'est toi dont la voix me dénonce.

EDMOND, de même.

Moi !...

(Échangeant contre le sien le papier qu'il vient lui-même de retirer de sa poche.)

Tiens ! voilà ma réponse.

LE CAPITAINE, avec joie.

O ciel !

(Présentant au brigadier le passe-port d'Edmond.)

Tenez, brigadier.

LE BRIGADIER.

Lisons !

(Il parcourt le passe-port, puis portant respectueusement la main à son chapeau, il dit au capitaine.)

Pardon, mon officier !

Passez, vous êtes libre !

(Puis s'approchant d'Edmond, il lui dit sévèrement.)

A vous?

EDMOND.

Moi!

LE BRIGADIER.

Je demande
Qui vous êtes?

EDMOND, lui présentant le passe-port du capitaine.

Voici!

LE BRIGADIER.

Voyons!

(Il lit et fait un geste de joie.)

J'en étais sûr et ma joie en est grande!
Sous ce nom se cachait celui que nous cherchons!
(A Edmond.)
J'en ai l'ordre formel; ici je vous arrête!

LE CAPITAINE, à part.

Ah! c'était fait de moi!

LE BRIGADIER, à Edmond.

Qu'on nous suive à l'instant!

EDMOND, bas au capitaine.

Partez, au fer des lois dérobez votre tête!
Nous sommes quittes maintenant!

(Le capitaine lui serre la main et s'éloigne précipitamment. Les soldats qui sont au fond du théâtre lui ouvrent un passage et lui portent les armes, puis reviennent tous entourer Edmond.)

LES SOLDATS.

Il est donc en notre puissance,
Celui dont nous suivions les pas!
Du pays la juste vengeance
Va punir tous ses attentats!
Marchons! marchons! suivez nos pas!

SCÈNE X.

LES MÊMES; MARIE, sortant de la maison à droite avec Andiol.

FINALE.

MARIE.

Que vois-je? ô ciel! Quoi! c'est lui qu'on entraîne!
Où le conduisez-vous?

LE BRIGADIER.

A la prison prochaine.

MARIE.

Qu'a-t-il fait?

LE BRIGADIER.

C'est le chef de ces faux-monnayeurs
Qui des lois, dès longtemps, défiaient les rigueurs!

ANDIOL.

Quel bonheur! Il est donc parfois une justice!

LE BRIGADIER, à Andiol.

Et nous vous arrêtons, vous, comme son complice!

MARIE.

Mon père!...

ANDIOL, réclamant.

M'arrêter! messieurs, c'est une erreur!

EDMOND, à part.

Ah! je ris de sa frayeur!

SCÈNE XI.

LES MÊMES; GARÇONS et JEUNES FILLES DU VILLAGE.

MARIE.

Quel est ce bruit?

LES JEUNES FILLES.

Ah! le beau régiment!
Il revient de l'armée ici tambour battant!

(En ce moment paraissent au fond du théâtre les premières têtes de la colonne; le régiment défile tambour et musique en tête.)

LE CHŒUR, sur le motif de l'air d'Edmond au premier acte.

En avant, soldats, en avant!
Au retour que la gloire est belle!
C'est le pays qui nous rappelle,
C'est le bonheur qui nous attend!

EDMOND, qui était resté à droite au milieu des gendarmes à regarder défiler le régiment, avance et crie d'une voix haute :

Halte! Front!

(Le régiment s'arrête et exécute ce commandement.)

MARIE, étonnée.

Ah! grands dieux! il leur commande en maître!

LE BRIGADIER.

Lui! Ce bandit!

UN OFFICIER, s'avançant.

Pardon, mon colonel!

TOUS.

Son colonel!

MARIE et ANDIOL.

Edmond! ô ciel!

L'OFFICIER, présentant une lettre à Edmond.

Un billet qu'en vos mains m'a prié de remettre

Un homme qui courait du côté de la mer.

EDMOND, à part.

Le capitaine Jean... c'est lui... c'est clair.
Lisons : « Ma confiance en toi fut bien placée ;
« Je te rends tes serments, de plus ta fiancée,
« Et vais sous d'autres cieux, cédant à mes remords,
« Finir en honnête homme avec tous mes trésors. »

ANDIOL, regardant son or.

Ah ! comme il m'abusait avec son faux mérite !

LE BRIGADIER.

Il en est temps encor, courons à sa poursuite.

(On entend un coup de canon et l'on voit dans le lointain un brick avec toutes ses voiles dehors.)

TOUS, le montrant au doigt.

Voyez ce brick léger qui fuit à l'horizon.

EDMOND, à part.

Portant le capitaine avec sa cargaison.

(A ses soldats.)

Et vous, mes compagnons de gloire,
Oublions nos travaux guerriers :
Chantons la paix et la victoire
Qui nous rendent à nos foyers !

LE CHŒUR.

Chantons la paix et la victoire
Qui les rendent à nos foyers !

GUSTAVE III

OU

LE BAL MASQUÉ

OPÉRA HISTORIQUE EN CINQ ACTES

MUSIQUE DE D. F. E. AUBER

THÉATRE DE L'OPÉRA. — 27 Février 1833.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
GUSTAVE III, roi de Suède	MM	AD. NOURRIT.
ANCKARSTRŒM, gentilhomme suédois. .		LEVASSEUR.
LE COMTE DE HORN. . . . } conjurés. .		DABADIE.
LE COMTE WARTING . . . }		ALEX. DUPONT.
UN CHAMBELLAN.		TRÉVAUX.
ARMFELT, ministre de la justice.		FERD. PRÉVOST.
KAULBART, général, ministre de la guerre. .		WARTEL.
CHRISTIAN, matelot		MASSOL.
UN VALET d'Anckarstrœm.		HENS.
ROSLIN, peintre.		—
SERGELL, sculpteur.		—
UN MAITRE DE BALLETS.		—
AMÉLIE, comtesse Anckarstrœm	Mmes	FALCON.
OSCAR, page du roi.		DORUS-GRAS.
ARVEDSON, devineresse.		DABADIE.

COURTISANS et DÉPUTÉS aux états, OFFICIERS de service auprès du roi, GARDES du roi, MATELOTS, SOLDATS, PEUPLE, CONJURÉS, MASQUES, DOMINOS, etc.

A Stockholm, les 15 et 16 mars 1792.

GUSTAVE III

OU

LE BAL MASQUÉ

ACTE PREMIER

Le palais du roi à Stockholm. — Un vaste et riche salon d'attente. Aux portes extérieures, des grenadiers suédois se promènent. A droite, une porte qui conduit à l'appartement du roi; du même côté, le corps diplomatique et plusieurs officiers généraux. Au fond, des députés de la bourgeoisie et de l'ordre des paysans, en habit national *. A gauche, les comtes de Horn, Warting et plusieurs conjurés; près d'eux, Roslin le peintre, Sergell le sculpteur, et un maître de ballets : ils attendent tous le lever du roi.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE HORN, WARTING, ARMFELT, KAULBART, ROSLIN, SERGELL, UN MAITRE DE BALLETS, PLUSIEURS CONJURÉS.

INTRODUCTION.

LE CHOEUR.

Repose en paix, honneur de la Suède!
Toi, notre père et notre roi!

* Costume national inventé par Gustave III lui-même, et

Qu'un doux sommeil à tes travaux succède !
Ton peuple heureux veille sur toi.

DE HORN, WARTING, et LES CONJURÉS, à part.

Toi dont le joug opprime la Suède,
Tyran, qui prends le nom de roi...
Que la vengeance à la honte succède ;
(Montrant leur épée.)
Ce fer parviendra jusqu'à toi !

DE HORN.

Nous faire attendre ainsi, nous les grands de l'empire,
Confondus sans égards avec tous ses sujets,
Des bourgeois, des soldats, des maîtres de ballets !

WARTING.

Artiste-roi que le vulgaire admire,
Et qui fait, pour régir et charmer ses États,
Des conquêtes, des lois et des vers d'opéras.

LE CHŒUR.

Repose en paix, honneur de la Suède !
Toi, notre père et notre roi !
Qu'un doux sommeil à tes travaux succède !
Ton peuple heureux veille sur toi.

DE HORN, WARTING, et LES CONJURÉS, à part.

Toi, dont le joug opprime la Suède,
Tyran, qui prends le nom de roi...
Que la vengeance à la honte succède ;
(Montrant leur épée.)
Ce fer parviendra jusqu'à toi !

OSCAR, page du roi, sortant de la chambre de Gustave.

Le roi, messieurs !

TOUS, se découvrant avec respect.

C'est le roi, c'est le roi !

que portaient à la cour de Stockholm toutes les personnes présentées, excepté les officiers de service et les ministres étrangers.

SCÈNE II.

LES MÊMES; OSCAR, GUSTAVE, en robe de chambre de velours, garnie de fourrure. Il s'approche des différents groupes qu'il salue.

GUSTAVE, aux officiers généraux, leur tendant la main.

Mes soldats, mes amis, mes nobles frères d'armes !

(Aux députés de la bourgeoisie et de l'ordre des paysans.)

Et vous tous, mes enfants !

(Ils lui présentent des pétitions qu'il prend avec empressement.)

Ah ! donnez !... C'est à moi
D'écouter vos chagrins et de tarir vos larmes ;
C'est pour cela que je suis roi !

(S'approchant de Roslin à qui il frappe sur l'épaule.)

Salut, et qu'Apollon te soit toujours en aide !
Mon jeune peintre, il faut préparer tes pinceaux.

(Se retournant vers Sergell.)

Et toi, grand statuaire, honneur de la Suède,
Je veux te commander des chefs-d'œuvre nouveaux *.

(Aux autres artistes.)

Tous vos talents dont l'éclat m'environne
Seront, dans l'avenir, mes titres les plus beaux ;
Des palmes, qu'à chacun la gloire ici vous donne,
Détachez un laurier pour former ma couronne !

AIR.

O vous qui consolez mon cœur !
Doux charme de ma vie,
Beaux-arts, par qui j'oublie

* Jean-Tobie Sergell, fils d'un paysan suédois, le plus grand statuaire de la Suède, ami de Canova, qu'il a surpassé en certaines parties. Il fut le favori et le protégé de Gustave III pour qui il composa ses plus beaux ouvrages : le groupe de Cupidon et Psyché, Diomède enlevant le Palladium, etc., etc.

Les soins de la grandeur,
Venez ! Je vous implore ;
Que par vous seuls encore
Je rêve le bonheur !

(A part, s'avançant au bord du théâtre.)

Et toi, dont l'image chérie
Me poursuit de son souvenir,
Amélie !... hélas ! Amélie !
L'honneur m'ordonne de te fuir !
Et de mon cœur pour te bannir...

Doux charme de ma vie,
Beaux-arts, par qui j'oublie
Les soins de la grandeur,
Venez ! Je vous implore ;
Vous seuls pouvez encore
Consoler ma douleur !

KAULBART et ARMFELT, s'approchant du roi.

Sire...

GUSTAVE.

Que voulez-vous ?

KAULBART.

Le travail de la guerre.

ARMFELT.

Celui de la justice.

OSCAR.

Et le bal de demain.

GUSTAVE.

C'est pour toi, mon beau page, une importante affaire.

(A Kaulbart, à Armfelt et à Oscar, prenant les papiers qu'ils lui présentent.)

Donnez !... donnez !

OSCAR.

Oh ! notre souverain
Dicte comme César, à plus d'un secrétaire !

GUSTAVE, lisant.

« Armer sur-le-champ nos vaisseaux ;
« Mettre en état nos arsenaux. »
(A part.
Oui, la fortune moins jalouse,
Sur les rives de la Néva,
Bientôt vengera Charles-Douze
Et les affronts de Pultava !
(Lisant un autre papier.)
« Nous octroyons le privilége
« Promis par notre aïeul Wasa. »
(A part.)
Et du peuple que je protége
L'amour seul me protégera.
(A Oscar.)
Des dames je veux voir la liste.

OSCAR, la lui donnant.

Oh ! rien que des beautés !

GUSTAVE.

Sur ce point-là j'insiste.
(Lisant.)
La duchesse d'Holberg et celle de Gothland...
La comtesse Anckarstrœm !...

OSCAR, à part et le regardant.

D'honneur, c'est étonnant ;
Oui... depuis quelque temps, j'ai cru le reconnaître,
Ce nom-là fait toujours de l'effet sur mon maître.
(Gustave reste plongé dans la rêverie.)

Ensemble.

GUSTAVE, rêvant.

Elle y viendra... par sa présence
Cette fête s'embellira.
Je dois la voir !... et d'espérance
Je sens mon cœur battre déjà.

LE CHŒUR.

Voyez ; il médite en silence
De grands et d'utiles projets.
Ne le troublons pas, car il pense
Au bonheur de tous ses sujets.

DE HORN, WARTING et LES CONJURÉS, à part.

Voyez comme il rêve en silence ;
S'il se doutait de nos projets !
Amis, redoublons de prudence
Pour en assurer le succès.

(Sur un geste du roi, tout le monde sort par le fond.)

SCÈNE III.

GUSTAVE, OSCAR, puis ANCKARSTRŒM.

GUSTAVE, à Oscar.

Que je sois seul !

(Au moment de se retirer, Oscar aperçoit Anckarstrœm qui entre par la porte à gauche ; il va à lui et lui dit à demi-voix :)

OSCAR.

Le roi ne voulait voir personne ;
Mais le comte Anckarstrœm, mais son meilleur ami,
A toujours accès près de lui.

(Il sort en lui montrant le roi qui est près de la table, la tête appuyée dans ses mains.)

ANCKARSTRŒM.

Quel air sombre et rêveur !

GUSTAVE, à part.

A toi je m'abandonne,
Amélie ! Amélie !...

(Levant les yeux et apercevant Anckarstrœm qui s'incline devant lui.)

O ciel ! c'est son mari !

ANCKARSTRŒM.

Quel désir en son cœur pourrait former Gustave,
Quand l'empire des czars qu'il menace et qu'il brave *,
Et quand l'Europe entière admirent sa valeur?

GUSTAVE.

C'est beaucoup pour la gloire et rien pour le bonheur.

DUO.

ANCKARSTRŒM.

O Gustave, ô mon noble maître !
O vous qu'en mon cœur je chéris,
Mon zèle ne peut-il connaître
Et partager tous vos ennuis ?

GUSTAVE.

Une vague mélancolie,
Des tourments cruels et secrets
Consument lentement ma vie,
Qui me fatigue et que je hais !

ANCKARSTRŒM.

De grâce ! Achevez...

GUSTAVE.

Ah ! je n'ose.
(A part.)
Craignons de rougir à ses yeux !

ANCKARSTRŒM.

Eh bien ! et quoique je m'expose
En vous faisant de tels aveux,
De vos chagrins je sais la cause.

GUSTAVE, avec effroi.

O ciel !

* La célèbre bataille de Svensk-Sund, où Gustave commandait en personne la flotte suédoise, et où il remporta une victoire complète sur l'escadre russe commandée par le prince de Nassau.

ANCKARSTRŒM, froidement.

Je la sais.

GUSTAVE.

Toi ? grands Dieux !

Ensemble.

GUSTAVE.

Par sa seule présence
Je tremble humilié ;
Car malgré moi j'offense
L'honneur et l'amitié.

ANCKARSTRŒM.

Je romprai le silence ;
Car je suis sans pitié,
Alors que l'on offense,
L'honneur et l'amitié.

(A demi-voix.)

Sachez donc qu'ici même, et je vous le confie,
Parmi vos courtisans, vos amis, vos flatteurs,
Il se trame un complot pour vous ôter la vie !

GUSTAVE, avec joie.

Ah ! ce n'est que cela ?

ANCKARSTRŒM.

J'en connais les auteurs ;
Je les ai devinés.

GUSTAVE, de même.

Grâce au ciel, je respire !

ANCKARSTRŒM.

Dans l'ombre je veillais et je puis tout vous dire...

GUSTAVE.

Non, non, tais-toi.

ANCKARSTRŒM.

Parler est mon devoir.

GUSTAVE.

Il faudrait les punir ; je ne veux rien savoir.

Ensemble.

GUSTAVE, à part.

Qu'un amour qui l'offense
Par moi soit oublié :
Dans ma reconnaissance
Respectons l'amitié !

ANCKARSTROEM.

Ah ! c'est trop de clémence !
Non, jamais de pitié,
Alors que l'on offense
L'honneur et l'amitié !

GUSTAVE.

Ne cherche pas dans ton zèle
A punir d'obscurs complots,
Quand la gloire nous appelle
A de plus nobles travaux.

Ensemble.

GUSTAVE.

Oui, le fier Moscovite
Aux combats nous invite !
Marchons, et contre lui dirigeons nos soldats !
Si je meurs, que ce soit au milieu des combats :
La victoire me doit un semblable trépas !

ANCKARSTROEM.

Oui, le fier Moscovite
Aux combats nous invite;
Marchons, et contre lui dirigez vos soldats.
Il est beau de mourir au milieu des combats;
Et la gloire vous doit un semblable trépas !

Mais ces conspirateurs dont le bras vous menace,
Comment, sans les punir, déjouer leurs projets ?

GUSTAVE.

Qu'ils sachent que je les connais,
Cela seul suffira.

ANCKARSTROEM.

C'est doubler leur audace.

GUSTAVE.

Je sais que leurs poignards sont levés sur mon sein ;
Mais redouter toujours le fer d'un assassin,
C'est mourir mille fois ! et bravant leur atteinte,
J'aime mieux m'y livrer sans défense et sans crainte ;
Peut-être ils n'oseront !... La main tremble, crois-moi,
Quand on veut immoler et son père et son roi !

(Oscar rentre par la porte du fond.)

OSCAR, à Gustave.

Le grand surintendant qui dirige la fête
A Votre Majesté veut parler sur-le-champ.

GUSTAVE, à part, souriant.

Mon *Gustave Wasa* * qu'aujourd'hui l'on répète !

OSCAR.

Le maître des ballets l'accompagne et prétend

* Gustave était lui-même un écrivain dramatique élégant et spirituel. Il eût été probablement un des premiers acteurs de la Suède et incontestablement son meilleur directeur de théâtre. Il créa et protégea l'Opéra suédois. Les décorations égalaient, si elles ne surpassaient pas, ce qu'il y avait de plus beau dans ce genre en Europe. Elles étaient dessinées sous son inspection immédiate : car il était en état de donner des leçons aux premiers maîtres. Le goût et la magnificence régnaient dans les costumes.

Si un étranger avait vu le roi entouré de ses chanteurs, de ses danseurs et de ses costumiers, il l'aurait cru tellement absorbé par son goût pour le théâtre qu'il ne lui restait pas le temps de s'occuper d'affaires plus importantes. Mais, après avoir écouté une répétition et donné d'utiles leçons aux acteurs, Gustave accordait audience tantôt à un archevêque à qui

Qu'on ne peut rien en votre absence.

GUSTAVE.

Je ne puis cependant sortir en ce moment;
Alors, qu'ils viennent tous, et le chant et la danse!

(Mouvement de surprise d'Anckarstrœm.)

La salle d'opéra que ma main fit bâtir
Attient à ce palais : ainsi tout se compense;
Ainsi près des ennuis j'ai placé le plaisir.

(Oscar qui était sorti rentre avec le maître des ballets et tous les acteurs et danseurs habillés en paysans Dalécarliens. Le grand surintendant, le maréchal du palais, un chambellan, de Horn, Warting et les seigneurs de la cour viennent se placer derrière le roi.)

(Au maître des ballets.)

Voici tous nos acteurs. Devant nous qu'on commence!

(A Anckarstrœm, lui faisant signe de s'asseoir à droite à côté de lui.)

Toi, tu peux critiquer sans façons, sans égards,
Car il n'est plus de rois où règnent les beaux-arts!

(Se tournant vers les seigneurs de la cour qui sont derrière lui.)

Nous sommes dans les champs de la Dalécarlie,
Où Gustave Wasa, dont les jours sont proscrits,
Vient chercher un asile *.

ANCKARSTRŒM.

Et sauver son pays...
Comme vous, sire...

GUSTAVE, l'interrompant et s'adressant au maître des ballets.

Allons, commençons, je vous prie.

il donnait son avis sur une nouvelle version de la Bible; tantôt à un ingénieur qui venait le consulter sur les travaux de Carlscrona, de Sweaborg ou de Trollhatta; tantôt à ses manufacturiers de toute espèce, etc., etc. (*Cours du Nord*, tom II, page 240.)

* Gustave III a composé un opéra de *Gustave Wasa* qui fut représenté à Stockholm avec un grand succès, et que l'on peut lire dans le recueil de ses *Œuvres* imprimé à Paris, chez Schœll, en 1805.

(Le maître des ballets prend les ordres du roi, et la répétition commence au milieu du salon.

Première entrée. — Paraît d'abord un acteur représentant Wasa; il est en costume de paysan Dalécarlien : poursuivi et accablé de fatigue, il peut à peine se soutenir. Des valets de pied ont apporté de la salle d'Opéra un banc de gazon. Wasa s'y assied et s'endort. Une musique harmonieuse se fait entendre, des songes heureux viennent entourer Wasa et lui montrent le Génie de la Suède qui lui apparaît et lui promet la victoire. — Le roi se lève et fait au maître des ballets des observations sur la manière dont les groupes sont formés; il demande d'autres poses, d'autres pas que l'on exécute. Les songes disparaissent, et les jeunes danseuses qui les représentaient viennent recevoir les compliments du roi et des seigneurs qui l'entourent.

Deuxième entrée. — Une musique joyeuse annonce une noce Dalécarlienne. A ce bruit Wasa se réveille. Les paysans et paysannes lui offrent l'hospitalité et le font asseoir à leur table : il accepte; l'on danse. — Pendant ce temps, le roi a expliqué aux seigneurs qui l'entourent les différentes scènes du ballet.

Troisième entrée. — Les ouvriers qui travaillent aux mines arrivent, et l'un deux reconnaît Wasa ; il le montre à ses compagnons, qui tombent à ses pieds et jurent de le prendre pour chef, de le défendre et de le suivre. — Anckarstrœm et les seigneurs de la cour applaudissent.

En ce moment paraît au milieu du salon le ministre de la justice tenant à la main plusieurs ordres à signer. A sa vue, le roi se lève, interrompt la répétition, et fait signe au maître des ballets et aux acteurs de se retirer.)

GUSTAVE se levant et s'adressant au maître des ballets et aux artistes.

Des ordres à signer. C'est bien! Que l'on nous laisse!

(Le maître des ballets et les artistes sortent par les portes du fond. Gustave lit deux ou trois ordres qu'il signe, puis s'arrête en en lisant un quatrième.)

Mais que vois-je? un arrêt d'exil?
Contre une femme encor!.. Quel crime, quel péril
Dicta cet ordre?

ARMFELT.

C'est une devineresse,
Une femme du peuple ; Arvedson est son nom.

OSCAR, vivement.

Arvedson, dites-vous ? la célèbre sibylle
Qui voit venir chez elle et la cour et la ville !

ARMFELT.

Sur le port de Stockholm je sais que sa maison
Est le rendez-vous et l'asile
De gens suspects et turbulents.
Je bannis Arvedson !

OSCAR.

Et moi je la défends !

COUPLETS.

Premier couplet.

Aux cieux elle sait lire ;
Et dans sa docte main
Les cartes vont prédire
L'avenir incertain.
Fillette qui désire,
Duchesse qui soupire
Pour ce qu'elle n'a pas,
Disent tout bas, tout bas :

Allons, allons chez la devineresse ;
Et, par son adresse,
Pour nous l'avenir
Va se découvrir !
Elle est de concert
Avec Lucifer !

LE CHŒUR, en riant.

D'honneur, c'est charmant !
Quel rare talent !
Elle est de concert
Avec Lucifer !

OSCAR.

Deuxième couplet.

Chez elle on trouve encore
Des philtres inconnus,
Qui font que l'on s'adore
Ou qu'on ne s'aime plus.
Amants qu'on désespère,
Maris qu'on n'aime guère,
Si vous doutez encor,
Pour savoir votre sort...

Allez, allez chez la devineresse;
Et, par son adresse,
Pour vous l'avenir
Va se découvrir!
Elle est de concert
Avec Lucifer!

LE CHŒUR.

D'honneur, c'est charmant!
Quel rare talent!
Elle est de concert
Avec Lucifer!

ARMFELT.

Il faut la condamner!

OSCAR.

Il faut lui faire grâce!

GUSTAVE.

L'alternative m'embarrasse;
Et, pour juger plus sainement,
J'imagine un moyen dicté par la sagesse.

TOUS.

Et lequel?

GUSTAVE.

Aujourd'hui, sous un déguisement,

Rendons-nous tous chez la devineresse *.

ANCKARSTRŒM.

Y pensez-vous ?

GUSTAVE.

Eh ! oui vraiment !
Moi je pense, c'est mon système,
Qu'un roi doit tout voir par lui-même.

OSCAR.

La bonne idée ! ah ! ce sera charmant !

GUSTAVE.

N'est-il pas vrai ? Le plaisir nous attend.

FINALE.

TOUS.

Sous les grelots de la folie
Qu'aujourd'hui chacun se rallie !
Quittons les grandeurs et la cour,
Et soyons heureux pour un jour !
Un seul jour !

DE HORN, bas à Warting.

Ah ! si cette aventure aujourd'hui faisait naître
L'occasion propice !

WARTING, de même.

Il ne faut qu'un moment.

ANCKARSTRŒM, bas à Gustave.

Quel projet imprudent !

GUSTAVE.

Je le trouve divin !

ANCKARSTRŒM.

On peut vous reconnaître !

* Voir dans l'ouvrage intitulé *les Cours du Nord*, par John Brown, et traduit par M. Cohen, les visites de Gustave III à mademoiselle Arvedson, la célèbre tireuse de cartes. (Tome III, page 157 et suivantes.)

DE HORN et WARTING, riant.

Anckarstrœm est toujours tremblant !

ANCKARSTRŒM, haut les regardant.

Oui, dès qu'il s'agit de mon maître.

(A part.)

Mais sur eux tous je veille, et de nombreux soldats,
Par mes soins disposés,

(Montrant le roi.)

De loin suivront ses pas.

GUSTAVE, aux courtisans.

Pour ne pas être vus en traversant la ville,
Séparément chez la sibylle
Nous nous rendrons.

(A Oscar.)

Pour moi dispose ce qu'il faut,
Un habit de soldat ou bien de matelot.

OSCAR.

En serai-je ?

GUSTAVE.

Oui vraiment.

(Aux courtisans.)

Ainsi, quoi qu'il arrive,
A deux heures le rendez-vous
Chez Arvedson ; et qui m'aime me suive !

OSCAR, montrant les courtisans qui s'inclinent tous devant le roi.

Oh ! sire, ils vous suivront tous !

Ensemble.

GUSTAVE, et LES COURTISANS.

Sous les grelots de la folie
Qu'aujourd'hui chacun se rallie !
Quittons les grandeurs et la cour,
Et soyons heureux pour un jour !

ANCKARSTROEM.

Sous les grelots de la folie
Peut se cacher la perfidie;
Au prix des miens sauvons ses jours,
Et sur mon roi veillons toujours.

ACTE DEUXIÈME

La maison de la devineresse. — Sur le second plan, à gauche, une large cheminée dans laquelle on a construit un poêle : le feu est allumé ; une chaudière bout sur un trépied. Du même côté, et sur le premier plan, un cabinet. Sur le second plan, à droite, une petite porte secrète, au haut d'un escalier. Au fond, une porte et une croisée à travers laquelle on aperçoit une partie du port et de la rade de Stockholm.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARVEDSON, CHRISTIAN, GENS DU PEUPLE, puis GUSTAVE.

(La devineresse est devant sa table, à gauche ; près d'elle et debout, un garçon et une jeune fille lui demandent la bonne aventure ; à droite et dans le fond, des gens du port, des matelots et des femmes du peuple attendent leur tour.)

LE CHOEUR, regardant Arvedson avec crainte et respect.

Gardons-nous bien de la troubler,
C'est Belzébuth qui va parler.

COUPLETS.

ARVEDSON, jetant quelques plantes dans la chaudière.

Premier couplet.

O Belzébuth, ô roi des noirs abîmes,

Sois aujourd'hui mon guide et mon soutien !
A ton aspect les cœurs pusillanimes
Tremblent d'effroi ; mais moi, je ne crains rien !
O mon maître ! maître suprême,
Dont j'invoque les lois,
De l'enfer viens toi-même,
Et réponds à ma voix !

(Gustave, habillé en matelot, entre seul par la porte du fond, et se mêle, à droite, parmi les gens du peuple.)

GUSTAVE.

Au rendez-vous j'arrive, et le premier, je crois.

(Il aperçoit la devineresse et veut la regarder de plus près. Les femmes du peuple le repoussent rudement, et le roi s'éloigne d'elles en souriant.)

ARVEDSON, continuant son évocation.

Deuxième couplet.

Prince des nuits, préside à ces mystères ;
Je crois en toi, je crois en ton pouvoir;
Pourquoi, souvent rebelle à mes prières,
As-tu trompé mes vœux et mon espoir?
O mon maître ! maître suprême
Dont j'invoque les lois,
De l'enfer viens toi-même,
Et réponds à ma voix !
Je l'entends... c'est lui-même,
Il répond à ma voix.

(Elle se frotte les mains et le front avec le philtre qu'elle vient de composer.)

LE CHŒUR, l'entourant.

Vive la devineresse,
Dont le pouvoir redouté
Nous dispense la richesse,
Le plaisir et la santé !

ARVEDSON.

Silence ! Je l'ai dit.

TOUS, à voix basse, et la pressant davantage en tendant leur main.

A mon tour maintenant.
Voilà mon argent !
Voilà, voilà mon argent.

CHRISTIAN, matelot, fendant brusquement la foule.

Place, vous dis-je ! à mon tour ! c'est à moi,
Christian, matelot du roi !
Je veux savoir mon sort et mes chances futures.
Au service du roi j'ai bravé le trépas,
Et depuis dix-huit ans que pour lui je me bats,
Je n'ai rien reçu !

ARVEDSON.

Rien !

CHRISTIAN.

Que trois larges blessures.
Aurai-je mieux un jour ?

ARVEDSON.

Donnez-moi votre main !

CHRISTIAN, présentant sa main.

Je paierai bien ; tâchez que ce soit bon.

GUSTAVE, à part.

Brave homme !

ARVEDSON, examinant la main de Christian.

Vous recevrez un jour, de notre souverain,
Un beau grade, et, de plus, une assez forte somme.

GUSTAVE, tirant de sa poche un rouleau d'or sur lequel il écrit quelques mots au crayon.

Je veux qu'elle ait dit vrai.

(Il glisse le rouleau dans la poche de la veste de Christian, et se remet tranquillement à fumer sa pipe.)

CHRISTIAN, à Arvedson.

Sorcière, grand merci !

(A part.)
Pour moi, pour mes enfants, quelle heureuse nouvelle !
(A Arvedson.)
Combien ?

ARVEDSON.

Deux rixdallers.

CHRISTIAN.

C'est cher.
(Fouillant dans sa poche.)
Car l'escarcelle
N'est pas trop bien garnie.
(Retirant le rouleau qu'il regarde avec étonnement.)
O ciel ! Que vois-je ici ?
(Lisant.)
« Le roi Gustave, à son vieux camarade,
« Christian, l'officier. » A moi de l'or !... un grade !
O miracle ! ô bonheur ! la sorcière a raison ;
Je vanterai partout ses talents et son nom !

Ensemble.

ARVEDSON, avec enthousiasme.

Du maître à qui je m'adresse
Mon cœur n'a jamais douté ;
Par moi qui suis sa prêtresse
Son pouvoir est respecté.

CHRISTIAN et LE CHŒUR.

Vive la devineresse
Dont le pouvoir redouté
Nous accorde la richesse,
Le plaisir et la santé !
(Entourant Arvedson.)
Pour qu'on m'en donne autant,
Voilà, voilà mon argent !

GUSTAVE.

Oui, oui... la devineresse
Sur moi n'avait pas compté ;

De son art, de son adresse,
Elle doute en vérité.
Ce miracle étonnant
A doublé son talent.

(Dans ce moment on frappe en dehors de la petite porte à droite : tout le monde s'arrête et écoute.)

GUSTAVE.

On a frappé !

ARVEDSON, à part, montrant la petite porte.

Souvent, par ce secret passage,
Se rend chez moi plus d'un grand personnage,
Qui veut à tous les yeux garder le décorum.

(Elle va ouvrir ; entre un domestique sans livrée.)

GUSTAVE, le regardant.

Que vois-je ? Un valet d'Anckarstrœm,
Sans livrée, en ces lieux !

LE VALET, s'adressant à Arvedson.

Madame, ma maîtresse
Vers vous m'envoie.

GUSTAVE, à part.

O ciel ! c'est la comtesse !

LE VALET.

En dehors elle attend.

ARVEDSON.

Eh bien ?

LE VALET.

Elle voudrait
Vous consulter seule en secret.

GUSTAVE, faisant un geste de joie.

Dieux !

ARVEDSON.

Elle peut venir sans crainte et sans scrupule.
J'aurai soin d'éloigner tous les yeux indiscrets.

(Le valet sort.)

GUSTAVE, à part.

Exaltée, et pourtant faible, tendre et crédule,
C'est elle !... Je la reconnais !
Mais quels sont ses désirs et surtout ses projets ?

ARVEDSON, qui pendant cet aparté s'est approchée des gens du peuple.

Pour vous répondre à tous, il faut qu'avec adresse
Mon démon familier par moi soit consulté.
Vous reviendrez plus tard ! je le veux ! Qu'on me laisse !

LE CHŒUR.

Vive la devineresse,
Dont le pouvoir redouté
Nous dispense la richesse,
Le plaisir et la santé !

(Ils sortent tous par la porte du fond ; Gustave a l'air de les suivre, passe derrière Arvedson et entre dans le cabinet à gauche, où il est caché par le rideau que forme une voile de navire. Arvedson a reconduit tous les gens du peuple jusqu'à la porte du fond, qu'elle ferme sur eux à double tour, puis elle va ouvrir la porte à droite ; paraît Amélie qui entre en tremblant et regarde avec crainte autour d'elle.)

SCÈNE II.

ARVEDSON, AMÉLIE, GUSTAVE, caché.

TRIO.

ARVEDSON.

Rassurez-vous. Vers moi qui vous amène ?

AMÉLIE, timidement.

Puisque votre science est, dit-on, souveraine...
Ce qui m'amène ici, vous devez le savoir.

ARVEDSON.

Laissez-moi de mon art consulter le pouvoir.

(A part réfléchissant.)

C'est sans doute une grande dame ;
Oui, quelque dame de la cour ;

Et le trouble agite son âme.
(Haut.)
Il s'agit de chagrin d'amour !

AMÉLIE.

O ciel ! vous savez mon secret !

ARVEDSON.

J'en étais sûre !

GUSTAVE, à part.

Elle aimerait !

ARVEDSON.

C'est bien, achevons !

GUSTAVE, à part.

Écoutons !

AMÉLIE.

J'ai vu briller, au rang suprême,
Un amant qui m'a su charmer.
Je lutte en vain ! hélas ! Je l'aime,
Et je voudrais ne plus l'aimer !

ARVEDSON.

Quoi ! vous aimez !

AMÉLIE.

Sans le vouloir ;
Et, comment, fidèle au devoir,
De mon souvenir
Le bannir ?

Ensemble.

AMÉLIE.

Mon âme émue
Résiste en vain ;
Flamme inconnue
Brûle mon sein ;
Hélas ! madame,
Comment guérir

Si douce flamme
Qui fait mourir?

ARVEDSON.

Son âme émue
Résiste en vain ;
Feu qui la tue
Brûle son sein.
Cessez, madame,
De tant gémir ;
De cette flamme
On peut guérir.

GUSTAVE, à part.

Voix que j'adore,
Rêve enchanteur !
Je doute encore
De mon bonheur !
Ami fidèle,
Je devrais fuir !
Mais fuir loin d'elle
Serait mourir.

ARVEDSON.

Je sais un magique breuvage,
D'un infaillible effet !

AMÉLIE.

Au prix de tout mon or...
(Lui donnant une bourse.)
Tenez, et cent fois plus encor !

ARVEDSON.

Mais pour le composer il vous faut du courage !

AMÉLIE.

Du courage... j'en aurai !

ARVEDSON.

Hors des murs de la ville il est un lieu terrible,
Sauvage, épouvantable, et du peuple abhorré ;

De la loi qui punit la rigueur inflexible
Au châtiment l'a consacré !
Et là, des condamnés, quand siffle la tourmente,
Se heurte dans les airs la dépouille flottante !
C'est là qu'il faut aller... ce soir, seule, à minuit !

AMÉLIE.

Je n'oserai jamais.

ARVEDSON.

Déjà ton front pâlit !

AMÉLIE, avec exaltation et s'armant de courage.

J'irai, j'irai ! Que dois-je faire ?

ARVEDSON.

De ta main il faut arracher
Une plante magique, une verte bruyère
Qui ne croît que sur ce rocher.

AMÉLIE.

O ciel !

ARVEDSON.

Eh quoi ! ton cœur frissonne !

AMÉLIE.

Oui ! mais pour l'oublier, le devoir me l'ordonne,
J'irai, je le promets.

GUSTAVE, à part.

Et moi,
Je t'y suivrai, j'y veillerai sur toi.

Ensemble.

AMÉLIE.

Mon âme émue
Résiste en vain ;
Flamme inconnue
Brûle mon sein.
Oui, de mon âme
Il faut bannir

Coupable flamme
Qui fait mourir.

A mon devoir fidèle,
Je brave le danger,
Oui, c'est Dieu qui m'appelle;
Il doit me protéger.

ARVEDSON.

Son âme émue
Résiste en vain;
Feu qui la tue
Brûle son sein.
Cessez, madame,
De tant gémir;
De cette flamme
On peut guérir.

A mes avis fidèle,
Bravez un tel danger;
Celui qui vous appelle
Saura vous protéger.

GUSTAVE, à part.

Voix que j'adore,
Rêve enchanteur!
Je doute encore
De mon bonheur.
Ami fidèle,
Je devrais fuir;
Mais fuir loin d'elle
Serait mourir.

Du moins je veux loin d'elle
Écarter le danger,
Et son amant fidèle
Saura la protéger.

(A la fin de ce trio l'on entend plusieurs voix crier en dehors, à la porte du fond :)

LES COURTISANS, en dehors.

Fille d'enfer dont les jours sont maudits !
Sorcière, ouvre-nous ton logis !

ARVEDSON, reconduisant Amélie jusqu'à la porte à droite.

Partez ! partez !

AMÉLIE.

Adieu ! Toi, songe à ta promesse !

(Elle sort. Arvedson referme la porte à droite, puis va ouvrir celle du fond. Gustave est rentré dans le cabinet à gauche, et, lorsque de Horn, Warting et les courtisans ont descendu le théâtre, il sort et se mêle à la foule sans être aperçu.)

SCÈNE III.

ARVEDSON, GUSTAVE, DE HORN, WARTING, OSCAR, COURTISANS, déguisés en gens du peuple.

LE CHŒUR, à Arvedson.

De Belzébuth digne prêtresse,
En son temple nous venons tous
Interroger sa prophétesse ;
Au nom de l'enfer, réponds-nous !

OSCAR, à part.

Mais le roi dans ces lieux tarde bien à paraître.
(Apercevant Gustave.)
C'est lui,
(Souriant.)
C'est notre auguste maître,
Sous cet habit de matelot !...

GUSTAVE, à demi voix, et lui faisant signe de se taire.

Tais-toi ! pas un mot !
(S'adressant à Arvedson.)

RONDE.

Premier couplet.

Vieille sibylle,

Qu'on dit habile,
Par Belzébuth, apprends-moi mon destin !
Quel qu'il puisse être,
Fais-le connaître ;
Nous en rirons le verre en main.

Près de l'objet de ma tendresse,
Dis-moi si l'amour
M'attend au retour.
Mais l'Océan ou ma maîtresse
Devraient-ils tous deux
Trahir mes vœux,
Du ciel, des mers
Et des enfers
Je braverais
Les décrets !

Allons,
Réponds,
Nous entendrons
Notre avenir
Sans frémir !

LE CHŒUR.

Par Belzébuth, réponds sans hésiter !
Oui, rien de toi ne peut m'épouvanter !
Du ciel, des mers
Et des enfers
Je braverais
Les décrets !

Allons,
Réponds,
Nous entendrons
Notre avenir
Sans frémir.

GUSTAVE.

Deuxième couplet.

Quand la tempête
Sur notre tête
Gronde, mugit et soulève les flots,
Notre équipage
Brave l'orage,
Et nous chantons en joyeux matelots.

Loin du beau ciel de la patrie
S'il faut demeurer
Ou bien expirer,
Ou s'il faut dire à son amie :
Adieu, mes amours,
Pour toujours ;
Du ciel, des mers,
Et des enfers
Nous braverons tous
Le courroux !

Allons,
Réponds,
Nous entendrons
Notre avenir
Sans frémir !

LE CHŒUR.

Par Belzébuth, réponds sans hésiter !
Oui, rien de toi ne peut m'épouvanter
Du ciel, des mers
Et des enfers
Nous braverons tous
Le courroux !

Allons,
Réponds,
Nous entendrons
Notre avenir
Sans frémir !

ARVEDSON.

Oh ! qui que vous soyez ; vous tous, dont l'arrogance
Vient jusqu'en ce logis insulter ma puissance,
Du sort que votre voix me force à révéler
Peut-être les arrêts vont vous faire trembler.

GUSTAVE, aux courtisans.

Eh bien ! mes chers amis, vous gardez le silence !

WARTING.

Qui voudra le premier tenter l'épreuve ?

OSCAR, vivement.

Moi !

TOUS.

C'est moi ! c'est moi ! c'est moi !

GUSTAVE.

J'en réclame l'honneur !

OSCAR, à part.

C'est juste, il est le roi.

ARVEDSON, prenant la main de Gustave et en examinant les lignes.

Si le sort ne m'a trompée,
Cette main est vaillante et sait porter l'épée.

OSCAR, vivement.

Elle a dit vrai !

GUSTAVE, à part.

Silence !

(A Arvedson.)

Achève !

ARVEDSON, regardant encore la main du roi et détournant les yeux en poussant un soupir.

Hélas !
Retire-toi... ne m'interroge pas.

GUSTAVE, avec fermeté.

Je persiste pourtant ; je le veux !

(Se reprenant avec douceur.)

Je t'en prie!

TOUS.

Parlez, parlez.

ARVEDSON.

Eh bien! avant peu tu mourras!

GUSTAVE, avec enthousiasme.

Si c'est au champ d'honneur, ah! je t'en remercie!

ARVEDSON.

Guerrier, un tel bonheur ne t'est pas destiné;
Et tu mourras... assassiné!

TOUS, avec effroi.

Grands dieux!

GUSTAVE, riant.

Ah! la bonne folie!

DE HORN et WARTING, troublés.

Quelle horreur!

ARVEDSON, les regardant tous deux d'un air menaçant.

Pourquoi donc, vous que je vois ici,
A ce mot seul tremblez-vous plus que lui?

Ensemble.

OSCAR et LES COURTISANS.

O funeste pensée
Dont mon âme est glacée!
Je tremble malgré moi
De surprise et d'effroi.

DE HORN, WARTING et LES CONJURÉS, regardant Arvedson.

Malheur à l'insensée
Qui lit dans ma pensée!
Je frémis malgré moi,
De surprise et d'effroi.

ARVEDSON.

Sa vie est menaçée,
Et son âme insensée
A mon art, je le voi,
Ne peut ajouter foi.

GUSTAVE, riant.

Quelle plaisanterie !
Oh ! la bonne folie !
Ah ! je ris malgré moi,
Du trouble où je les voi.

GUSTAVE, à Arvedson.

Achève alors ta prophétie !
Sais-tu quel est celui qui doit m'ôter la vie?

ARVEDSON, lentement.

C'est celui même... à qui le premier aujourd'hui
Tu donneras la main.

GUSTAVE, gaiement.

Vraiment ? nouveau miracle !
(Il fait le tour du cercle et présente en riant sa main à tous les courtisans, qui reculent et refusent de la toucher.
Eh bien ! Messieurs, messieurs, lequel de vous ici
Voudra faire mentir l'oracle ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ANCKARSTRŒM, paraissant à la porte du fond.

GUSTAVE, courant à lui vivement, et, sans y penser, lui prenant amicalement la main.

Ah! te voilà... viens donc ! Toi seul es en retard.

TOUS, avec un mouvement de surprise, voyant la main du roi dans celle d'Anckarstrœm.

Anckarstrœm !

DE HORN, riant.

Je respire.

WARTING, de même.

Et rends grâce au hasard !

Ensemble.

OSCAR, et les courtisans riant.

Malgré son art et sa science,
La sibylle était dans l'erreur.
Ah ! je renais à l'espérance,
Le calme rentre dans mon cœur.

DE HORN, WARTING et LES CONJURÉS, riant.

Malgré son art et sa science,
La sibylle était dans l'erreur,
Et de nos projets de vengeance
Rien ne doit ralentir l'ardeur.

GUSTAVE. riant.

Malgré son art et sa science,
La sibylle était dans l'erreur ;
Et je ris, encor, quand j'y pense.
De leur crainte et de leur terreur.

ARVEDSON.

Oui, vous méprisez ma puissance,
Vous traitez mon art d'imposteur ;
Mais le destin dans sa vengeance,
Vous punira de votre erreur.

GUSTAVE, serrant de nouveau la main d'Anckarstrœm.

Oui, cette main que je presse en la mienne
Est celle d'un ami !

ANCKARSTRŒM, s'inclinant.

Quoi ! sire ?

ARVEDSON, étonnée.

C'est le roi !

GUSTAVE, souriant.

Ton art, grande magicienne,
Ne te l'avait pas dit ; et même, je le voi,
Tu n'avais pas non plus prévu que de la ville
On voulait te bannir ?

ARVEDSON.

Moi, sire ?

GUSTAVE.

Sois tranquille !
Je te permets de rester en ces lieux.
De plus...

(Lui donnant une bourse.)

Prends cet or... je le veux !

ARVEDSON.

Gustave !... ô mon généreux maître !
Pour reconnaître ici tes bienfaits, je ne puis,
Que répéter encor mes sinistres avis...
(A demi-voix, regardant Anckarstrœm.)
L'un d'eux te trahira !

WARTING et DE HORN.

Grand Dieu !

ARVEDSON, regardant aussi de Horn et Warting.

Plus d'un, peut-être !

GUSTAVE, avec colère.

Quoi ! Toujours des soupçons !... Tais-toi !
(Avec bonté.)
Gustave ne veut pas en instruire le roi !

Ensemble.

DE HORN, WARTING et LES CONJURÉS.

Je tremble que la défiance
Ne se glisse enfin dans son cœur.
Si nous retardons la vengeance,
Il échappe à notre fureur.

OSCAR et LES COURTISANS.

Malgré son art et sa science,
La sibylle était dans l'erreur.
Ah! je renais à l'espérance,
Le calme rentre dans mon cœur.

ARVEDSON.

Oui, vous méprisez ma science,
Vous traitez mon art d'imposteur ;
Mais le destin dans sa vengeance,
Vous punira de votre erreur.

ANCKARSTRŒM, montrant Arvedson.

En ses discours j'ai confiance,
La crainte se glisse en mon cœur.
(Regardant De Horn et Warting.)
Des traîtres craignons la vengeance
Et sachons tromper leur fureur.

GUSTAVE.

Oui, bannissons la défiance
Qui viendrait troubler mon bonheur,
Et ne pensons qu'à l'espérance
Qui doit régner seule en mon cœur.

ANCKARSTRŒM, à quelques seigneurs qui l'entourent.

Venez, messieurs, du roi protégeons la sortie.
(Ils sortent par la porte du fond.)

WARTING, voyant sortir Anckarstrœm et ses amis.

Eh bien ! sans plus tarder, saisissons ce moment !
(Montrant Gustave.)
Déguisé, sans défense, il nous livre sa vie...
(A de Horn.)
Viens, frappons !... C'est l'instant !

(Tous les deux, la main cachée dans la poitrine comme pour y prendre leur poignard, s'approchent de Gustave; les autres conjurés les suivent. Gustave, Arvedson et Oscar sont seuls à gauche; Oscar aide Gustave à mettre un large manteau qu'il vient de lui présenter, Warting et de Horn qui s'avancent derrière le roi vont le frapper. Dans ce moment on entend en dehors, dans la rue, les cris du peuple.)

FINALE.

LE CHŒUR.

Vive à jamais Gustave !
Vive notre bon roi !
Vive, vive le roi !

(Christian, le matelot, ouvre la porte du fond et, suivi d'un flot de peuple, hommes et femmes, se précipite dans la chambre. Tous les conjurés étonnés reculent de quelques pas.)

CHRISTIAN, apercevant Gustave.

Camarades, c'est lui ! C'est bien lui ! Je le voi !
Il est l'appui du peuple, il est l'ami du brave ;
Ses sujets, ses soldats diront tous comme moi :

Vive à jamais Gustave !
Vive notre bon roi !
Vive, vive le roi !

(Ils entourent Gustave, s'inclinent devant lui ; d'autres baisent ses mains et ses habits.)

GUSTAVE, à Arvedson et à Anckarstrœm, qui viennent de rentrer suivi de ses amis.

Vous voulez qu'aux soupçons mon âme s'abandonne !
Voilà les seuls remparts qui défendent un roi !
(Prenant la main de Christian et des autres matelots.)
Mais de mon peuple heureux quand l'amour m'environne,
Les poignards ne sauraient arriver jusqu'à moi.

WARTING, DE HORN et LES CONJURÉS.

Grand Dieu ! leur funeste présence
A trompé nos justes fureurs !
Mais suivons ses pas en silence ;
Qu'il tombe sous nos bras vengeurs !

LE CHŒUR.

Vive à jamais Gustave !
Vive notre bon roi !

Vive, vive le roi!

Les matelots et les gens du peuple entourent Gustave ; de Horn, Warting, et les autres conjurés sortent lentement et d'un air sombre au milieu des transports de joie, des chapeaux et bonnets jetés en l'air.)

ACTE TROISIÈME

Un site affreux et sauvage aux environs de Stockholm. — A gauche, on aperçoit deux piliers réunis au sommet par d'épaisses barres de fer : c'est là qu'on suspend les suppliciés. A l'entour sont des rochers, des arbres verts très-élevés, qui donnent à ce paysage une apparence lugubre ; plusieurs parties en sont éclairées par la lune.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le site est désert; on voit tomber la neige, on entend le sifflement du vent. Minuit sonne dans le lointain; c'est l'horloge du dernier faubourg de Stockholm. — Paraît sur la montagne une femme enveloppée d'une pelisse; elle avance en tremblant, s'arrête à chaque pas et paraît près de se trouver mal. C'est Amélie. Elle aperçoit les deux piliers, elle tressaille d'effroi et tombe presque inanimée sur un banc de rochers qui est à droite.)

AMÉLIE, seule.

Mon Dieu ! Secourez-moi ! La force m'abandonne !
(Essayant de se lever.)
Dans cet affreux séjour du crime et du trépas,
Tout me glace d'effroi... jusqu'au bruit de mes pas.
Je suis seule... avançons !... Quelle horreur m'environne !
(Regardant les piliers.)
Oui, si je me souviens de son ordre formel,
Là... parmi ces rochers... près de ce temple antique,

Il faut chercher ces fleurs dont le pouvoir magique
Doit bannir de mon cœur un amour criminel.

(Elle va pour les cueillir, s'arrête et laisse tomber sa tête sur son sein.

AIR.

Et lorsque d'une main tremblante
J'aurai cueilli ce talisman,
Pour que la sibylle savante
En compose un philtre puissant,
De l'amour dont je suis esclave
Tous souvenirs seront perdus !
Plus d'espoir ! Plus d'amour !... Gustave,
Hélas ! je ne t'aimerai plus !

O peine secrète !
Mon âme inquiète
Malgré moi regrette
Ce que je vais fuir ;
Et mon cœur rebelle
Ici me rappelle
L'image cruelle
Que je dois bannir !

Oui, cette haine que j'implore,
Est pour moi plus cruelle encore
Que les tourments
Que je ressens !

O peine secrète !
Mon âme inquiète
Malgré moi regrette
Ce que je vais fuir,
Et mon cœur rebelle,
Hélas ! me rappelle
L'image cruelle
Que je veux bannir !

Eh quoi ! ma main balance

Quand la voix de l'honneur
Retentit à mon cœur!
Dieu, qui vois ma souffrance,
Ne m'abandonne pas,
Et viens guider mes pas!
Viens! viens! et guide mes pas!

(Elle passe sous les piliers et va s'approcher des rochers lorsque paraît Gustave; elle pousse un cri d'effroi et veut s'enfuir: Gustave la retient par la main.)

SCÈNE II.

AMÉLIE, GUSTAVE.

GUSTAVE.

Calmez votre frayeur! C'est moi, c'est votre roi
Qui viens veiller sur vous...

AMÉLIE, retirant sa main et s'éloignant.

Ah! sire, laissez-moi!

DUO.

GUSTAVE.

Ainsi donc à l'enfer lui-même
Vous demandez de me haïr;
Moi qui gémis, moi qui vous aime,
Moi qui jure de vous chérir!

AMÉLIE.

Je me suis trahie! ah! Gustave!...
(S'arrêtant et cachant sa tête dans ses mains.)
Comment supporter son aspect?

GUSTAVE.

Ne craignez rien; votre humble esclave
Vous entoure de son respect!
(S'approchant d'elle et avec tendresse.)
Mais si l'amour règne en votre âme...

AMÉLIE, joignant les mains.

Grâce et pitié ! Je suis la femme
De votre ami !

GUSTAVE, avec remords et détournant la tête.

Tais-toi ! tais-toi !

AMÉLIE, de même.

Je suis la compagne chérie
De celui qui pour son roi
Donnerait son sang et sa vie !

GUSTAVE, de même.

Va-t'en ! va-t'en ! laisse-moi !
Et, puisque tu veux que j'expire,
Emporte ma vie avec toi !

Ensemble.

GUSTAVE.

O tourment ! ô délire !
Le remords me déchire ;
Pour moi point de pardon !
Sans toi je ne peux vivre ;
Et l'amour qui m'enivre
Égare ma raison.

AMÉLIE.

O tourment ! ô délire !
A peine je respire !
Pour moi grâce et pardon !
Je n'y pourrai survivre ;
Cet amour qui l'enivre
Égare ma raison.

GUSTAVE, avec passion.

Sais-tu qu'en horreur à moi-même
Contre toi j'ai lutté longtemps ?
Sais-tu que malgré moi je t'aime,
Et que je chéris mes tourments?

AMÉLIE, troublée.

Laissez-moi fuir!

GUSTAVE, la retenant.

Plutôt mourir!
Dis un seul mot, et j'abandonne
Ce rang et ce titre de roi,
Mes jours, mon bonheur, ma couronne,
Tout, pour un seul regard de toi!

AMÉLIE, hors d'elle-même, et cherchant à se dégager de ses bras.

Je succombe à mon trouble extrême...
Ah! laissez-moi quitter ces lieux!...
Gustave! eh bien! oui, oui, je t'aime!
Mais sois noble, sois généreux,
Et défends-moi contre moi-même!

GUSTAVE.

Amélie! ô bonheur!

AMÉLIE, suppliante.

Grâce!

GUSTAVE, hors de lui et dans l'ivresse.

Plus de pitié!
Plus de remords! plus d'amitié!
Hormis l'amour, que tout soit oublié!

Ensemble.

GUSTAVE.

O bonheur! ô délire!
A peine je respire!
Son cœur au mien répond.
Sans toi je ne puis vivre;
Et l'amour qui m'enivre
Égare ma raison.
(La pressant contre son cœur.)
Cède à ma tendresse,
Demeure en mes bras;

Un moment d'ivresse,
Et puis le trépas.

AMÉLIE.

O tourment ! ô délire !
De l'amour je respire
Le dangereux poison ;
Malgré moi je m'y livre,
Et l'amour qui m'enivre
Égare ma raison.
(Cherchant à se dégager.)
D'un instant d'ivresse
Ah ! n'abuse pas !
Craignons ma faiblesse,
Fuyons de ses bras.

(Écoutant et avec effroi.)
Taisez-vous ! taisez-vous !

GUSTAVE, écoutant aussi.

Quel bruit se fait entendre ?

AMÉLIE, de même.

Des pas précipités se dirigent vers nous !

GUSTAVE.

A cette heure, en ce lieu, qui peut ainsi se rendre ?
O ciel ! Anckarstrœm !

AMÉLIE, avec terreur, et baissant son voile.

Mon époux !

SCÈNE III

LES MÊMES ; ANCKARSTRŒM, enveloppé d'un manteau.

ANCKARSTRŒM.

Vous, sire ! dans ces lieux ! vous auprès d'une femme !
Il est donc vrai, c'est pour un rendez-vous

Que vous risquez des jours que le pays réclame,
Des jours qui nous sont chers à tous !
Et moi qui par devoir sur vous veille sans cesse,
J'apprends que de Stokholm seul vous êtes sorti,
Et vers ces lieux, dit-on...

GUSTAVE, avec impatience.

Pourquoi m'avoir suivi ?

ANCKARSTRŒM.

Je ne suis pas le seul ; la haine vengeresse
Veille aussi bien que l'amitié !
(A demi-voix.)
Ils étaient sur vos pas, ils vous ont épié ;
Là, parmi ces rochers...

AMÉLIE, à part.

Ah ! tous mes sens frissonnent !

ANCKARSTRŒM.

Ils attendent leur proie ainsi que des bandits !
Caché par ce manteau dont les plis m'environnent,
Pour un des conjurés sans doute ils m'auront pris.

TRIO.

« Oui, disaient-ils, je l'ai vu, c'est le roi,
« Près d'une femme jeune et belle,
« Et, quand il va s'éloigner avec elle,
« Nous frapperons ! »

AMÉLIE, à part.

Je meurs d'effroi !

GUSTAVE, bas à Amélie.

Par pitié, calmez votre effroi !

ANCKARSTRŒM, montrant à droite un sentier parmi les rochers.

Mais vous pouvez encor, par cette seule issue,
(Lui donnant son manteau.)
Sous ce déguisement échapper à leur vue.

AMÉLIE, bas à Gustave.

Partez, au nom du ciel!

GUSTAVE, la prenant par la main.

Je guiderai vos pas!
Venez! Éloignons-nous!

ANCKARSTROEM, l'arrêtant.

Non pas!
(S'adressant à Amélie, qui est toujours voilée.)
Ils savent que Gustave est avec vous, madame;
Et le seul aspect d'une femme
Montrerait à leurs coups celui qu'il faut frapper!

AMÉLIE, à demi-voix, à Gustave.

Il a raison, et, pour leur échapper,
Partez seul.

GUSTAVE.

Moi, jamais! Plutôt perdre la vie
Que de t'abandonner!

AMÉLIE, de même.

Ah! je vous en supplie!

ANCKARSTROEM.

Partez! ils vont venir!

GUSTAVE.

Je brave leur fureur!
(A part.)
Et mourir auprès d'elle est encore un bonheur!

Ensemble.

AMÉLIE.

Mon sang se glace dans mes veines!
Je suis perdue et pour toujours!
O Dieu puissant, qui vois mes peines,
De Gustave sauve les jours!

GUSTAVE.

Hélas! dans mon âme incertaine

A quel moyen avoir recours ?
O Dieu puissant, qui vois ma peine,
Du moins ne frappe que mes jours !

ANCKARSTROEM.

C'en est fait : sa perte est certaine !
Il refuse, hélas ! mon secours.
Contre les poignards de la haine,
Dieu puissant, protége ses jours !

AMÉLIE prend Gustave par la main, le tire à part et lui dit à voix basse.

Eh bien ! puisque pour vous la crainte ne peut naître,
Pour moi, du moins, tremblez !

(Montrant Anckarstrœm.)

Oui, soudain à ses yeux
Je déchire ce voile et me fais reconnaître
Si vous ne partez pas !

GUSTAVE.

Que dites-vous, grands dieux !

AMÉLIE, de même.

Choisissez ! Voulez-vous qu'il m'immole en ces lieux ?

GUSTAVE.

Au nom du ciel !...

AMÉLIE, d'un geste impératif et avec dignité.

Partez ! je l'ai dit ! je le veux !

Ensemble.

AMÉLIE.

Mon sang se glace dans mes veines !
Je suis perdue et pour toujours !
O Dieu puissant, qui vois mes peines,
De Gustave sauve les jours !

GUSTAVE.

Hélas ! dans mon âme incertaine
A quel moyen avoir recours ?
O Dieu puissant, qui vois ma peine,

Du moins ne frappe que mes jours !

ANCKARSTRŒM.

C'en est fait : sa perte est certaine !
A quel moyen avoir recours ?
Contre les poignards de la haine,
Dieu puissant, protége ses jours !

Gustave hésite encore; Amélie lui renouvelle de la main l'ordre de s'éloigner, le roi semble alors prendre une grande resolution, et s'approche d'Anckarstrœm.)

GUSTAVE, d'un ton solennel.

Anckarstrœm, écoute-moi :
Je connais dès longtemps ton amour pour ton roi,
Ta loyauté, ta foi dans tes serments.

ANCKARSTRŒM.

Ah ! sire !...

GUSTAVE, montrant Amélie.

Aux portes de Stockholm jure de la conduire.

ANCKARSTRŒM.

Je le promets !

GUSTAVE.

Sans lui rien dire,
Sans chercher même à deviner ses traits.

ANCKARSTRŒM.

Je le promets !
Et qu'à l'instant même j'expire
Si j'y manquais !

GUSTAVE.

Tu le jures à moi
Sur la vie et l'honneur !

ANCKARSTRŒM.

Mieux encor : par mon roi !

Ensemble.

AMÉLIE.

Du haut de cette roche
Ne l'entendez-vous pas ?
Ce bruit sourd qui s'approche
Annonce le trépas !
Oui, leurs pas retentissent ;
Tous mes sens en frémissent !
Partez, je les entends !
Songez à vos serments !...
Partez, je les entends !

GUSTAVE.

A la mort qui s'approche,
Oui, dérobons nos pas !
Si j'étais sans reproche,
Je ne la craindrais pas.
Pour elle quel supplice !
Grand Dieu ! sois-moi propice !...
(A Anckarstrœm.)
Toi, songe qu'en tous temps
Je crois à tes serments :
Tu tiendras tes serments.

ANCKARSTRŒM.

Du haut de cette roche
Je crois entendre, hélas !
Leur troupe qui s'approche
Apportant le trépas.
Oui, leurs pas retentissent ;
Tous mes sens en frémissent !
Partez !... je les entends !
Je tiendrai mes serments !
Je tiendrai mes serments !

Gustave s'éloigne par la droite et disparaît à travers les rochers ; Amélie le suit longtemps des yeux avec inquiétude, tandis qu'Anckarstrœm remonte le théâtre pour s'assurer que les meurtriers ne viennent pas encore.)

SCÈNE IV.

ANCKARSTRŒM, AMÉLIE.

ANCKARSTRŒM, redescendant le théâtre et s'approchant d'Amélie.

Hâtons-nous de quitter ce lieu sombre et sauvage ;
Jusqu'aux murs de Stockholm, je l'ai juré, je doi
Guider vos pas.

AMÉLIE, à part.

Je sens défaillir mon courage !

ANCKARSTRŒM.

Venez, madame !

(Amélie tressaille d'effroi.)

O ciel ! vous tremblez ! Et pourquoi ?
Vous êtes confiée à la garde, à la foi
D'un fidèle sujet ; que ce mot vous rassure.

AMÉLIE, à part, se soutenant à peine, et portant la main à son cœur.

Je meurs !

ANCKARSTRŒM.

Au nom du ciel qui punit le parjure,
Je tiendrai les serments que j'ai faits à mon roi !

Ensemble.

AMÉLIE, à part.

O céleste justice !
Que ta loi me punisse !
Mais permets à ses yeux
Que ce voile propice
Dérobe mon supplice
Et mes tourments affreux !

ANCKARSTRŒM.

Il faut que j'obéisse.
Venez, l'ombre propice

Vous cache à tous les yeux,
Et ma main protectrice,
Sans que rien vous trahisse,
Sur vous veille en ces lieux.

SCÈNE V.

LES MÊMES; DE HORN, WARTING, CONJURÉS, descendant des rochers et cernant le théâtre.

FINALE.

ANCKARSTRŒM, qui a pris la main d'Amélie.

Venez ! venez !

AMÉLIE.

O ciel ! les voici !

ANCKARSTRŒM.

Ce sont eux !

(De Horn, Warting et les autres conjurés s'avancent dans l'obscurité, pendant qu'Anckarstrœm et Amélie se sont réfugiés à gauche.)

LES CONJURÉS.

Que le tyran frémisse !
La céleste justice
Va nous l'abandonner;
Et dans l'ombre propice
L'heure de son supplice
Enfin vient de sonner.

DE HORN.

Oui, nous avons pour nous et l'audace et le nombre ;
En silence avançons !

AMÉLIE, se serrant malgré elle contre Anckarstrœm.

Mon cœur bat et frémit.

WARTING, bas à de Horn.

Vois-tu ce voile blanc d'ici briller dans l'ombre ?

Près de quelque beauté, comme on nous l'avait dit,
Il est là : c'est Gustave.

DE HORN.

Il se livre lui-même.

(Ils avancent pour entourer Anckarstrœm et Amélie, qui ont traversé le théâtre, et sont en ce moment placés à droite.)

Frappons !

ANCKARSTRŒM, avec fierté et à haute voix.

Qui va là?

DE HORN et WARTING, s'arrêtant et à demi-voix.

Grands dieux !
Ce n'est pas le roi !

ANCKARSTRŒM, de même.

Non, il n'est pas en ces lieux !

TOUS, à demi-voix.

O surprise extrême !
C'est Anckarstrœm !

ANCKARSTRŒM.

Oui, messieurs, c'est lui-même,
Qui pourrait à son tour ici vous nommer tous :
Comte de Horn, Warting, parlez, que voulez-vous?

Ensemble.

DE HORN, WARTING et LES CONJURÉS.

Quoi ! le hasard propice
Le dérobe au supplice !
Il échappe à nos coups !
Du sort par quel caprice
Faut-il que tout trahisse
Notre juste courroux !

ANCKARSTRŒM.

La céleste justice
A mon maître propice
Le dérobe à leurs coups.

Qu'ici chaque complice
En son âme frémisse
Et craigne mon courroux !

AMÉLIE.

O céleste justice !
Que ta loi me punisse !
Mais fais à tous les yeux
Que ce voile propice
Dérobe mon supplice
Et mes tourments affreux !

ANCKARSTRŒM, élevant la voix.

Vous ne répondez pas, quel projet vous amène ?

WARTING, montrant Amélie.

Sans doute comme vous des projets amoureux !

DE HORN.

Mais notre attente, hélas ! fut vaine :
On manque au rendez-vous.
(Montrant Amélie.)
Vous fûtes plus heureux.

(En ce moment, deux conjurés paraissent avec des torches qu'ils viennent d'allumer.)

WARTING.

Et nous voulons du moins, partageant votre ivresse,
De cette belle maîtresse
Entrevoir un instant les traits mystérieux.

ANCKARSTRŒM.

Ah ! si de le tenter un seul avait l'audace,
Malheur à lui ! Ce fer l'en ferait repentir !

WARTING.

De mes regards jaloux c'est doubler le désir ;
C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.

Ensemble.

ANCKARSTRŒM.

Malheur à vous ! craignez mon bras,
Et près d'elle n'avancez pas !

AMÉLIE, avec effroi.

Que devenir ? que faire, hélas !
Mon Dieu, j'implore le trépas !

WARTING.

Pour admirer autant d'appas
On peut bien braver le trépas.

DE HORN et LES CONJURÉS rient.

Admirable conquête !
Nos regards curieux
Troublent le tête-à-tête
D'un rival trop heureux.

(Anckarstrœm tire son épée, chacun des conjurés en fait autant. Amélie effrayée, voyant tous ces bras armés qui menacent son mari, oublie tout, pousse un cri et s'élance au milieu des combattants.)

AMÉLIE.

Arrêtez !... épargnez sa vie !

(Dans ce mouvement brusque et rapide, son voile est tombé sur ses épaules. La lueur rougeâtre des torches éclaire sa figure pâle et presque inanimée. Tous la reconnaissent et s'arrêtent immobiles.)

DE HORN, avec surprise et respect.

La comtesse Anckarstrœm !

TOUS.

C'est sa femme !

ANCKARSTRŒM, à part, et comme frappé de la foudre.

Amélie !

TOUS, gaiement, et à demi-voix entre eux.

Admirable conquête !
Quoi ! ces époux heureux,
Tous deux, en tête-à-tête,
Se trouvaient en ces lieux !

ANCKARSTRŒM, à part, lentement, et comme sortant d'un songe.

Je lui donnais ma vie !
Il m'enlevait l'honneur !
Ah ! l'enfer en furie
Fermente dans mon cœur !

Ensemble.

AMÉLIE, à part.

De honte et d'infamie
Je sens rougir mon front !
Grand Dieu ! prenez ma vie
Pour venger son affront !

ANCKARSTRŒM.

Trahison ! infamie
Que mes mains puniront !
C'est trop peu de sa vie
Pour venger mon affront !

DE HORN, WARTING et LES CONJURÉS.

La rencontre est jolie !
Et longtemps, j'en réponds,
D'une telle folie
A la cour nous rirons...
Ah ! ah ! longtemps nous en rirons !

DE HORN, à ses compagnons.

Amis, quittons ces lieux où l'on peut nous surprendre.

WARTING, gaiement.

Que craignons-nous? Pour nous défendre,
N'avons-nous pas l'ami, le favori du roi !

ANCKARSTRŒM, à part, avec une rage concentrée.

Son ennemi mortel !

(S'adressant à Warting.)

Ou chez vous, ou chez moi,
Il faut que je vous parle.

WARTING.

A vos ordres! Serait-ce
Pour demander raison du désir curieux
Qui fit briller tant d'attraits à nos yeux?

ANCKARSTROEM, brusquement.

N'importe le motif; à vous seul je m'adresse :
Puis-je y compter?

WARTING.

Toujours.

ANCKARSTROEM.

Quel lieu?

WARTING.

Votre demeure!

ANCKARSTROEM.

Quel instant?

WARTING.

Dès demain, et vers la septième heure.

ANCKARSTROEM, montrant de Horn.

Vous viendrez l'un et l'autre.

WARTING.

Un seul de nous suffit!

ANCKARSTROEM.

Non, tous deux!

DE HORN et WARTING.

Volontiers.

ANCKARSTROEM, entre eux deux.

A demain donc!

DE HORN et WARTING.

C'est dit.

Ensemble.

ANCKARSTROEM.

Trahison! infamie

Que mes mains puniront !
C'est trop peu de sa vie
Pour venger mon affront !

AMÉLIE.

De honte et d'infamie
Je sens rougir mon front !
Grand Dieu ! prenez ma vie
Pour venger son affront !

DE HORN, WARTING et LES CONJURÉS.

La rencontre est jolie !
Et longtemps, j'en réponds,
D'une telle folie
A la cour nous rirons...
Ah ! ah ! longtemps nous en rirons !

ANCKARSTRŒM, traversant le théâtre et allant à Amélie.

Venez, madame, évitons leur présence.
(Avec ironie et lui prenant la main.)
Ne vous souvient-il pas ?
Jusqu'aux murs de Stockholm je dois guider vos pas.

AMÉLIE, à part.

Je me soutiens à peine !
(A Anckarstrœm d'un ton suppliant.)
Ah ! monsieur !

ANCKARSTRŒM, à demi-voix, lui serrant la main.

Du silence !
Les prières, les pleurs deviendraient superflus ;
Tes jours ne t'appartiennent plus !

Ensemble.

AMÉLIE.

De honte et d'infamie
Je sens rougir mon front !
Grand Dieu ! prenez ma vie
Pour venger son affront !

ANCKARSTRŒM.

Trahison ! infamie
Que mes mains puniront !
C'est trop peu de sa vie
Pour venger mon affront !

DE HORN, WARTING et LES CONJURÉS.

La rencontre est jolie !
Et longtemps, j'en réponds,
D'une telle folie
A la cour nous rirons !
Ah ! ah ! longtemps nous en rirons.

(Anckarstrœm passe au milieu des conjurés, en entraînant avec force Amélie, qu'il a saisie par la main, et qui a peine à le suivre.)

ACTE QUATRIÈME

Un appartement de la maison d'Anckarstrœm. Son cabinet de travail. — A droite, une cheminée sur laquelle sont une pendule et deux vases en bronze ; à côté, une table ; au fond, des bibliothèques, un portrait en pied du roi Gustave III. — Porte au fond, deux portes latérales. — Il fait grand jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANCKARSTRŒM, AMÉLIE.

(Anckarstrœm tenant toujours Amélie par la main entre dans l'appartement, dont il referme la porte, et pose son épée sur la table.)

DUO.

ANCKARSTRŒM.

D'une épouse adultère
Les pleurs et la prière
Ne sauraient me fléchir ;
Et, juge inexorable,
Je punis la coupable...
Allons, il faut mourir !

AMÉLIE.

Ah ! si je vous fus chère,
Par mes pleurs, ma prière,
Laissez-vous attendrir !
Je ne suis point coupable ;
Et ton cœur implacable
Me condamne à mourir !

ANCKARSTROEM.

Eh bien ! perfide, en avouant ton crime
Tu peux encor désarmer ma fureur !

AMÉLIE.

D'un sort fatal je puis être victime,
Mais je n'ai point offensé votre honneur.

ANCKARSTROEM.

Mais ton effroi, ton trouble et ta pâleur mortelle
Trahissent, malgré toi, ta flamme criminelle !

AMÉLIE.

Eh bien ! oui, malgré moi... peut-être je l'aimais...
Mais coupable... mais adultère...
Jamais ! jamais !... je ne le fus jamais !

Ensemble.

ANCKARSTROEM.

Je cède à ma colère,
Au ciel fais ta prière :
C'est lui qu'il faut fléchir.
Moi, juge inexorable,
Je punis la coupable...
Allons, il faut mourir !

AMÉLIE.

Oui, mon cœur est sincère ;
Écoutez ma prière,
Et laissez-vous fléchir !
(A part, et se mettant à genoux.)

Je ne suis point coupable;
Et son cœur implacable
Me condamne à mourir!

(Anckarstrœm prend son épée qu'il avait posée sur la table, et la tire du fourreau.)

AMÉLIE, tremblante et joignant les mains, s'écrie :

Un seul moment encore!

CAVATINE.

Oui de vous j'implore
Un dernier bonheur;
Que je presse encore
Mon fils sur mon cœur!
Mon fils! mon fils!...
Que je jouisse encore
De ses baisers chéris!

Prête à quitter la terre,
A mon heure dernière
N'ôtez pas cet espoir!
Qu'il ferme ma paupière;
Qu'il sourie à sa mère
Qu'il ne doit plus revoir!

Oui, de vous j'implore
Un dernier bonheur;
Que je presse encore
Mon fils sur mon cœur!

Ensemble.

AMÉLIE.

Que je jouisse encore
De ses baisers chéris!
A genoux je t'implore;
Laisse-moi voir mon fils!

ANCKARSTRŒM, troublé.

Oui, sa voix qui m'implore

(Malgré moi j'en rougis),
Sa voix émeut encore
Tous mes sens attendris.

(Détournant la tête.)

Relève-toi, tu le verras.

AMÉLIE, avec joie.

Quoi ! je pourrais le presser dans mes bras !

Ensemble.

ANCKARSTROEM.

Pour elle ma pitié réclame ;
Ce n'est point une faible femme
Sur qui doit tomber mon courroux.
Et pour me venger de son crime
C'est une plus noble victime
Qui doit expirer sous mes coups.

AMÉLIE.

Pour moi dans le fond de son âme
Je vois que la pitié réclame;
Enfin s'apaise son courroux !
Mon Dieu ! pardonne-moi mon crime,
Et fais que nulle autre victime,
Hélas ! ne tombe sous ses coups !

ANCKARSTROEM.

On vient ! séchez vos pleurs ; je le veux, je l'ordonne !
A tous les yeux cachez votre pâleur !
Retirez-vous ; qu'ici jamais nul ne soupçonne
Votre honte et mon déshonneur !

(Il fait signe à Amélie de s'éloigner par la porte à droite; en ce momen s'ouvrent les portes du fond : paraissent de Horn et Worting.)

SCÈNE II.

ANCKARSTRŒM, DE HORN, WARTING, ayant chacun une épée. Ils saluent froidement Anckarstrœm, qui va fermer la porte du fond, revient, leur montre deux fauteuils, les invite à s'asseoir et en fait lui-même autant.

TRIO.

ANCKARSTRŒM, après avoir regardé avec soin autour de lui.

Nous sommes seuls, écoutez-moi.

(Lentement et examinant attentivement de Horn et Warting.)

Je connais vos desseins, vous conspirez.

(Tous deux font un geste de surprise, et Anckarstrœm retient par la main Warting, qui veut se lever.)

Silence!

Vous conspirez tous deux contre les jours du roi!

DE HORN.

Qui vous l'a dit?

ANCKARSTRŒM, montrant des papiers qui sont sur la table.

La preuve en est en ma puissance.

WARTING.

J'entends, et vous voulez, habile à vous venger,
Dénoncer nos projets?

ANCKARSTRŒM, à demi-voix, et avec une fureur concentrée.

Je veux les partager!

WARTING, souriant avec dédain.

Anckarstrœm pense-t-il qu'ainsi l'on nous abuse?

DE HORN, de même.

Nous croit-il en son cœur dupes de cette ruse?

ANCKARSTRŒM, brusquement.

Oui, je vous suis suspect, et vous doutez de moi.
Aussi point de serments, les effets feront foi!

A servir vos projets moi-même je m'engage,
Et jusqu'à ce moment je vous livre en otage
Mon fils, mon seul enfant ! Prenez ! il est à vous !
Et si je vous trahis, qu'il tombe sous vos coups !

Ensemble.

DE HORN et WARTING, incertains, et se regardant entre eux.

Je crois encore à peine
Un pareil changement ;
Dans son âme la haine
Succède au dévoûment !

Il veut de ma vengeance
Partager les fureurs ;
Que toute défiance
S'éloigne de nos cœurs.

(A Anckarstrœm.)

A toi je me confie,
Je reçois tes serments ;
Vengeance à la patrie,
Et mort à ses tyrans !

ANCKARSTRŒM.

Eh bien donc ! à ma haine
Croyez-vous à présent ?
Lorsqu'à vous je m'enchaîne,
Vous faut-il un serment ?

Eh quoi ! la défiance
Règne encor dans vos cœurs,
Quand de votre vengeance
Je ressens les fureurs ?

De l'honneur qui nous lie
Je tiendrai les serments.
Vengeance à la patrie,
Et mort à ses tyrans !

(Passent entre eux deux.)

Il est une injure, une offense
Qu'on ne saura jamais ! Pas même vous ; mais moi,
Moi je la sais ! j'en veux vengeance !
Et je l'aurai, j'immolerai le roi,
Avec vous ou sans vous, si votre cœur hésite !

DE HORN et WARTING.

Il n'hésitera pas.

ANCKARSTRŒM.

Et le sort à nos vœux promet la réussite,
Si nous savons unir et nos cœurs et nos bras !

ANCKARSTRŒM, DE HORN et WARTING, se donnant la main.

De l'honneur qui nous lie
Nous tiendrons les serments :
Vengeance à la patrie,
Et mort à ses tyrans !

ANCKARSTRŒM.

Amis, puisqu'à présent ma foi vous est prouvée,
Il est un seul honneur auquel mon bras prétend,
Celui de frapper le tyran !

DE HORN.

La victime m'est réservée !

WARTING.

C'est moi qui la réclame et demande son sang !

DE HORN.

Moi dont il a ravi les titres et le rang.

WARTING.

Eh bien ! pour punir le perfide,
Que Dieu même prononce, et que le sort décide !

DE HORN.

J'y consens ; que nos noms par ta main soient écrits.

ANCKARSTRŒM.

Et, quel que soit l'arrêt du destin, j'y souscris !

ANCKARSTRŒM, DE HORN et WARTING, chacun d'eux à part.

Destin qui favorises
Les nobles entreprises,
Ne m'abandonne pas!
Toi qui sais mon offense,
Permets que la vengeance
Soit remise à mon bras!

SCÈNE III.

LES MÊMES; Warting s'assied près de la table à droite et écrit les trois noms sur des papiers différents; de Horn prend un vase de bronze qui est sur la cheminée et le place sur la table; en ce moment entre AMÉLIE par la porte à droite.

ANCKARSTRŒM, se retournant et l'apercevant, va à elle et lui dit brusquement.

Que voulez-vous? Qui vous amène ici?

AMÉLIE, timidement.

Sans votre ordre pardon d'oser entrer ainsi;
Un page du roi vous demande.

ANCKARSTRŒM, brusquement.

Qui, moi?... Qu'il attende!
(A Amélie.)
Reste!
(A demi-voix.)
La justice de Dieu
Ne t'a pas sans dessein envoyée en ce lieu!
(A part.)
Je veux que la coupable elle-même choisisse
Le bras vengeur qui doit immoler son complice!
(Bas aux deux conjurés et leur montrant Amélie.)
Ne craignez rien! Son cœur ignore nos secrets;
Mais, soit amour, soit faiblesse vulgaire,

Je crois en elle !... et nos projets
Réussiront, bénis par une main si chère !

(Warting a achevé d'écrire les trois noms qu'il a pliés et jetés dans l'urne : Anckarstrœm amène sa femme près de la table et lui dit :)

Dans ce vase de bronze au hasard choisissez !

AMÉLIE, à demi-voix.

Et pourquoi ?... dans quel but ?...

ANCKARSTRŒM, à voix basse.

Silence ! Obéissez !

Ensemble.

ANCKARSTRŒM, DE HORN et WARTING.

Destin qui favorises
Les nobles entreprises,
Ne m'abandonne pas !
Toi qui sais mon offense,
Permets que la vengeance
Soit remise à mon bras !

AMÉLIE, à part.

De crainte et de surprise
Mon âme est indécise :
Que veut-il faire, hélas !
J'hésite, je balance...
Grand Dieu ! que ta clémence
Ne m'abandonne pas !

(Sur un signe d'Anckarstrœm, Amélie s'approche de l'urne, s'appuie dessus un instant comme si la force lui manquait, puis elle tire un des papiers pliés qu'elle présente d'une main tremblante.)

ANCKARSTRŒM, faisant signe à Warting de prendre le papier.

Lisez !

(Warting prend le papier et le déplie pendant que les deux autres conjurés se rapprochent de lui et écoutent.)

AMÉLIE, les examinant avec inquiétude.

Dans leurs regards quelle sombre colère !

WARTING, lisant le nom écrit sur le papier.

Anckarstrœm !

ANCKARSTRŒM, avec joie.

Le destin me devait cet honneur.

AMÉLIE, examinant avec crainte son mari.

Quel soupçon !... et que veut-il faire ?
Ah ! j'en frémis d'horreur.

Ensemble.

ANCKARSTRŒM, DE HORN et WARTING.

De l'honneur qui nous lie
Je tiendrai les serments :
Vengeance à la patrie,
Et mort à ses tyrans !

AMÉLIE, à part.

La vengeance et la haine
Respirent dans leurs traits ;
Je devine sans peine
Leurs sinistres projets !

AMÉLIE, à part, avec désespoir.

Ils veulent l'immoler !

(Courant à Anckarstrœm.)

Monsieur !...

ANCKARSTRŒM, avec colère.

Que voulez-vous ?

AMÉLIE, reculant avec effroi.

Rien !...

(A part.)

Comment le sauver sans trahir mon époux ?

(La porte du fond s'ouvre.)

SCÈNE IV

LES MÊMES ; OSCAR.

QUINTETTO.

OSCAR, à Amélie, qu'il salue.

Auprès de vous, madame, et pour un gai message,
Je viens au nom du roi !

ANCKARSTRŒM, à part.

Ce mot double ma rage !

OSCAR.

Au bal qu'il veut donner ce soir,
Ainsi que votre époux il espère vous voir.
Sur ce plaisir doit-il compter ?

AMÉLIE, troublée.

Non... je refuse...
Je ne puis...

OSCAR, gaiement.

Oh ! le roi ne voudra pas d'excuse.
Des beautés de la cour l'essaim est convoqué !
Un bal délicieux, superbe, magnifique,
Qu'on donne à l'Opéra !... car c'est un bal masqué.

ANCKARSTRŒM, vivement et jetant un coup d'œil sur ses deux complices.

Vraiment ! En es-tu sûr ?

OSCAR, riant.

Eh ! mais c'est authentique :
Bal paré, masqué, c'est charmant.
(A Amélie.)
Vous verrez mon costume !

ANCKARSTRŒM, bas à de Horn et à Warting.

Ainsi donc le tyran

Au-devant de nos coups vient se livrer lui-même !
(Haut à Oscar.)
Nous irons à ce bal et la comtesse et moi !

AMÉLIE, étonnée.

Quoi ! monsieur !...

ANCKARSTRŒM, à voix basse.

Je le veux.
(Haut à Oscar.)
Vous le direz au roi.

OSCAR.

Ah ! pour lui quel plaisir extrême !

ANCKARSTRŒM.

Il y sera ?

OSCAR, gaiement.

Sans doute.

ANCKARSTRŒM, regardant les deux conjurés.

Et nous aussi !

OSCAR, gaiement.

Ah ! de joie et d'espoir que mon cœur est ravi !

Fête séduisante,
Musique enivrante,
Parure brillante,
Vont nous éblouir.
Quelle foule immense !
Et quelle élégance !
Ah ! mon cœur d'avance
Se livre au plaisir !

Ensemble.

AMÉLIE.

D'horreur, d'épouvante,
Mon âme est tremblante ;
Et tout me présente
Un sombre avenir.

Quand mon cœur d'avance
Prévoit la vengeance,
Il faut en silence
Souffrir et mourir.

ANCKARSTROEM.

Victime imprudente
Que le sort présente
A ma main sanglante,
Je vais te punir.
Oui, sans défiance,
Au sein de la danse,
A notre vengeance
Il viendra s'offrir.

DE HORN et WARTING.

Comblant notre attente,
Le sort nous présente
Victime imprudente
Qu'il nous faut saisir.
Oui, sans défiance,
Au sein de la danse,
A notre vengeance
Il viendra s'offrir.

OSCAR, à gauche, à Amélie.

Que de déguisements élégants et bizarres !

ANCKARSTROEM, à droite, aux deux conjurés.

Le tumulte du bal servira nos projets.

OSCAR, de même.

De Londre et de Paris les modes les plus rares !

AMÉLIE, à part et apercevant sur la table une plume et du papier.

Le prévenir !... oh ! non, je n'oserai jamais !

ANCKARSTROEM, à de Horn et Warting.

N'oubliez pas que, moi, je dois frapper le traître.

OSCAR, de l'autre côté, à la comtesse.

Que de vœux empressés quand vous allez paraître !
Et si j'osais déjà, devançant maint rival...

(Amélie s'incline et accepte son invitation, tandis que ses yeux inquiets ne quittent point le groupe des conjurés.)

AMÉLIE, à part.

La sibylle Arvedson... oui, par elle, peut-être...
On pourrait...

DE HORN et WARTING, bas à Anckarstrœm.

A ce soir !

ANCKARSTRŒM.

Dans la salle du bal.
Tous en dominos noirs !

WARTING.

Et pour nous reconnaître ?...

ANCKARSTRŒM.

Qu'un ruban blanc par nous au bras droit soit porté !

DE HORN et WARTING.

Le mot de ralliement ?...

ANCKARSTRŒM.

Suède et *liberté !*

ANCKARSTRŒM, DE HORN et WARTING se donnant la main.

A ce soir... nous y serons,
Nous le jurons.

ANCKARSTRŒM, se retournant gaiement vers Oscar.

Fête séduisante,
Musique enivrante,
Parure brillante,
Vont nous éblouir.
Déjà de la danse
Le charme commence,
Et mon cœur d'avance
Se livre au plaisir !

Ensemble.

AMÉLIE.

D'horreur, d'épouvante,
Mon âme est tremblante,
Et tout me présente
Un sombre avenir.
Quand mon cœur d'avance
Prévoit la vengeance,
Faut-il en silence
Souffrir et mourir ?

ANCKARSTRŒM.

Victime imprudente
Que le sort présente
A ma main sanglante,
Je vais te punir.
Oui, sans défiance.
Au sein de la danse,
A notre vengeance
Il viendra s'offrir.

DE HORN et WARTING.

Comblant notre attente,
Le sort nous présente
Victime imprudente
Qu'il nous faut saisir.
Oui, sans défiance,
Au sein de la danse,
A notre vengeance
Il viendra s'offrir.

OSCAR.

Fête séduisante,
Musique enivrante,
Parure brillante,
Vont nous éblouir.
Déjà de la danse
J'entends la cadence,

Et mon cœur d'avance
Se livre au plaisir !

Oscar sort par la porte du fond. Auckarstrœm fait signe à Amélie de rentrer par la porte à droite, et revient donner la main à de Hórn et à Warting. Tous trois renouvellent leur serment.)

ACTE CINQUIÈME

Premier tableau

Une galerie du palais, attenant à la salle de l'Opéra.

SCÈNE PREMIÈRE.

GUSTAVE, seul.

Dieu l'a donc protégée, et jusqu'en son palais
Elle aura pu rentrer sans trahir nos secrets !
Mais le devoir l'exige et l'honneur le commande ;
Il faut fuir Amélie, il le faut, je le veux :
Anckarstrœm est nommé gouverneur de Finlande,
Et dès demain ils partiront tous deux.

AIR.

Sainte amitié que j'offense,
Sur mon cœur reprends tes droits !
Amélie... à toi je pense,
Mais pour la dernière fois.

Je ne sais quel sombre présage,
Quels sinistres pressentiments,

M'entourent d'un sombre nuage
Et viennent glacer tous mes sens.

Sainte amitié que j'offense,
Sur mon cœur reprends tes droits !
Amélie... à toi je pense,
Mais pour la dernière fois.

(On entend dans le lointain une musique de danse.)

De ce bal qui commence
La joyeuse cadence
A troublé le silence
Qui régnait en ces lieux ;
Du plaisir voici l'heure,
Et dans cette demeure
Seul je souffre et je pleure
Quand ils sont tous heureux !

Près de moi cependant elle est là dans ce bal !...
Qu'ai-je dit ? éloignons un souvenir fatal !

Séduisante image,
Je dois vous bannir ;
Par vous mon courage
Est prêt à fléchir ;
C'est trop de souffrance...
Doux rêves d'amours,
Dernière espérance,
Adieu pour toujours !

(Se rapprochant de la porte qui conduit à la salle du bal.)

Elle est là, celle que j'adore.
Elle est là... je pourrais la voir !
La voir !... et lui parler encore !...
Non, non, repoussons cet espoir.

A l'honneur fidèle,
Je veux loin d'elle
Porter mes pas.

A ce bal je n'irai pas.
Le dessein en est pris... non, non, je n'irai pas.

SCÈNE II.

GUSTAVE, OSCAR.

OSCAR.

Aux portes du palais une femme inconnue,
Couverte d'un manteau, s'est offerte à ma vue,
Et dans la main m'a glissé ce billet,
En disant : « Pour le roi, pour lui seul... en secret. »

GUSTAVE, prenant le billet et le lisant à part.

On me défend d'aller à ce bal... on m'annonce
Qu'on en veut à mes jours !
(Souriant.)
Vraiment ! Et si je croi
Cet avis ridicule, ils diront que le roi,
Que moi... j'ai peur... Allons, il n'est qu'une réponse

OSCAR, l'observant d'un air inquiet.

Qu'avez-vous, sire ?

GUSTAVE.

Viens ! suis-moi.

(Il sort avec Oscar.)

Deuxième tableau

La salle du bal de l'Opéra magnifiquement éclairée. — A gauche, un escalier en granit qui conduit aux appartements du palais ; au haut de l'escalier deux grenadiers suédois en faction ; à droite et au fond, d'autres pièces où l'on danse : à l'entrée de chaque porte des grenadiers sont appuyés sur leurs armes. — Sur le théâtre, le tableau le plus varié et le plus animé : une foule innombrable se promène, se cherche, s'évite ou se poursuit ; les uns masqués et en dominos, les autres à visage découvert et vêtus de riches habits de cour ou d'habits de caractère. Au milieu, divers quadrilles ont été formés, et l'on achève une contre-danse aux sons d'une musique joyeuse.

SCÈNE III.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Plaisir, amour, ivresse,
Soirée enchanteresse,
Prolonge encor ton cours !
Jusqu'au jour qui commence
Livrons-nous à la danse
Livrons-nous aux amours !

(La contre-danse est finie, une vingtaine de groupes se forment et donnent lieu en même temps à diverses scènes.)

UN MASQUE, poursuivant une dame habillée en Chinoise.

Où vas-tu donc ainsi, beau masque ?
Arrête-toi ! je te connais ;
Malgré ton costume fantasque,
J'ai deviné tous tes attraits.

UN AUTRE, se défendant.

Ce n'est pas moi !... Non, non, vraiment,
Beau masque, tu n'es pas savant !

UN AUTRE.

Quoi ! tu ne peux me reconnaître ?
Tu ne sais donc pas qui je suis ?

UN AUTRE.

Quel trouble dans mon cœur fait naître
Sa douce voix que je chéris !

UN AUTRE.

Beau masque, j'en perds la raison !
Qui donc es-tu ? dis-moi ton nom.

UN AUTRE.

Ah ! daigne m'écouter, ma belle !
Pour moi seul seras-tu cruelle ?

UN AUTRE.

Ainsi de tendresse et d'amours
Vous voulez changer tous les jours ?

UN AUTRE.

A ton âge, vieux sénateur,
Tu veux faire le séducteur ?

UN AUTRE.

Ta jeune femme... où donc est-elle ?
Quoi ! vraiment, tu la crois fidèle ?

UN AUTRE.

J'ai vu ta femme, elle est là-bas,
A son cousin donnant le bras !

UN AUTRE, se glissant entre deux amants.

Prenez bien garde tous les deux !
Votre jaloux est dans ces lieux.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Amour, plaisir, ivresse,
O nuit enchanteresse !
Prolonge encor ton cours !
Jusqu'au jour qui commence,
Livrons-nous à la danse,
Livrons-nous aux amours !

(Pendant ce chœur général et les scènes précédentes, diverses autres scènes de bal masqué ont eu lieu en pantomime : — Un masque fait une déclaration à une femme assise près de lui. — Une jeune fille, séparée du reste de sa

société, est entraînée par des masques. — Un homme donne le bras à deux femmes masquées qui se disputent et qu'il cherche en vain à réconcilier. — Plus loin deux hommes masqués ont l'air de se défier et de se donner rendez-vous. D'un autre côté un mari poursuit une femme masquée, qui est la sienne, et qui donne le bras à un autre masque. Inquiète et craignant d'être surprise, elle passe près d'un groupe, quitte le bras qu'elle tenait en faisant signe à une de ses amies qui est de sa taille de prendre sa place. A peine l'échange est-il exécuté que le mari arrête celle qu'il croit être sa femme et la force à se démasquer : sa surprise en reconnaissant son erreur. Il fait des excuses à l'amant de sa femme, pendant que d'autres groupes, parmi lesquels est sa vraie femme, le raillent et se moquent de lui. — Tous ces différents épisodes s'exécutent vivement, en même temps, et pendant l'entr'acte d'une contre-danse.

En ce moment et à la fin du chœur l'orchestre se fait entendre : chacun court inviter sa danseuse.

BALLET.

Différentes danses de caractère se succèdent. — Des domestiques de la cour, en riches livrées, traversent le bal en tous sens, offrant des rafraîchissements. — La contre-danse est finie ; chacun reconduit sa danseuse ; l'air de danse a cessé : une musique sombre et mystérieuse se fait entendre.

SCÈNE IV.

DE HORN, WARTING et LES CONJURÉS masqués et portant au bras un ruban blanc. Un instant après paraît ANCKARSTRŒM, masqué, en domino noir et portant aussi un ruban blanc ; il s'avance avec précaution et en regardant autour de lui.

DE HORN, l'apercevant.

Un des nôtres, je crois, au rendez-vous fidèle,
Se dirige de ce côté.
(Allant à lui et lui prenant la main.)
Suède !

ANCKARSTRŒM, lui serrant la main.

Et *liberté !*

TOUS.

C'est Anckarstrœm !

WARTING.

Ami, quelle nouvelle ?

ANCKARSTRŒM, ôtant son masque.

Le roi ne paraît pas, et l'on prétend qu'au bal
Il ne doit pas venir.

DE HORN.

O contre-temps fatal !

WARTING, à Anckarstrœm.

Qui vous l'a dit ?

ANCKARSTRŒM.

Du roi le confident intime,
Le premier chambellan : c'est par lui que j'ai su
Qu'au moment de partir Gustave avait reçu,
Ce soir, un avis anonyme
Qui le prévient d'un piége, et dit-on, l'avertit
Qu'on en veut à ses jours.

TOUS.

O ciel !

DE HORN.

On nous trahit !

WARTING, en colère.

Le roi ne viendra pas ?

ANCKARSTRŒM.

Non. Au palais il reste

DE HORN.

Je connaîtrai l'auteur de cet écrit funeste !

ANCKARSTRŒM, remettant son masque.

Prenez garde, parlez plus bas,
L'on nous observe, je pense.

DE HORN.

Qu donc ?

ANCKARSTRŒM, montrant un petit masque à gauche.

Ce domino qui de loin suit nos pas.

(Les conjurés se dispersent dans le bal ; Anckarstrœm veut aussi s'éloigner,

mais il est toujours suivi par le petit masque, qui marche doucement derrière lui et ne le quitte pas.)

ANCKARSTRŒM, se retournant avec humeur.

Encor ce masque !

LE MASQUE, le retenant par son domino.

En vain tu voudrais disparaître ;
Je ne te quitte pas... Je te connais.

ANCKARSTRŒM.

Peut-être !

LE MASQUE.

Comte Anckarstrœm, c'est toi.

(Avec malice et le retenant toujours.)

Réponds-moi ! Qu'as-tu fait
De ta belle compagne ?

ANCKARSTRŒM, montrant de loin un appartement à gauche.

Elle est près de la reine.

(Avec ironie.)

Daignerais-tu, beau masque, y porter intérêt ?

LE MASQUE.

Je m'en garderais bien.

ANCKARSTRŒM.

Et pourquoi donc ?

LE MASQUE, avec finesse.

Sous peine...
D'avoir affaire, hélas ! à plus puissant que moi.

ANCKARSTRŒM, lui faisant sauter son masque.

Mais c'est Oscar !

OSCAR, avec dépit.

Je suis reconnu, quel dommage !

ANCKARSTRŒM, le menaçant en riant.

Au bal c'est donc ainsi que vous venez, beau page,
Vous glisser en cachette en l'absence du roi ?

OSCAR, gaiement.

En son absence !

(Avec mystère.)

Oh ! non ; il est au bal...

(Geste de joie d'Anckarstrœm, qui veut parler.)

Silence !

ANCKARSTRŒM.

En es-tu sûr ?

OSCAR.

Sans doute.

ANCKARSTRŒM.

Et comment ? réponds-moi.

COUPLETS.

OSCAR.

Premier couplet.

Tra, la, la, la, la, la, la,
De moi vous ne le saurez pas,
Tra, la, la, la, la, la,
Pour danser on m'attend là-bas,
Tra, la, la, la.

Avec moi seul il est venu,
Et ne veut pas être connu.
Vous le voyez, c'est un mystère
Que je ne puis vous dévoiler,
Et c'est en vain que l'on espère
Ici m'engager à parler.
Tra, la, la, la, la, la,

De moi vous ne le saurez pas :
Pour danser on m'attend là-bas ;
Tra la, la, la.

Deuxième couplet.

Quel costume a-t-il pris ce soir ?

Vous voudriez bien le savoir !
Quoique page, je sais me taire.
Et je ne vous dirai plus rien ;
Pourtant s'il faut être sincère,
J'en meurs d'envie ; eh bien...
(Gaiement et se reprenant.)
Tra la, la, la, la, la,
Non, non, vous ne le saurez pas ;
Pour danser on m'attend là-bas,
Tra la, la, la.

ANCKARSTROEM, le retenant par le bras.

Comment le reconnaître ?... achève.

OSCAR.

Du silence !
Pour mieux se divertir il veut que sa présence
Soit un secret pour tous.

ANCKARSTROEM, le flattant.

Mais tu sais distinguer
Ses vrais amis.

OSCAR, avec malice.

Vous voulez l'intriguer ?

ANCKARSTROEM.

C'est vrai.

OSCAR, sautant de joie.

C'est amusant !...
(Se reprenant et d'un air sérieux.)
Mais, suivant la coutume,
N'allez pas me trahir.

ANCKARSTROEM, avec impatience.

Non. Eh bien ! son costume ?
(En ce moment paraît une femme en domino blanc qui s'approche d'Oscar et écoute.)

OSCAR, à demi-voix.

Simple domino noir ; puis, sur son cœur, en croix,
Un ruban amarante...

(Gaiement.)

Adieu ; voici la danse !

ANCKARSTRŒM, voulant le retenir.

Un mot !

OSCAR.

Je ne veux pas que sans moi l'on commence,
Et j'entends retentir le fifre et le hautbois.

(Il s'échappe en courant; Anckarstrœm regarde autour de lui, aperçoit deux des conjurés, va leur parler bas et disparaît avec eux dans une des salles du fond en examinant avec attention tous les masques qu'il rencontre.)

CHŒUR GÉNÉRAL.

Plaisir, amour, ivresse,
O nuit enchanteresse,
Prolonge encor ton cours !
Jusqu'au jour qui commence
Livrons-nous à la danse !
Livrons-nous aux amours !

(Pendant la fin du chœur précédent, un homme en domino noir, et portant sur la poitrine un ruban amarante posé en croix, est sorti d'un des salons à droite et s'avance pensif jusqu'au bord du théâtre ; une femme en domino blanc le regarde, s'approche vivement, et lui dit à demi-voix et d'un ton solennel.)

LE DOMINO.

Pourquoi paraître ici, Gustave ? et quel délire
Te rend sourd aux avis qui te sont adressés ?

GUSTAVE, le regardant.

C'est donc toi qui viens de m'écrire
Que mes jours étaient menacés ?

LE DOMINO, arrachant le ruban amarante qui est sur la poitrine de Gustave.

Peut-être !... Et tu devais me croire !

GUSTAVE.

De me faire trembler l'on n'aura pas la gloire ;
J'hésitais à venir, et tu m'as décidé !
(Il ôte son masque, et le domino fait un geste d'effroi.)
Qui donc es-tu, beau masque, et quel soin t'a guidé ?

LE DOMINO.

Si l'avis est prudent, qu'importe qui le donne ?
(A demi-voix et avec chaleur.)
Partez, sire ! Partez ! la mort vous environne.

GUSTAVE.

De plus près je l'ai vue au milieu des combats.

LE DOMINO.

Ils veulent vous frapper !

GUSTAVE.

Ils ne l'oseront pas !

LE DOMINO.

N'expose point des jours si chers à la patrie !

GUSTAVE.

Eh bien ! dis-moi ton nom.

LE DOMINO.

Je ne le puis, hélas !
(Avec émotion et reprenant sa voix naturelle.)
Mais si pour te sauver il faut donner ma vie...

GUSTAVE.

Qu'entends-je ! Quelle voix !... Amélie !... Amélie...

AMÉLIE.

Eh bien ! oui... c'est moi !

DUETTO.

GUSTAVE.

Je te perds pour la vie ;
Tu vas m'être ravie,
De grâce, écoute-moi !

AMÉLIE, regardant autour d'elle avec crainte.

Je ne puis vous entendre ;
On pourrait nous surprendre,
Et je tremble d'effroi.

Ensemble.

AMÉLIE.

O mortelles alarmes !
Laissez-moi, je le veux,
Ou le sang et les larmes.
Pairont ce jour affreux !

GUSTAVE.

Ah ! calme tes alarmes !
Accueille dans ces lieux
Mes remords et mes larmes,
Et mes derniers adieux !

AMÉLIE.

Non, partez ! Anckarstrœm dans ces lieux va se rendre.

GUSTAVE, avec égarement.

Oui, partir... il le faut ; je l'ai dit, je le veux,
Et ton époux et toi...

AMÉLIE.

Dieu ! que viens-je d'entendre ?

GUSTAVE.

Comblés de mes bienfaits, vous partirez tous deux ;
Donne-lui cet écrit qui de toi me sépare ;
(Avec douleur.)
Et je l'ai signé, moi ton amant !
(Se reprenant et avec force.)
Non, ton roi !
Tous mes torts envers lui, ce moment les répare.
(Avec passion.)
Sais-tu qu'il faut aimer pour renoncer à toi ?

AMÉLIE.

Malheureuse !

GUSTAVE, lui remettant le papier.

Tiens, lis.

SCÈNE V.

LES MÊMES ; ANCKARSTRŒM, et derrière lui LES CONJURÉS.

Ils sont entrés avant la fin de la scène précédente, regardant autour d'eux avec attention. Anckarstrœm, qui s'est le plus avancé, aperçoit sa femme puis Gustave qui est démasqué.

FINALE.

ANCKARSTRŒM, avec une joie convulsive.

Enfin je l'aperçoi !

AMÉLIE, lisant l'écrit que lui a remis Gustave.

« Gouverneur de Finlande ! »

Ensemble.

ANCKARSTRŒM.

O moment plein de charmes
Qu'appelaient tous mes vœux !
Le sort livre à mes armes
Ce rival odieux !

LES CONJURÉS.

O moment plein de charmes
Que désiraient nos vœux !
Qu'il tombe sous nos armes,

GUSTAVE, à Amélie.

Oui, calme tes alarmes,
Et reçois en ces lieux
Mes regrets et mes larmes,
Et mes derniers adieux.

AMÉLIE, montrant le papier.

Oui, pour moi plus d'alarmes,
Je vais quitter ces lieux;
Et malgré moi des larmes
S'échappent de mes yeux.

(Regardant Gustave et serrant le papier.)

Grâce au ciel, il s'éloigne, et je ne crains plus rien!

GUSTAVE.

C'est mon dernier présent.

ANCKARSTRŒM, masqué, s'est approché de lui, ainsi que les autres conjurés.

Et moi, voilà le mien!

(Il lui tire à bout portant un coup de pistolet; au bruit de l'explosion, Oscar et toutes les presonnes du bal accourent et reçoivent dans leurs bras le roi, qui chancelle et tombe.)

GUSTAVE.

Ah! je meurs!

AMÉLIE.

Au secours!

TOUS.

Trahison! perfidie!

OSCAR, montrant le groupe des conjurés.

L'on attaque le roi! L'on en veut à sa vie!

(Tous les officiers et seigneurs de la cour ont tiré leurs épées; les grenadiers et la garde du palais entourent les conjurés qui, réfugiés à l'extrémité à droite, cherchent à disparaître dans la foule. Oscar, apercevant Anckarstrœm masqué, qui vient d'arracher de son bras le ruban blanc, et qui veut se frayer un passage, s'attache à lui, et le saisit par le bras.)

Le voilà! Le voilà! c'est lui, c'est l'assassin!

(Anckarstrœm, en se débattant pour lui échapper, laisse tomber à terre un pistolet.)

Et la preuve du crime est encor dans sa main!

(Les soldats ont saisi Anckarstrœm et lui ont arraché son masque.)

TOUS, avec horreur.

Anckarstrœm !

AMÉLIE, poussant un cri.

Ah ! grands dieux !

(Elle tombe évanouie aux pieds du roi.)

Ensemble.

LE CHŒUR, avec force et menaçant Anckarstrœm, que les gardes cherchent à défendre.

O crime ! ô parricide !
Dans le sang du perfide
Expions son forfait !

(Le roi fait un geste de douleur, et le chœur continue sur un mouvement plus doux et à demi-voix.)

Dieu ! que ma voix supplie,
Conserve à la patrie
Le roi qu'elle adorait !

ANCKARSTRŒM.

Oui, d'un bras intrépide
J'ai puni le perfide ;
Mon cœur est satisfait !
Frappez !... avec la vie
Qui va m'être ravie
J'emporte mon secret.

(Pendant ce temps, les grenadiers ont formé avec leurs fusils une espèce de brancard sur lequel on dépose Gustave pour le transporter au palais.)

GUSTAVE, revenant à lui et se soulevant avec peine.

Où suis-je ? Quels tourments !

(Il regarde autour de lui, et voit près de son lit funèbre toutes les personnes de la cour dans les larmes. Oscar sanglote : Amélie est étendue à ses pieds ; plus loin des femmes sont à genoux et prient. — A part.)

Oscar... Dieux ! Amélie !

(Regardant Anckarstrœm et les conjurés.)

Grâce pour eux ! je veux qu'on leur pardonne.

OSCAR, sanglotant.

Hélas !

GUSTAVE.

Oui, quand je vois vos pleurs, je regrette la vie.
Adieu, Suède ! adieu, gloire et patrie !
J'espérais mieux mourir ! Mes amis, mes soldats,
Entourez-moi ! Qu'au moins j'expire dans vos bras !

Ensemble.

LE CHOEUR.

O crime ! ô parricide !
Dans le sang du perfide
Expions son forfait !
(Tous se mettant à genoux.)
Dieu ! que ma voix supplie,
Conserve à la patrie
Le roi qu'elle adorait !

ANCKARSTRŒM.

Oui, d'un bras intrépide,
J'ai puni le perfide :
Mon cœur est satisfait !
Frappez !... avec la vie
Qui va m'être ravie
J'emporte mon secret.

OSCAR, à genoux.

O mon maître ! ô mon roi !...

AMÉLIE, de même.

Prenez pitié de lui ! Prenez pitié de moi !

(Les grenadiers qui portent Gustave sur leurs fusils croisés se mettent lentement en marche et se dirigent vers l'escalier de granit, précédés de domestiques qui tiennent des torches. — A droite Anckarstrœm et les conjurés, sur lesquels des soldats ont dirigé la pointe de leurs baïonnettes. Gustave se soulève à peine, et de la main semble leur dire : Arrêtez ! — A gauche, Amélie, Oscar, les seigneurs de la cour, en habits de fête, et qui ont ôté leurs masques ; ils sont pâles, et la terreur

est peinte sur leurs visages. — Au fond, les autres personnes du bal, différemment groupées et cherchant à apercevoir les traits du roi. — Partout le désordre, la confusion ; et, dans les salles où la nouvelle n'est pas encore parvenue, retentit toujours le son lointain et joyeux des instruments, tandis que sur le devant l'orchestre fait entendre un roulement lugubre et funèbre.)

ALI-BABA

OU

LES QUARANTE VOLEURS

OPÉRA EN QUATRE ACTES

Précédé d'un prologue

En société avec M. Mélesville.

MUSIQUE DE S. CHÉRUBINI.

THÉATRE DE L'OPÉRA — 22 Juillet 1833.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ALI-BABA, riche négociant d'Ispahan . . .	MM. LEVASSEUR.
NADIR.	AD. NOURRIT.
OURS-KAN, chef des voleurs	DABADIE.
ABOUL-HASSAN, chef de la douane. . .	PRÉVOST.
CALAF, trésorier des voleurs	MASSOL.
THAMAR, lieutenant d'Ours-Kan.	DÉRIVIS.
PHAOR, esclave d'Ali-Baba.	FERD. PRÉVOST.
UN ESCLAVE.	POUILLEY.
DÉLIA, fille d'Ali-Baba	Mmes DAMOREAU-CINTI.
MORGIANE, esclave de Délia	FALCON.

VOLEURS. — ESCLAVES d'Ali-Baba. — HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE. — SOLDATS de la suite d'Aboul-Hassan. — DOUANIERS. — BAYADÈRES.

A Ispahan et dans les environs aux premiers actes. — Près d'Erzeroum, au quatrième acte.

ALI-BABA

OU

LES QUARANTE VOLEURS

PROLOGUE

Un site sauvage au milieu d'une forêt. — A gauche, une masse de rochers surmontés d'arbustes et environnés de broussailles. — A droite, une fontaine entourée de verdure. — Au fond, une colline coupée par des sentiers tortueux pratiqués au milieu des palmiers. — La scène n'est éclairée que par la lune qui disparaît quelquefois sous les nuages.

SCÈNE PREMIÈRE.

NADIR, seul.

(Il entre comme un homme au désespoir, regarde avec douleur le côté par lequel il est venu et s'appuie contre un rocher.)

C'en est donc fait!... plus d'espérance!
O ma Délie!... il faut fuir ta présence!...
D'Ispahan désormais

Me voilà banni pour jamais !...
Rien n'a pu désarmer ton père !
Pour mériter ta main, il me fallait de l'or...
Et pour en obtenir, sur la rive étrangère,
J'ai tenté la fortune et défié la mort !...
Mais le ciel, sourd à ma prière,
Ne m'a laissé que ma misère
Et mon amour !...

(Amèrement.)

Et lorsqu'auprès de toi
J'accours pour réclamer ta foi...
L'avare Ali m'arrache ce que j'aime...
Au riche Aboul-Hassan il te livre lui-même.
Et m'enlève jusqu'à l'espoir,

(D'une voix déchirante.)

O mon seul bien, de jamais te revoir !

ROMANCE.

Premier couplet.

C'est de toi, ma Délie,
Que dépendait mon sort ;
Ta vue était ma vie,
Ton absence est la mort !
Dieu puissant, Dieu suprême,
Qui voyez ma douleur,
Rendez-moi ce que j'aime,
Rendez-moi le bonheur !

Deuxième couplet.

Pour calmer ma souffrance,
Que ferait désormais
Cette vaine opulence,
Objet de mes souhaits !...
Dieu puissant, tes promesses
Avaient séduit mon cœur !...
Ne veux plus de richesses,

Mais rends-moi le bonheur !
(Avec force.)
De l'or !... de l'or !... pour l'obtenir !...
Et je n'ai rien !... il me faut donc mourir !...
Mais avant qu'à ma foi l'on arrache Délie,
De mon rival j'aurai la vie !...
Et cet hymen...
(S'arrêtant et prêtant l'oreille.)
Qu'ai-je entendu ?
Sur ce roc... quelqu'un a paru...
(Regardant avec précaution.)
A travers ces routes obscures...
Oui... j'ai cru voir... Quelles sombres figures !...
Seraient-ce ces hardis brigands,
L'effroi de nos pays et surtout des marchands ?...
(Portant la main à son poignard.)
D'un voyageur qui retourne à la ville,
Ils guettent peut-être les pas...
A quelque malheureux si je puis être utile,
Ah ! d'un instant encor différons mon trépas !...
(Il se cache derrière la fontaine à droite, au milieu des broussailles ; Ours-Kan, Calaf et Thamar descendent la colline du fond.)

SCÈNE II.

OURS-KAN, CALAF, THAMAR, NADIR, caché.

OURS-KAN, à Thamar.

On voit enfin du haut de cette roche
Leur caravane qui s'approche !...
Avant que le soleil éclaire nos coteaux,
Il faut nous emparer de cette riche proie
Que le prophète nous envoie !...
J'ai vu paraître au loin des coursiers, des chameaux...
Voici l'instant...

THAMAR.

Oui, capitaine.

OURS-KAN.

Avertis tous nos compagnons!

NADIR, à part.

Que dit-il?... écoutons!...

(Suivant Thamar des yeux et le voyant s'approcher du rocher à gauche.)

Je respire à peine...

THAMAR, à haute voix et s'adressant au rocher.

Sésame!... Sésame!... ouvre-toi!...

(Un des rochers se lève et laisse voir l'entrée d'un escalier taillé dans la pierre et qui descend au fond de la caverne; Thamar y entre.)

NADIR, à part.

O merveille soudaine!...
A mes regards je n'ose ajouter foi!...

OURS-KAN, à Calaf.

Oui, la capture est importante,
Et mérite tous nos efforts...
Cette caravane brillante
Va bientôt doubler nos trésors!...

(Bruit sourd; les voleurs sortent de la caverne mystérieusement. Thamar sort le dernier.)

NADIR, à part, les observant.

Ce sont bien eux!... leur retraite effrayante...
Est ce rocher... ce talisman secret!
Ils vont partir... quel est donc leur projet?...
Oui... ce sont eux!... ils sont quarante!...

OURS-KAN, aux voleurs qui sont placés devant lui et à voix basse.

Allons, mes amis... suivez-moi...
L'heure s'avance...
Mais du silence!...

De la prudence !...

LE CHŒUR, à voix basse.

Oui, du silence,
De la prudence,
Comptez sur moi !...

THAMAR, près du rocher.

Sésame !... ferme-toi...

(Le rocher tombe.)

NADIR, à part.

Encor !

OURS-KAN, à ses gens.

Venez !

LE CHŒUR, à mi-voix en s'éloignant.

Suivons ses pas,
Parlons plus bas !
Partons sans bruit,
Dans le silence
Et dans la nuit...
L'espoir nous suit,
Et la prudence
Nous conduit.
Parlons plus bas,
Doublons le pas...

(Ours-Kan s'est mis à leur tête; Thamar marche le dernier. Ils disparaissent à travers les palmiers.)

NADIR, seul et encore ému.

Qu'ai-je vu ? quel mystère !...

(Après s'être assuré que les voleurs sont déjà loin.)

Essayons !

(Il s'approche du rocher.)

Sésame !... ouvre-toi !...

(Le rocher s'ouvre.)

Ciel !... ce n'est point une chimère !...

(A genoux et les mains levées au ciel.)

Délic !... Ah ! quel espoir !... ô mon Dieu !... guide-moi !...

ACTE PREMIER

Un salon du palais d'Ali-Baba, à Ispahan. — Portes au fond; portes latérales fermées par de riches draperies.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALI-BABA, DÉLIA, JEUNES FILLES et ESCLAVES, à qui Ali-Baba donne des ordres. Groupe à gauche qui achève la toilette de Délia.

INTRODUCTION.

Ensemble.

ALI-BABA.

Ah! quel bonheur! ah! quelle ivresse!
L'unique objet de ma tendresse,
Ma fille enfin va s'établir!
J'en mourrai, je crois, de plaisir!

DÉLIA.

O jour de deuil et de tristesse,
O toi, l'objet de ma tendresse,
De mon cœur je dois te bannir;
A mon père il faut obéir!

LES JEUNES FILLES.

Ah! quel bonheur! ah! quelle ivresse!
C'est l'hymen de notre maîtresse :
Mettons nos soins à l'embellir,
Pour nous c'est un jour de plaisir!

LES ESCLAVES.

Ah! quel bonheur! ah! quelle ivresse!
Pour l'hymen de notre maîtresse,
Amis, il faut nous divertir!
Pour nous c'est un jour de plaisir!

(Délia sort du groupe de ses femmes.)

ALI-BABA, apercevant Délia.

Ah! sa toilette est donc finie!

(Allant à elle et la prenant par la main.)

Voyez que ma fille est jolie!

DÉLIA, à part.

C'en est donc fait! ô mortelles douleurs!...

ALI-BABA.

Mais qu'as-tu donc!... parle!... pourquoi ces pleurs ?
Quoique marchand, je suis sensible!
Ma fille est mon plus cher trésor,
Et je l'aime, s'il est possible,
Je l'aime encor plus que mon or.
Qui cause tes chagrins?

DÉLIA.

Cet hymen m'est horrible!

ALI-BABA.

Et pourquoi donc?

DÉLIA.

Hélas!
Ne le devinez-vous pas?

ROMANCE.

Premier couplet.

Fidèle ami de mon enfance,
Nadir dès longtemps m'adorait;
Heureux de ma seule présence,
A chaque instant il me disait :

O ma Délie,
Ma seule amie,
Jusqu'à mon dernier jour,
Pour toi, ma belle,
Mon cœur fidèle
Battra d'amour !

Deuxième couplet.

Sans autre bien que sa tendresse,
Pour vous plaire il fallait de l'or,
Et pour acquérir la richesse
Il partit, me disant encor :

Adieu, Délie,
Ma seule amie,
Jusqu'au jour du retour...
Pour toi, ma belle,
Mon cœur fidèle
Battra d'amour.

ALI-BABA.

La pauvre enfant, elle me désespère !

DÉLIA.

Prenez pitié de mon destin.

ALI-BABA.

Qu'il est cruel d'être bon père !

DÉLIA.

Vous cédez à mes vœux, vous rompez cet hymen?

ALI-BABA.

Je le voudrais, mais comment faire ?

DÉLIA.

Il s'attendrit.

ALI-BABA, prêt à céder.

Eh bien !

(Regardant un coffret et y courant.)

Dieu ! que vois-je d'ici ?
La dot que j'ai reçue... Ah ! j'en suis ébloui.

(A Délia, en lui montrant son or.)

Va, tu seras heureuse avec un tel mari.

Ensemble.

ALI-BABA.

Ah ! quel bonheur ! ah ! quelle ivresse !
L'unique objet de ma tendresse,
Ma fille enfin va s'établir !
J'en mourrai, je crois, de plaisir !

DÉLIA.

O jour de deuil et de tristesse !
O toi, l'objet de ma tendresse,
De mon cœur je dois te bannir ;
A mon père il faut obéir !

LES ESCLAVES et LES JEUNES FILLES.

Ah ! quel bonheur ! ah ! quelle ivresse !
Pour l'hymen de notre maîtresse,
Amis, il faut nous divertir ;
Pour nous c'est un jour de plaisir !

SCÈNE II.

LES MÊMES ; MORGIANE.

MORGIANE.

Seigneur Ali-Baba !

ALI-BABA.

Que viens-tu nous apprendre ?

MORGIANE.

Un étranger...

ALI-BABA.

Je ne veux pas le voir.

MORGIANE.

Demande à vous parler...

ALI-BABA.

Je ne veux rien entendre.

MORGIANE.

Ni lui non plus. Jusqu'à ce soir
Il restera là, devant votre porte.

DÉLIA.

Que peut-il nous vouloir?

MORGIANE.

Il a déjà lui-même, et d'un ton absolu,
Renvoyé le cortége...

ALI-BABA.

O ciel! que me dis-tu?

MORGIANE.

Et de plus il prétend que nul d'ici ne sorte,
Avant qu'il vous ait vu!...

ALI-BABA.

Quel est-il donc, pour agir de la sorte?
D'un pareil insolent je saurai me venger!

(Il va pour sortir; on entend en dehors l'air déjà chanté par Nadir dans la première scène.)

DÉLIA, bas, à Morgiane.

Qu'entends-je? O ciel!... c'est Nadir...

MORGIANE, bas.

C'est lui-même.

DÉLIA, bas.

Heureux moment!... bonheur suprême...

MORGIANE, bas.

Ah!... cachez bien ce trouble extrême.

DÉLIA, bas.

Il revient pour me protéger.

MORGIANE, bas.

Cachez ce trouble extrême.

ALI-BABA.

Quelle est donc cette audace extrême?
Voudrait-on encor m'outrager?...

(Il fait un pas pour donner un ordre.)

DÉLIA, l'arrêtant.

Je vous demande ici, comme faveur extrême,
De recevoir cet étranger...

ALI-BABA.

Eh! quoi, tu veux... D'une fille que j'aime,
Je respecte les moindres vœux...

Ensemble.

ALI-BABA, regardant sa fille et à part.

Quel est donc ce mystère,
Quel trouble dans ses yeux?
Quel est ce téméraire?
Qui l'amène en ces lieux?

DÉLIA, LES ESCLAVES et LES JEUNES FILLES.

Quel est donc ce mystère,
Qui règne dans ces lieux?
Le trouble et la colère,
Se peignent dans ses yeux!

ALI-BABA, à part.

Ah! de cette insolence
Je punirai l'auteur!
Je sens que sa présence
Va doubler ma fureur!

DÉLIA.

Une douce espérance
A fait battre mon cœur,
Et sa seule présence
Me rendra le bonheur!

MORGIANE.

Une douce espérance
A fait battre son cœur,
Et sa seule présence
Nous rendra le bonheur!

LES ESCLAVES et LES JEUNES FILLES.

Mais de cette insolence
Il punira l'auteur!
Évitons sa présence,
Évitons sa fureur!

(Sur un signe d'Ali-Baba, Délia et Morgiane sortent d'un côté, les esclaves et les jeunes filles de l'autre; tandis que Nadir entre par le fond, enveloppé dans un manteau.)

SCÈNE III.

ALI-BABA, NADIR.

ALI-BABA.

Étranger, que veux-tu?... Dieu! c'est Nadir...

NADIR, qui a ouvert son manteau.

Lui-même
Qui de ces lieux hier banni par toi...

ALI-BABA.

Ose encor revenir près de celle qu'il aime?

NADIR.

Je fais plus, et je viens te demander sa foi.

ALI-BABA.

Par Allah! quelle audace!...

NADIR.

Eh! pour être ton gendre,
Quels titres faut-il donc?... qu'exiges-tu?...

ALI-BABA.

De l'or!

NADIR.

Et si je t'en donnais?...

ALI-BABA, d'un air de mépris.

Toi!... que viens-je d'entendre?
Autant qu'Aboul-Hassan?...

NADIR.

Et deux fois plus encor.

ALI-BABA.

Pour m'abuser la ruse est inutile.
Hassan a ma parole!... Et puis il m'a promis
Quatre cents bourses d'or...

NADIR.

Moi je t'en donne mille.

ALI-BABA.

Où sont-elles?

NADIR.

Chez toi!

ALI-BABA.

Je ne sais où j'en suis!...
(Le regardant.)
Ce ton plein d'assurance et ces humbles habits...

SCÈNE IV.

LES MÊMES; MORGIANE, accourant.

MORGIANE.

AIR.

Dieux! que c'est beau!
Quel spectacle nouveau!...
J'en suis encore émue...
Jamais un tel tableau
Ne s'offrit à ma vue;
Dieux! que c'est beau!...

ALI-BABA.

Mais qu'est-ce donc?...

MORGIANE, continuant.

C'est un cortége magnifique...
Des esclaves, de la musique...
Entendez-vous!... c'est ravissant!...
Les plus beaux chameaux d'Arabie...
Et des coursiers de Tartarie
Ecoutez le hennissement.
Tout s'arrête sur leur passage;
Dans notre cour c'est un tapage...

ALI-BABA.

Et de qui donc vient tout cela?...

MORGIANE.

C'est de Nadir... Oui, tout cela,
Est pour le noble Ali-Baba!

ALI-BABA, la main sur son cœur.

Ah!

MORGIANE.

Ah! ah! que c'est beau!

Quel spectacle nouveau !
J'en suis encore émue...
Jamais un tel tableau
Ne s'offrit à ma vue...
Dieux ! que c'est beau !
Et quels présents
Eblouissants !
Un palanquin étincelant
D'or et d'argent,
Les pierreries
Les mieux choisies
Des vases pleins
De rubis fins !

ALI-BABA.

Cela vaut bien, je gage,
Trois cent mille sequins !

MORGIANE.

Bon !... deux fois davantage !

ALI-BABA.

Ah !

MORGIANE.

Ah !... ah ! que c'est beau !
Quel spectacle nouveau !
J'en suis encore émue...
Jamais un tel tableau
Ne s'offrit à ma vue.
Dieux !... que c'est beau !

(Des esclaves de Nadir entrent chargés de présents, d'étoffes, de coffres pleins d'or. Un palanquin très-riche paraît au fond.)

ALI-BABA.

Et ces présents ?

MORGIANE.

Ils vont paraître.

ALI-BABA.

En ces lieux?

MORGIANE.

Oui...

ALI-BABA.

Vraiment !

MORGIANE.

Les voici.

ALI-BABA, courant à Nadir.

Et c'est toi...

MORGIANE.

C'est lui !

TOUS.

Les voici !... les voici !
Célébrons aujourd'hui
L'amour de notre maître
Et le bonheur du noble Ali.

Ensemble.

LE CHŒUR.

Ah ! quel tableau !
Dans un jour aussi beau,
L'hymen de notre maître
Nous promet un bonheur nouveau !

MORGIANE, les admirant.

Ah ! que c'est beau !
Quel spectacle nouveau !
Dès qu'on les voit paraître
Chacun s'écrie : Ah ! que c'est beau !

(Les esclaves entrent chez Ali-Baba.)

ALI-BABA, regardant Nadir.

Ah ! quel choix glorieux pour moi, pour ma famille !
A la fois tant d'amour, tant d'or et de vertus !

(L'embrassant.)
Sois l'époux de Délie !

(Poussant un cri.)
Ah ! je n'y pensais plus !
Mon autre gendre, à qui j'avais promis ma fille...

MORGIANE.

Aboul-Hassan !...

NADIR.

Qu'importe ?

ALI-BABA.

Il est riche et jaloux !...
Son crédit est puissant et je crains son courroux...
Comme chef des impôts en ces lieux il commande,
Et de me perdre il aurait les moyens...
Si l'amour a des droits, la douane a les siens,
Et j'aurais mérité déjà plus d'une amende
Pour des faits que jamais son œil ne remarqua..

NADIR, étonné.

Comment ?

ALI-BABA.

En ce moment, j'ai chez moi du moka
En fraude introduit !...

MORGIANE.

Ciel !

ALI-BABA.

J'en ai quarante bannes,
Café délicieux !... que le chef des douanes...
Pourrait faire saisir, s'il ne fermait les yeux !

MORGIANE.

Il sera bienveillant...

ALI-BABA.

Il sera furieux !
S'il apprend qu'aujourd'hui Nadir sur lui l'emporte. .

Et je ne puis...

NADIR.

Songez aux mille bourses d'or...

ALI-BABA, embarrassé.

Je le sais!... mais pourtant...

NADIR, froidement.

J'en donne mille encor...

ALI-BABA, hésitant.

Je comprends! mais...

NADIR.

Trois mille!...

ALI-BABA, plus embarrassé.

Oui, mais un galant homme?

NADIR, toujours froidement.

Quatre mille...

ALI-BABA, hésitant encore.

Un instant...

NADIR.

Faut-il doubler la somme?

ALI-BABA.

Il a réponse à tout! et je ne dis plus mot!
(Voyant entrer Délia.)
Voici ma fille... adieu!... Moi, je vais voir la dot.

(Il sort avec Morgiane.)

SCÈNE V.

NADIR, DÉLIA, courant l'un à l'autre.

DUO.

DÉLIA.

Est-ce bien toi?

NADIR.

Bonheur extrême!...

DÉLIA.

Je te revois !...

NADIR.

O toi que j'aime !

DÉLIA.

Je te sens là...

NADIR.

Contre mon cœur !

DÉLIA.

Vois comme il bat...

NADIR.

Comme il palpite !

DÉLIA.

Plus de tourments !

NADIR.

Plus de douleur !

DÉLIA.

Je te revois !...

NADIR.

Trouble enchanteur !

NADIR et DÉLIA.

Je ne puis croire à mon bonheur.

NADIR.

Ah ! près de toi...

DÉLIA.

Mon cœur s'agite.

NADIR et DÉLIA.

Mon cœur palpite ;
Il bat plus vite
Et d'espérance et de bonheur.

NADIR.

Eh quoi ? ton père en mon absence

D'un autre couronnait les vœux !

DÉLIA.

Oublions ce temps de souffrance ;
Le sort ne rompra plus nos nœuds.
Mais conte-moi tout ton voyage.

NADIR.

Non, de mes maux chassons l'image.

DÉLIA.

Dans les dangers je te suivais,
Sur ton vaisseau je te voyais,
Et je tremblais.

NADIR.

Et moi partout je t'invoquais.

DÉLIA.

Je craignais toujours un naufrage.

NADIR.

Ah ! j'ai bravé plus d'un orage,
Et bien souvent je me disais :
Bords fortunés, heureux rivages,
Je ne vous reverrai jamais,
Non, non, jamais.

DÉLIA.

Pauvre Nadir !

NADIR.

Non, non, jamais !

DÉLIA.

Pauvre Nadir !

NADIR, avec transport.

Mais je te voi.

DÉLIA.

Est-ce bien toi ?

NADIR.

Bonheur extrême !

DÉLIA.

Je te revois !

NADIR.

O toi que j'aime !

DÉLIA.

Heureux moment !

NADIR.

Jour de bonheur !

DÉLIA.

Je te sens là...

NADIR.

Contre mon cœur !

DÉLIA.

Comme il s'agite !

NADIR.

Comme il palpite !

NADIR et DÉLIA.

Et d'espérance et de bonheur.

DÉLIA.

Et cet hymen que je déteste,
Qui me faisait mourir d'effroi...

NADIR.

Ah ! ne crains plus ce nœud funeste,
Puisqu'en ce jour j'obtiens ta foi.,

DÉLIA.

Est-il vrai ?... Tous deux ! joie extrême

NADIR.

Oui, j'obtiens enfin ce que j'aime,
Malgré le pouvoir d'un rival.

DÉLIA.

Quoi !... ce rival...

NADIR.

Ne le crains plus, c'est moi que l'on préfère !
Oui, tu m'appartiens, et ton père
De notre heureux hymen va donner le signal.

DÉLIA.

Je n'y puis croire.

NADIR.

Oh! joie extrême !

DÉLIA.

Quoi ! nous unir !

NADIR.

A l'instant même.

DÉLIA.

Heureux moment !

NADIR.

Jour de bonheur !

DÉLIA.

Je te sens là.

NADIR.

Contre mon cœur.

NADIR et DÉLIA.

Plus de tourments, plus de douleur !
Je te revois, trouble enchanteur !
Je ne peux croire à mon bonheur.

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; ALI-BABA.

ALI-BABA.

Le cadi qui m'envoie attend le marié.
Venez, mes chers enfants.

DÉLIA.

O ciel ! j'y crois à peine.

(A Ali-Baba.)

Eh quoi ! votre courroux contre lui... votre haine...

ALI-BABA.

J'ai vu la dot et j'ai tout oublié.

(Regardant au fond.)

Grands Dieux ! Aboul-Hassan !

NADIR.

Mon rival ! qui l'amène ?

ALI-BABA.

De nous que le ciel ait pitié !
Il vient réclamer mes promesses.
Deux gendres à la fois, ah ! c'est trop de richesses !

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; ABOUL-HASSAN, précédé de QUELQUES ESCLAVES.

QUATUOR.

ABOUL-HASSAN, à Ali-Baba.

Enfin voici l'heureux instant.
Qui va couronner ma tendresse ;
Je suis fidèle à ma promesse,
Et viens réclamer ton serment.

DÉLIA, à part.

De crainte à peine je respire.

ALI-BABA, bas à Nadir.

O ciel ! que dois-je ici lui dire ?
O Mahomet ! protége-moi !
Mon autre gendre, hélas ! me fait trembler d'effroi.

NADIR, bas à Ali-Baba, avec colère.

Allons donc !

ALI-BABA, hésitant, et à Aboul-Hassan.

J'ai toujours estimé dans mon âme
Les vertus, les trésors qu'en vous l'on voit briller.

ABOUL-HASSAN.

Je viens ici...

(Montrant Delia.)

Chercher ma femme.

ALI-BABA, regardant Nadir.

Je le sais bien.

NADIR, bas à Ali-Baba.

Allons, il faut parler.

ALI-BABA, haut à Aboul-Hassan.

Un bon père dans tous les temps
Doit s'immoler à sa famille,
Et pour le bonheur de ma fille
Je ne puis tenir mes serments.

ABOUL-HASSAN.

Par Mahomet ! qu'entends-je ?

ALI-BABA.

Un cœur tel que le vôtre
Comprendra ma douleur, mais elle en aime un autre.

ABOUL-HASSAN.

J'ai reçu ta promesse.

ALI-BABA, montrant sa fille.

Elle a donné sa foi ;
Puis-je contraindre un cœur ?

ABOUL-HASSAN, furieux.

Eh ! que m'importe à moi ?

Ensemble.

ABOUL-HASSAN.

De rage et de vengeance
Je sens mon cœur frémir,

Et d'une telle offense
Je saurai le punir!

ALI-BABA.

Ah! d'une telle offense
Il saura me punir!
Et son courroux d'avance
Déjà me fait frémir!

NADIR et DÉLIA.

Ah! je sens l'espérance
En mon cœur revenir!
Oui, livrons-nous d'avance
A l'amour, au plaisir!

ALI-BABA, à Nadir et à sa fille.

Plus d'hymen! Vous voyez les dangers que je cours.

NADIR.

Je saurai l'apaiser.

ALI-BABA.

Plus d'hymen! Plus d'amours!

Ensemble.

ABOUL-HASSAN.

De rage et de vengeance
Je sens mon cœur frémir,
Et d'une telle offense
Je saurai le punir!

ALI-BABA.

Ah! d'une telle offense
Il saura me punir!
Et son courroux d'avance
Déjà me fait frémir!

NADIR et DÉLIA.

Pour nous plus d'espérance,
Il veut nous désunir!
Je brave sa vengeance

Et l'attends sans frémir!

(Aboul-Hassan furieux sort avec ses esclaves qui emportent la dot envoyée par leur maître. Aboul-Hassan a menacé Ali-Baba qui se désole, sépare les deux amants, fait rentrer sa fille et renvoie Nadir.)

ACTE DEUXIÈME

Un vaste et riche bazar où sont établis les magasins et renfermées les marchandises d'Ali-Baba. Au fond, une rue qui laisse voir la campagne. — Plusieurs esclaves sont occupés à transporter des bannes de café qu'ils entrent dans la maison d'Ali-Baba par la porte à gauche. Le jour se lève.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALI-BABA, PHAOR, ESCLAVES.

ALI-BABA.

Qu'avec zèle et silence
Mes ordres soient suivis ;
Trompons la surveillance
De tous nos ennemis !.

LE CHOEUR.

Qu'avec zèle et silence
Ses ordres soient suivis ;
Trompons la surveillance
De tous nos ennemis !

ALI-BABA.

Le traître Aboul-Hassan, dans ses jaloux transports,

Ne veut rien écouter, et chef de la douane
Il peut, me dénonçant au juge qui condamne,
Me faire emprisonner et saisir mes trésors !
(A Phaor.)
Il faut donc, pour qu'ici sa rage soit trahie,
Enlever ces ballots suspects... et les cacher
Dans mon château d'Erzeroum !... Je défie
Que dans un tel asile on vienne les chercher !

LE CHŒUR.

Qu'avec zèle et silence
Ses ordres soient suivis ;
Trompons la surveillance
De tous nos ennemis !

ALI-BABA.

Partez... partez... on vient et tout me fait frémir !...
(Les esclaves achèvent d'enlever toutes les bannes de café. — Ils sortent par la porte à gauche.)

SCÈNE II.

ALI-BABA ; NADIR, arrivant du fond, puis DÉLIA, sortant de chez Ali-Baba.

ALI-BABA.

Ce sont des ennemis... Non vraiment, c'est Nadir.

NADIR.

Qui vient vous rassurer...

ALI-BABA.

Je ne veux rien entendre.
Je crains Aboul-Hassan !

NADIR.

J'ai calmé sa fureur.

ALI-BABA.

Que dit-il ?

NADIR, lui remettant un papier.

Il permet que je sois votre gendre.

DÉLIA, entrant.

Il vous rend vos serments !

ALI-BABA.

O surprise ! ô bonheur !

DÉLIA et NADIR.

A notre hymen il n'est donc plus d'obstacle?

ALI-BABA, bas à Nadir.

Mais comment as-tu fait ? Dis-moi par quel miracle,
Ou par quel talisman?...

NADIR.

Par un seul mot !... de l'or !

ALI-BABA.

Il t'en a demandé ?... comme moi !

NADIR.

Plus encor !

ALI-BABA, avec colère.

Tu l'as donné...

NADIR.

Sur-le-champ.

ALI-BABA.

O folie !...

(Avec indignation.)

Tu l'as donné sans marchander ! !

NADIR.

Tout ce qu'il a voulu pour obtenir Délie !

ALI-BABA, secouant la tête.

J'entends, et pour la posséder
Tu n'as plus rien !

(Le repoussant.)

Tant pis !

NADIR.

Mais au contraire !
Mes trésors sont doublés, et si vous en doutez,
Voyez pour cet hymen prospère
La fête qui s'apprête !...

SCÈNE III.

LES MÊMES ; ESCLAVES, DANSEURS et DANSEUSES, portant des corbeilles remplies de pierres précieuses.

ALI-BABA, étonné.

Ah ! de tous les côtés,
Quel spectacle brillant !... partout l'or étincelle !...

NADIR, montrant Délia.

Et je viens d'acquérir pour elle
Des esclaves nombreux, qui de tous les pays
Vont retracer les jeux à nos yeux éblouis.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Venez, venez, filles charmantes,
Le plaisir seul règne en ce jour ;
Et par vos danses enivrantes
Fêtez et l'hymen et l'amour.

BALLET.

(Entrées de danseuses de différentes nations. Pas chinois, mazourka, bacchanales de bayadères. Le ballet finit par une entrée de jeunes filles qui viennent chercher la mariée. — Après, le divertissement.)

ALI-BABA, contemplant les groupes de danseuses.

Je n'en puis revenir !

NADIR, se levant et allant à Ali-Baba.

A celle que j'adore
Venez m'unir enfin et combler tous nos vœux !
Partons pour la mosquée...

ALI-BABA hésitant.

Oh ! non... non, pas encore !
Je le voudrais... et ne le peux !

NADIR, vivement.

Et pourquoi ?

ALI-BABA.

Ta fortune... et ces trésors immenses
Ont rempli mon esprit de vagues défiances !
D'où viennent-ils ?

NADIR.

Qu'importe ?

ALI-BABA.

Ah ! je veux le savoir !

NADIR.

C'est mon secret à moi !

ALI-BABA.

Ce doit être le nôtre !

NADIR.

J'ai tenu mon serment, sachez remplir le vôtre...

ALI-BABA, vivement.

Oui... si je sais par toi...

NADIR.

Perdez ce vain espoir !

ALI-BABA, furieux.

Eh bien ! tout est rompu !

NADIR, DÉLIA et LE CHOEUR.

Grand Dieu !

ALI-BABA, à Phaor.

Conduis ma fille
En mon château d'Erzeroum...
(A Délie.)
Oui, c'est là,

Si pour toi sa tendresse brille,
Que Nadir te retrouvera !
Mais il sait maintenant à quel prix !

(Phaor et plusieurs esclaves d'Ali Baba emmènent Délia sur un palanquin qui disparaît aussitôt.)

NADIR, courant à Ali-Baba.

Ah ! barbare !

ALI-BABA.

N'accuse ici que toi... toi dont le cœur avare,
Sordide, intéressé, refuse à tous mes vœux
Un secret qui pourrait nous enrichir tous deux !

(En ce moment, Délia reparaît en dehors portée sur un palanquin et environnée d'esclaves armés. Phaor marche à leur tête ; ils sortent par la gauche.)

NADIR, au désespoir.

Délie !... ô ciel ! on nous sépare !
(Courant à Ali-Baba.)
Je consens à tout !

ALI-BABA.

C'est heureux !
(A tous ceux qui l'entourent.)
Retirez-vous !
(A Nadir.)
Et toi, demeure !

SCÈNE IV.

ALI-BABA, NADIR.

ALI-BABA lentement et regardant autour de lui.

Nous sommes seuls... dis-moi ce secret important
Que tu m'as promis tout à l'heure...

NADIR.

Plus tard !...

ALI-BABA.

Non pas ! je veux le savoir à l'instant !

DUO.

NADIR.

Eh bien ! dans la forêt prochaine,
Du côté du bois des Cyprès...

ALI-BABA.

Ah ! c'est dans la forêt prochaine,
Du côté du bois des Cyprès?...

NADIR.

Auprès de la verte fontaine...
(S'interrompant.)
Mais au moins vous n'irez jamais,
Et vous tairez de tels secrets...

ALI-BABA.

Ah ! d'avance je te promets
De bien garder de tels secrets.

NADIR.

Et vous n'irez jamais?

ALI-BABA.

Jamais... mais...

Ensemble.

ALI-BABA.

Achève, je t'en prie,
Nadir, mon cher Nadir...
Il y va de ma vie,
Et je vais en mourir :
Allons, daigne finir !

NADIR.

Ah ! je vous en supplie,
Modérez ce désir...
Il y va de la vie :

Ce fatal souvenir
Me fait encor frémir !

NADIR.

Il est une caverne immense
Qui renferme un vaste trésor...

ALI-BABA.

Quel plaisir ! quelle jouissance !

NADIR.

Là, s'élèvent des monceaux d'or;
Là, les regards sont éblouis
Par les saphirs et les rubis.

ALI-BABA.

Par les saphirs et les rubis !
C'en était bien ?... tu les as vus ?

NADIR.

Et des étoffes, des tissus...
Et des perles, des diamants
De toutes parts étincelants !...
(S'interrompant.)
Mais... mais
En ce lieu vous n'irez jamais ?
Et vous tairez de tels secrets !

ALI-BABA.

Oh ! d'avance je te promets
De bien garder de tels secrets.
Mais... mais...

Ensemble.

ALI-BABA.

Achève, je t'en prie,
Nadir, mon cher Nadir...
Il y va de ma vie,
Et je vais en mourir...
Allons, daigne finir !

NADIR.

Ah! je vous en supplie,
Modérez ce désir...
Il y va de la vie :
Ce fatal souvenir
Me fait encor frémir!

ALI-BABA.

Et comment pénétrer dans ce lieu magnifique?

NADIR.

Comment?... par un seul mot magique...
Qui, par hasard, par moi fut entendu.

ALI-BABA.

Et, j'en suis sûr, tu l'as bien retenu?

NADIR.

Oui, sans doute : en disant au rocher qui s'avance :
Sésame!... Sésame!... ouvre-toi!
Le rocher s'ouvre, et l'on s'élance.

ALI-BABA.

Ah! je comprends... mais redis-moi
Ce mot encor.

NADIR.

Sésame!

ALI-BABA.

Sésame!

(A part.)

Je m'en souviendrai, sur mon âme!
Mais j'ai peu de mémoire, et l'écrire vaut mieux.

NADIR, voyant qu'il se détourne pour écrire sur un papier.

Que faites-vous?

ALI-BABA, cachant le papier.

Moi? rien.

NADIR.

Et surtout de ces lieux

Gardez-vous d'approcher.

ALI-BABA.

Ne t'en mets pas en peine;
Je n'y songe pas... Tu disais
Que c'est dans la forêt prochaine,
Du côté du bois des Cyprès?

NADIR.

Du côté du bois des Cyprès.

ALI-BABA.

Auprès de la verte fontaine ?...

NADIR.

Mais au moins vous n'irez jamais,
Et vous tairez de tels secrets ?

ALI-BABA.

Oh ! d'avance je te promets
De garder pour moi ces secrets.

Ensemble.

ALI-BABA.

Quel bonheur ! quel plaisir !
Quel heureux avenir !
De saphirs, de rubis,
Les yeux sont éblouis...
Et puis des diamants
Les feux étincelants !...
Ah! quel plaisir
De s'enrichir !

NADIR.

Ah! d'espoir, de plaisir,
Je le vois tressaillir !...
Des saphirs, des rubis,
Ses yeux sont éblouis !
Du sort qui vous attend
N'êtes-vous pas content ?

Fatal désir
De s'enrichir !

ALI-BABA.

Adieu, mon cher Nadir...

NADIR.

Où courez-vous ?

ALI-BABA.

Je vais
De mon départ ordonner les apprêts.

NADIR.

Pour Erzeroum ?

ALI-BABA, sans l'écouter.

Sans doute.

NADIR.

Auprès de votre fille ?

ALI-BABA.

Attends-moi, je reviens.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE V.

NADIR, puis PHAOR et MORGIANE.

NADIR, seul.

Quel feu dans ses yeux brille !
Mais quel bruit !... C'est Phaor !... Qui le ramène, hélas !

FINALE.

PHAOR, effrayé.

Ne me poursuit-on pas ?...
Qui pourra me défendre ?...
La mort est sur mes pas !
Ne me poursuit-on pas ?

Ensemble.

MORGIANE.

On ne te poursuit pas...
Que viens-tu nous apprendre?...

NADIR.

La mort est sur ses pas...
Grands Dieux!... que vais-je apprendre

PHAOR.

Quelle horreur! quel fracas!
Je crois encor l'entendre...
Ne me poursuit-on pas?

Ensemble.

PHAOR.

Ah! fuyons... fuyons vite,
Ah! fuyons... fuyons vite,
Je meurs... je meurs d'effroi!...

NADIR.

Quelle terreur t'agite?
Délie... Ah! parle vite...
Calme donc mon effroi...

MORGIANE.

Quelle terreur t'agite?
Quelle terreur t'agite?
Rassure-toi, réponds-moi!...

NADIR.

Eh quoi! seul en ces lieux
Tu reviens... malheureux!

PHAOR, troublé.

Une attaque imprévue...
Une troupe inconnue
Qui semait le trépas,..
Délia!... je l'ai vue...
Dans leurs bras!

NADIR.

Délia !... dans leurs bras !...
Quels sont les misérables ?...

PHAOR.

On ne les connaît pas

NADIR.

Leurs traits ?...

PHAOR.

Sont effroyables !

MORGIANE.

Et quoi ! vous n'avez pas
Tenté de la défendre ?

PHAOR, regardant derrière lui.

Dieux ! je crois les entendre !
La mort est sur mes pas !
Ne me poursuit-on pas ?

Ensemble.

PHAOR.

Ah ! je frissonne,
Et dans mon cœur
La raison cède à la peur
Et m'abandonne !...

MORGIANE.

Ah ! je soupçonne
Le ravisseur...
Mais sauvons-la du malheur
Qui l'environne !

NADIR.

Quoi ! tu soupçonnes
Le ravisseur ?...
Parle donc ! quel est-il ? faut-il dans ma douleur
Qu'ainsi tu m'abandonnes !...

MORGIANE.

C'est le perfide Aboul-Hassan.

NADIR, étonné.

Eh ! quoi, malgré mon or, ce crime est son ouvrage !
C'est lui !...

(A Morgiane.)

Préviens ton maître.

(Morgiane rentre chez Ali-Baba.)

Ah ! d'un pareil outrage
Je me vengerai dans son sang.

(A lui-même.)

Oui, je le jure...

(A Phaor.)

Et toi, rassemble
Ses esclaves et ses amis.
Qu'ils s'arment tous...

(Phaor sort, en courant, par la droite.)

Nous marcherons ensemble !
Et de sa trahison l'infâme aura le prix !...

(Morgiane revient toute troublée, suivie des femmes et des esclaves d'Ali-Baba.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; MORGIANE, FEMMES et ESCLAVES, puis PHAOR.

MORGIANE, accourant.

Quel nouveau malheur nous menace !
Mon maître a disparu !...

NADIR.

Juste ciel !... que dis-tu ?...

MORGIANE.

A mes cris répétés il n'a point répondu,
Et tout à l'heure un esclave l'a vu

S'échapper...

NADIR.

Il sait tout... et suit déjà la trace
De ce ravisseur inconnu...
Je vais le seconder.

(Phaor rentre avec des esclaves et des amis de Nadir.)

Ensemble.

NADIR.

Pour venger votre maître,
Amis, suivez-moi tous!...
Courez chercher le traître,
Qu'il tombe sous vos coups!

MORGIANE et PHAOR.

Pour venger notre maître,
Amis, suivez-le tous!
Courons chercher le traître,
Qu'il tombe sous nos coups!

LE CHŒUR.

Pour venger notre maître
Marchons!... conduisez-nous,
Courons chercher le traître,
Qu'il tombe sous nos coups!

NADIR.

Prenez des armes!

LE CHŒUR.

Nous sommes prêts!...

MORGIANE.

Dieux!... qui voyez mes larmes,
Veillez sur eux... protégez-les!

Ensemble.

NADIR.

Pour venger votre maître,

Amis, suivez-moi tous!...
Courez chercher le traître,
Qu'il tombe sous vos coups!

MORGIANE et PHAOR.

Pour venger notre maître,
Amis, suivez-le tous!...
Courons chercher le traître,
Qu'il tombe sous nos coups.

LE CHŒUR.

Pour venger notre maître,
Marchons!... conduisez-nous,
Courons chercher le traître,
Qu'il tombe sous nos coups!

(Ils sortent en désordre et se pressent sur les pas de Nadir.)

ACTE TROISIÈME

L'intérieur d'un souterrain taillé dans le roc. — Au fond, un escalier rapide et grossièrement formé, présente plusieurs sinuosités, s'élève en tournant jusqu'à la moitié du théâtre et se perd dans une grotte très-sombre qui sert de sortie. Une lampe d'argent éclaire l'intérieur de la caverne. On voit de tous côtés et pêle-mêle des ballots de marchandises, des armes, des étoffes précieuses, des vases d'or, des tonnes remplies d'argent monnayé, de pierreries, etc. A droite quelques bannes de café marquées des lettres A B et de chiffres arabes.

SCÈNE PREMIÈRE.

OURS-KAN, THAMAR, CALAF.

(Ils sont tous trois endormis, étendus sur de riches coussins; Thamar à droite, Ours-Kan au milieu, Calaf à gauche.)

TRIO.

CALAF, dormant, et croyant compter de l'argent.

Mille ducats !
Mais sur mon livre
N'en parlons pas !

THAMAR, dormant.

Quel bon repas !

Qu'il fait bon vivre
Sans embarras !

OURS-KAN, dormant.

A moi... soldats !...
Il faut me suivre...
Ne fuyez pas !

CALAF.

Huit, neuf, dix sacs... Fi de la gloire !
J'aime bien mieux ce vil métal...

OURS-KAN.

Marchons !... marchons à la victoire...
Que notre bras leur soit fatal !...

THAMAR.

Ce vieux schiraz n'a point d'égal !
Allons, versez... encore à boire.

Ensemble.

THAMAR.

Bon, bon, bon, ça ne va pas mal !

OURS-KAN.

Bien, bien, bien, cela n'est pas mal !

CALAF.

Cinq, six, sept... ça ne va pas mal !

THAMAR.

Ah ! voilà que je deviens tendre...
A mes amours buvons encor !...

CALAF.

Mais qui vient là pour me surprendre ?
En voudrait-on à mon trésor ?

OURS-KAN.

Vite à genoux !... il faut vous rendre...
Bas les armes !... voyons votre or...

Ensemble.

OURS-KAN, levant le bras.

Frappez encor!

THAMAR, comme s'il tendait son verre.

Versez encor!

CALAF, comme s'il tenait quelqu'un à la gorge.

Rends-moi mon or!

(Se débattant et roulant à terre.)

Coquin! rends-moi mon or.

(Ces mouvements les réveillent tous trois en sursaut.)

OURS-KAN, se levant.

Quoi!...

CALAF, se levant.

Plaît-il?...

THAMAR, se levant.

Comment?

CALAF, troublé.

Qui m'appelle?

THAMAR.

Qu'avez-vous?

CALAF.

Eh bien!...

OURS-KAN.

Quelle nouvelle?

THAMAR, se frottant les yeux.

Quoi donc?...

CALAF, regardant autour de lui.

Rien!...

Nous rêvions tous... Je n'entends rien!

Ensemble.

OURS-KAN.

Ah! quel songe agréable!

J'allais être vainqueur !
Cette image agréable
Est pour moi le bonheur.
Mon cœur bat et s'agite ;
Je le sens qui palpite,
Et ce doux souvenir
Est encor un plaisir !

THAMAR.

Ah ! quel songe agréable !
Quel repas enchanteur !
Cette image agréable
Est pour moi le bonheur.
Mon cœur bat et s'agite ;
Je le sens qui palpite,
Et ce doux souvenir
Est encor un plaisir !

CALAF.

Ah ! quel songe effroyable !
Oui, c'était un voleur ;
Et son projet coupable
Me glace de terreur !
Mon cœur bat et s'agite ;
Je le sens qui palpite,
Cet affreux souvenir
Me fait encor frémir !

OURS-KAN, à Thamar.

Allons !... que chacun se réveille !...
C'est trop s'abandonner à ce honteux repos !...
Et de notre échec de la veille
Vengeons-nous en courant à des périls nouveaux !...

(Thamar sort.)

CALAF.

Oui ; les profits d'hier ne sont pas des plus beaux !...

OURS-KAN.

Que veux-tu !... nous n'avons trouvé sur notre route

Avec ces bannes de Moka,
Que la plus belle fille... une esclave... sans doute?...
Mais si jolie...

CALAF, la voyant venir et la regardant tendrement.

Eh! tenez, la voilà.

SCÈNE II.

LES MÊMES; DÉLIA.

OURS-KAN, à Calaf.

Allons! sois raisonnable!...

DÉLIA, courant à Ours-kan.

O vous!... mon seul espoir!... soyez-moi secourable!

CALAF.

En elle que de grâce et d'attraits réunis!
(A Ours-Kan.)
Qu'en dites-vous?...

OURS-KAN.

Oui, plus on la regarde...

CALAF.

Et plus on doit l'aimer!...

OURS-KAN.

Je suis de ton avis...
Et c'est pour moi que je la garde.

CALAF.

Vous, capitaine!...

DÉLIA.

O ciel!...

CALAF.

Vous en seriez épris!...

OURS-KAN.

Non pas; mais je la prends !... c'est mon ordre immuable.

DÉLIA.

Ah! loin d'y consentir, la mort est préférable !

OURS-KAN, souriant.

Y consentir !... Je n'y tiens pas;
Mais qui pourrait t'arracher de mes bras ?

TRIO.

OURS-KAN, gaiement.

A mon retour
Nous parlerons d'amour !
Il faut, ma belle,
Cesser d'être cruelle...
Car je n'ai pas le temps
De soupirer longtemps.

A mon retour
Nous parlerons d'amour !...
Il faut, ma belle,
Répondre à mon amour...

Que veux-tu pour te plaire ?
Je vais dès aujourd'hui
Mettre à tes pieds, ma chère,
Tout l'or du vieil Ali.

DÉLIA, à part.

Quoi !... mon père?...

OURS-KAN.

Son château, dès ce soir,
Doit être en mon pouvoir !

DÉLIA.

O ciel !

CALAF, bas.

Pas d'imprudence !

Et du silence !

OURS-KAN.

Mais... à mon retour,
Nous parlerons d'amour ;
Il faut, ma belle,
Cesser d'être cruelle...
Car je n'ai pas le temps
De soupirer longtemps.

Ensemble.

OURS-KAN.

A mon retour
Nous parlerons d'amour :
Il faut, ma belle,
Répondre à mon amour !

DÉLIA.

A son retour !
Plutôt perdre le jour
Qu'être infidèle
A mon premier amour !

CALAF, bas à Délia.

A son retour
Repoussez son amour :
Sur moi, ma belle,
Comptez à votre tour !

LES VOLEURS, dans les souterrains.

Du combat qui s'apprête
C'est le signal...
Ah ! pour nous quelle fête !
Vite à cheval !...

CALAF, bas à Délia.

Je reste auprès de vous !

OURS-KAN, à Calaf.

Allons, viens avec nous !

ÇALAF, étonné.

Pourquoi donc?

OURS-KAN.

Je le veux.

(Souriant.)

Tu me parais trop dangereux
Pour te laisser en tête-à-tête
Avec ma nouvelle conquête.

CALAF, bas à Délia.

Je reviendrai... comptez sur moi!...

DÉLIA.

Je meurs d'effroi!

OURS-KAN.

Et vous, la belle...

Ensemble.

OURS-KAN.

A mon retour
Nous parlerons d'amour :
Il faut, ma belle,
Se rendre à mon amour!

DÉLIA.

A son retour!
Plutôt perdre le jour,
Qu'être infidèle
A mon premier amour!

CALAF.

A son retour
Repoussez son amour :
Sur moi, ma belle,
Comptez à votre tour

LES VOLEURS, entrant.

Quel heureux jour!

La gloire nous appelle,
Et bien plus belle
Nous attend au retour !

(Ours Kan sort avec Calaf, Thamar et les voleurs armés.)

SCÈNE III.

DÉLIA, seule.

O ciel! de tous côtés le péril m'environne!
Nadir est loin de moi... mon père est menacé!
Quel secours implorer lorsque tout m'abandonne?
De me trahir le sort ne s'est-il pas lassé?...

AIR.

O mon Nadir! mon bien suprême!
Pour tromper au moins ta douleur,
Que la voix de celle qui t'aime
Arrive encor jusqu'à ton cœur!

Hélas! la fortune infidèle
Fuit et nous repousse tous deux!
En vain près de moi je t'appelle,
En vain je te cherche des yeux;
Je suis seule, et la mort cruelle
Ne vient pas exaucer mes vœux...

O mon Nadir! mon bien suprême!
Pour tromper au moins ta douleur,
Que la voix de celle qui t'aime
Arrive encor jusqu'à ton cœur!

(Prêtant l'oreille.)

Mais écoutons! j'entends un bruit de pas!

(Avec effroi.)

Quelqu'un de ces brigands! ah! ne nous montrons pas.

(Elle sort. — Au même moment, on aperçoit Ali-Baba au haut de l'es-

calier de rochers. Il tient à la main le papier sur lequel il a écrit le mot de *Sésame*, il regarde de tous côtés avec une crainte mêlée de joie et descend l'escalier avec précaution.)

SCÈNE IV.

ALI-BABA, seul, regardant son papier qu'il serre avec soin dans sa ceinture.

A ce mot tout-puissant la roche s'est ouverte...
Béni soit le prophète et notre cher Nadir!
Tapi dans un buisson, je les ai vus partir!...
Tous!... je les ai comptés... leur demeure est déserte...
(Avec joie et émotion.)
Et sans danger mon œil peut parcourir
Cet amas de trésors qui va m'appartenir!
(Il se retourne et aperçoit ses bannes de café.)
Que vois-je?... mes cafés?... ah! scélérats maudits!...
Ils me les avaient pris!...
La rage me dévore...
Pour moi quelle leçon!
Et j'hésitais encore!...
(Vivement.)
Ah! je voudrais avoir la force de Samson
Pour leur emporter tout... voyons vite!...
(Il court à un tonneau.)
O merveille!...
Des tonnes d'or et des monceaux d'argent...
Je ne sais si je veille...
L'obscurité me trompe assurément!
(Tremblant de joie, il court à la lampe et allume une petite lanterne sourde qu'il a apportée; dans son trouble, il saisit, sans le regarder, le papier qu'il vient de mettre à sa ceinture, l'allume, et après s'en être servi, l'éteint sous son pied.)

AIR.

(Regardant de tous côtés.)
Mon œil se trouble et ma main tremble...
Que de trésors ce lieu rassemble!...
Tant de richesses à la fois!
Je ne saurais fixer mon choix!...
(Il court d'un objet à un autre.)
Prenons d'abord
Ces vases d'or!...
Non, non! ces étoffes de prix...
Que vois-je?... des rubis?
(Il en met dans sa ceinture.)
Les rubis sont plus de mon goût;
Mais c'est égal, je prendrai tout.
(Avec force.)
Oui, oui, oui, oui, je prendrai tout...
(Ouvrant un coffre contenant des diamants.)
Anges du ciel!... des diamants!...
Dieux!... qu'ils sont beaux, éblouissants!
Ils sont encor plus de mon goût;
(Il met dans le coffre des sacs d'or, des pierres précieuses, des étoffes, pêle-mêle.)
Mais c'est égal, je prendrai tout,
Oui, oui, oui, oui, je prendrai tout!
(Il veut soulever le coffre et paraît accablé sous le poids.)
Mais mon courage me trahit...
Sous ce fardeau mon cœur fléchit...
Que faire, hélas! tourment horrible!
Emporter tout, c'est impossible!
(Otant plusieurs objets qu'il jette de côté.)
Mais abandonner ces rubis...
Et ces vases d'un si grand prix!
Ces étoffes de si bon goût...
(Vivement.)
Je reviendrai, je prendrai tout.

(Avec délire.)

Oui, oui, oui, oui, je prendrai tout !

(Il abandonne le coffre et met dans sa ceinture des diamants et des lingots d'or.)

Maintenant éloignons-nous vite...
Et ce papier, qu'en ai-je fait?
De mon salut il contient le secret !...

(Se fouillant avec crainte.)

Ah ! de frayeur mon cœur palpite,
Où donc est-il?... je l'avais là...

(En apercevant les débris à terre.)

Le voilà !

(Il le saisit avec joie et l'ouvre vivement.)

Mon sang se glace :
Tout est consumé, plus de trace !

(Avec une agitation toujours croissante.)

Mais je pourrai m'en souvenir.
Et ce mot?...

(Écoutant.)

Dieu ! quel bruit a frappé cette voûte?
Ce sont eux, ils vont revenir !

(Hors de lui et cherchant en balbutiant.)

Ce mot!... c'était... je crois!... non... c'est sans doute...
Plus je le cherche et plus il s'obstine à me fuir!

(Mouvement plus marqué; la musique peint le galop des chevaux, qui se rapprochent peu à peu.)

Ciel ! on approche !...
J'entends sous cette roche
Le galop des chevaux,
Répété par tous les échos.

(Avec désespoir et rejetant tout ce qu'il a pris.)

Ce sont eux, je frissonne.
Où courir ?
Comment fuir ?
La raison m'abandonne.

LES VOLEURS, au loin.

Rentrons, amis, il en est temps.

ALI-BABA, égaré.

Quels sinistres accents!

LES VOLEURS, plus rapprochés.

Rentrons, il en est temps.

ALI-BABA, se soutenant à peine.

Je frissonne!
Comment fuir?
Je n'ai plus qu'à mourir!

(Il se traîne tout tremblant et tombe presque épuisé sous un quartier de roc qui le masque. Le bruit augmente; les voleurs entrent en désordre avec des flambeaux.)

SCÈNE V.

ALI-BABA, caché, OURS-KAN, THAMAR, VOLEURS.

LES VOLEURS.

Le sort trahit notre espérance,
Et rien n'a pu nous réussir.

OURS-KAN, apercevant les objets épars.

Eh! mais, que vois-je? en notre absence
Quelqu'un s'est introduit ici.

LES VOLEURS.

En notre absence
Quelqu'un s'est introduit ici?

OURS-KAN.

Cherchez partout! s'il est ici,
Qu'il redoute notre vengeance.

LES VOLEURS, cherchant.

S'il est ici,
Qu'il redoute notre vengeance.

THAMAR, apercevant Ali-Baba.

Le voici, le voici!

LES VOLEURS, courant le saisir.

C'est lui! vengeance!...
Misérable!

(On traîne Ali-Baba aux pieds d'Ours-Kan.)

ALI-BABA, tremblant.

Pardon, pardon!

LES VOLEURS.

Non, non!

ALI-BABA, les mains jointes.

Mes bons seigneurs!

LES VOLEURS.

Non, non, non, non!

SCENE VI.

LES MÊMES; DÉLIA, accourant au bruit.

DÉLIA.

Quels cris!

ALI-BABA.

Ma fille!...

DÉLIA, courant à lui.

Dieux! mon père!

OURS-KAN, la repoussant.

N'importe! Mort au téméraire!

DÉLIA.

Écoutez-moi! ..

LES VOLEURS.

Point de pardon!

OURS-KAN.

Pénétrer dans notre demeure!
Nous ravir, par la trahison,

Notre secret!... Il faut qu'il meure!

DÉLIA, éperdue.

Écoutez-moi!

LES VOLEURS.

Non, non, non, non!

DÉLIA, se précipitant au milieu d'eux.

Ah! par pitié!...

LES VOLEURS.

Non, non, non, non.

OURS-KAN, aux voleurs.

Frappez! et que le corps du traître,
Exposé dans cette forêt,
Épouvante, et fasse connaître
Notre vengeance et son forfait.

LES VOLEURS.

Oui, que sa mort fasse connaître
Notre vengeance et son forfait.

TOUS.

Oui frappons!

(Ali-Baba est jeté à terre, le sabre est levé sur lui; Délia pousse un cri déchirant et l'entoure de ses bras.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES; CALAF, qui est entré sur ces derniers mots, reconnaît Ali-Baba et s'élance près du capitaine.

CALAF, vivement.

Arrêtez! ô ciel! qu'allez-vous faire?

OURS-KAN.

Punir un téméraire,
Obéir à nos lois.

CALAF, bas.

Et tout perdre à la fois.

(Montrant Ali-Baba.)

C'est une fortune certaine
Que le ciel nous amène...
Sa rançon nous vaudra
Celle d'un roi, car... c'est Ali-Baba!

TOUS, à mi-voix.

Quoi! le fameux Ali-Baba!

OURS-KAN, bas.

Celui dont tout à l'heure
Nous n'avons pu surprendre la demeure!

(Ils se parlent bas.)

ALI-BABA, bas à sa fille.

Qui les arrête?

DÉLIA, bas.

Ils parlent bas.

ALI-BABA et DÉLIA.

A notre sort nous n'échapperons pas!

OURS-KAN, bas à ses gens.

Silence!

(Les brigands se retirent de côté.)

(A Ali-Baba.)

Approche, misérable... infernal usurier!
Ta tête ici devrait payer
Ton audace et ton insolence.
Nous en aurons raison...
Tu ne nous quitteras qu'en payant ta rançon...

ALI-BABA, effrayé.

Comment?

OURS-KAN.

Et celle de ta fille.
J'avais d'abord d'autres projets;

Mais avant tout nos intérêts.

ALI-BABA, prenant un air piteux.

D'un pauvre père de famille
Que la misère accable... eh! que veut-on encor?

OURS-KAN.

De l'or! de l'or!

ALI-BABA.

Je n'ai plus rien.

OURS-KAN.

De l'or! de l'or!
La feinte est inutile.

ALI-BABA.

Eh bien! en faisant un effort...
Et s'il faut cent sequins...

OURS-KAN, vivement.

Il nous en faut cent mille!

CALAF.

Deux cents!

OURS-KAN.

Trois cents!

ALI-BABA, se récriant.

Trois cents!

OURS-KAN.

Et sur-le-champ.

ALI-BABA, furieux, à Calaf.

Ah! traître!
Pourquoi m'as-tu fait connaître?
(A Ours-Kan.)
Où prendre tant d'argent?

OURS-KAN.

Il le faut... à l'instant ..
Eh bien!...

FINALE.

ALI-BABA, d'un air décidé.

Non, non, non, non, non, point d'affaire !
Tuez-moi là !
Je le préfère...
Du moins mon or me restera.

OURS-KAN, étonné.

Y penses-tu?

ALI-BABA.

Non, point d'affaire !

CALAF.

Quel entêté !

ALI-BABA.

Tuez-moi là!

OURS-KAN.

Mais songe donc...

ALI-BABA.

Je le préfère...
Du moins mon or me restera.

DÉLIA.

Et quoi! pour vous sauver, mon père...

ALI-BABA.

Je ne vaux pas mille sequins.

CALAF, lui montrant Délia.

Et pour une fille si chère...

ALI-BABA, ému.

Je suis navré de ses chagrins...
(Hésitant.)
Mais... mais... trois cent mille sequins !
Non, non, non, non, non, point d'affaire !
Tuez-moi là !
Je le préfère...
Du moins mon or me restera.

Ensemble.

ALI-BABA.

Tuez-moi là! je le préfère,
Mon or du moins me restera!

DÉLIA, à son père.

Cédez, cédez à ma prière :
Songez qu'un refus nous perdra!

OURS-KAN et CALAF.

Quel entêté! crains ma colère!
Ton argent seul te sauvera.

ALI-BABA, désolé.

Ce qu'on m'a pris devrait suffire...
Jusqu'à ces bannes de Moka!...
Mes cafés!...

OURS-KAN.

On te les rendra...
Mais chez toi tu vas nous conduire,
Dans ton château.

ALI-BABA, alarmé.

Chez moi!

OURS-KAN.

C'est là que nous voulons
Compter ensemble et recevoir nos fonds.

ALI-BABA, furieux et hors de lui.

Dans mon château vous introduire!
Pour me voir pillé... dévasté!
Pour me réduire
A la mendicité...
Pour perdre en un instant ce qui m'a tant coûté!...
(Avec plus de force.)
Non, non, non, non, non, point d'affaire!
Tuez-moi là!
Je le préfère...
Du moins mon or me restera.

OURS-KAN, avec un geste de fureur.

Eh bien!...

CALAF, bas, en le retenant.

Prenez-y garde... il se laisserait faire.

OURS-KAN, se radoucissant.

Rassure-toi;
Je serai seul... je n'emmène avec moi
Que mon caissier pour toucher notre argent.
Rien que nous deux... es-tu content?

ALI-BABA.

Rien que vous deux?
Je l'aime mieux...
Et les autres?...

OURS-KAN, faisant signe à Thamar.

Ils vont partir
Pour tenter une autre aventure.
Une affaire qui paraît sûre.

ALI-BABA, à part.

S'ils pouvaient n'en pas revenir!

OURS-KAN.

Pendant ce temps,
Comme deux bons marchands
Qui viennent souper avec toi,
Tu nous conduis, Calaf et moi...
Tu nous paieras... nous souperons...
Et nos comptes faits... nous partons.

ALI-BABA, hésitant.

Soit! S'il n'est pas d'autres moyens...
Mais... mais... trois cent mille sequins!...

LES VOLEURS, le menaçant.

Ah! c'en est trop, décide-toi,
Ou bien il y va de ta vie!...

DÉLIA, effrayée.

Il y consent!... oui, j'engage sa foi!

ALI-BABA, désolé.

Quo ! par mon propre sang notre cause est trahie!
Ils sont tous contre moi!

OURS-KAN, bas à Thamar.

Vous entendez?... de la prudence!

THAMAR, bas à Ours-Kan.

Comptez sur notre obéissance.

Ensemble.

OURS-KAN et THAMAR.

De la prudence,
Du silence,
Et le succès
Couronne nos projets!

CALAF, à part.

Mais quel mystère!
Que vont-ils faire?
Si je pouvais
Surprendre leurs projets!

(Thamar va parler bas aux voleurs.)

OURS-KAN.

Allons! amis, prenez vos armes.
(Bas à Thamar.)
Par un autre chemin...

THAMAR, bas.

J'ai compris tes projets.

LES VOLEURS.

Prenons nos armes!
Sans plus tarder il faut partir...
A son ordre il faut obéir...
Prenons nos armes!
Marchons tous, voici l'instant;

L'ombre s'étend;
Le voyageur passe en tremblant
Près de ce bois qui double ses alarmes!
Marchons tous... voici l'instant;
La récompense nous attend.

(Les voleurs prennent leurs armes.)

OURS-KAN, à Ali-Baba.

A ton honneur tu vois que je me livre,
Mais songe à nous garder ta foi;
Je veillerai sur ta fille et sur toi,
Et pas un mot... ou vous cessez de vivre.

Ensemble.

OURS-KAN, bas à Thamar.

Dans les combats.
Guide leurs pas!
Valeur, prudence,
La récompense
Nous sourit!

ALI-BABA, à part.

Je n'ose, hélas!
Faire un seul pas!
Dans le silence
Et dans la nuit
L'espoir me fuit!
Quelle imprudence
M'a conduit!

CALAF, à Délia.

Ne tremblez pas,
Je suis vos pas!
Dans le silence
Et dans la nuit
L'espoir nous suit,
Si la prudence
Vous conduit!

DÉLIA.

Grand Dieu, hélas !
Guide mes pas !
Dans le silence
Et dans la nuit
L'amour me suit,
Et l'espérance
Me conduit !

LES VOLEURS.

Sans plus tarder il faut partir ;
Voici nos armes !
Marchons tous... voici l'instant ;
L'ombre s'étend ;
Le voyageur passe en tremblant
Près de ce bois qui double ses alarmes !
Marchons tous... voici l'instant,
La récompense nous attend.

(A la fin du chœur, Thamar se met à la tête des voleurs qui défilent par la montée des rochers, au fond de la caverne ; Ours-Kan fait passer Ali-Baba devant lui ; Calaf soutient Délia.)

ACTE QUATRIÈME

Une terrasse du château fort d'Ali-Baba, terrasse élevée qui domine la campagne que l'on aperçoit dans le lointain, ainsi que les minarets de la ville d'Erzeroum. — A droite sur le premier plan, une porte conduisant au appartements d'Ali-Baba. Sur le troisième plan, toujours à droite, un hangar fermé par des rideaux. Au fond, à gauche, un escalier par lequel on descend dans les jardins.

SCÈNE PREMIÈRE.

NADIR, **seul, assis à gauche, la tête appuyée sur ses mains.**

J'ai satisfait du moins à mon ressentiment ;
C'est lui ! j'en étais sûr ; oui, c'est Aboul-Hassan,
Qui, malgré mes trésors, malgré la foi donnée,
M'a ravi la beauté qui m'était destinée...
Il le niait encor... dans mon transport jaloux,
Je l'ai frappé... je crains peu son courroux !
Et quel péril pourrait m'accabler désormais,
Quand je perds tout ce que j'aimais ?
Mais quel bruit !

SCÈNE II.

NADIR, MORGIANE **accourant.**

MORGIANE.

Les voici ! Dieu vient de vous les rendre.

NADIR, avec transport.

Ma Délie !

MORGIANE.

Et son père !... Au pouvoir des brigands
Tous deux étaient tombés ; quand d'honnêtes marchands
A leurs cris accourus, sont venus les défendre;
Tenez... tenez... je les entends.

SCÈNE III.

NADIR, MORGIANE, ALI-BABA, DÉLIA, OURS-KAN, CALAF.

(Nadir court au-devant de Délia et d'Ali-Baba, qu'il embrasse.)

SEXTUOR.

Ensemble.

MORGIANE et NADIR.

Grand Dieu ! je te rends grâce :
Par toi seul, aujourd'hui,
Tout mon chagrin s'efface.
Que ton nom soit béni !

ALI-BABA et DÉLIA.

Du sort qui nous menace,
Malgré moi je frémis.
O Mahomet ! par grâce,
Sur nous veille aujourd'hui !

OURS-KAN et CALAF.

Oui, grâce à notre audace,
Nous voilà donc chez lui
Et maîtres de la place !
Mahomet soit béni !

NADIR, passant près d'Ours-Kan et lui pressant la main.

Ah ! quand votre valeur me rend ce que j'adore,

Tout mon sang ne saurait payer tant de bienfaits.

ALI-BABA, à part.

Dieux ! il le remercie encore.

OURS-KAN, examinant ce qui l'entoure avec admiration.

C'est superbe !

CALAF, de même.

Oui vraiment !

OURS-KAN.

On dirait d'un palais !

MORGIANE.

Ah ! vous ne voyez rien.

ALI-BABA, à Morgiane, avec colère

Silence !

MORGIANE.

Notre maître
A bien d'autres trésors, des tissus précieux.

ALI-BABA.

C'est faux !... Te tairas-tu ?

MORGIANE, de même.

Des esclaves nombreux.

OURS-KAN, bas, à Ali-Baba.

Des esclaves !... il faut les faire disparaître ;
Qu'à l'instant même ils sortent de ces lieux,
Tous les hommes du moins.

ALI BABA.

Mais, seigneur...

OURS-KAN, à demi-voix.

Je le veux.

(Montrant Nadir.)

Et celui-là, quel est-il ?

ALI-BABA.

C'est mon gendre.

OURS-KAN, de même.

Raison de plus! Un amoureux
Est toujours brave.

(A part.)

Il voudrait les défendre.

(A Ali-Baba.)

Qu'il parte aussi.

ALI-BABA.

Mais comment?

OURS-KAN.

Je le veux.

Ensemble.

ALI-BABA.

L'espoir m'abandonne,
D'effroi je frissonne,
L'horreur m'environne :
Quel sera mon sort?
O Dieu! que je prie,
A leur rage impie
Dérobe ma vie,
Et surtout mon or!

DÉLIA.

L'espoir m'abandonne,
D'effroi je frissonne;
Partout m'environne
L'aspect de la mort!
O Dieu que je prie!
Veille sur sa vie!
Contre leur furie
Protége son sort!

NADIR.

L'amour m'environne;
Mon cœur s'abandonne
Au bonheur que donne

Un pareil trésor !
Maîtresse chérie,
Enfin ma Délie
Va donc pour la vie
Partager mon sort !

MORGIANE.

L'amour l'environne,
Son cœur s'abandonne
Au bonheur que donne
Un pareil trésor !
Enfin cette amie,
Qu'il a tant chérie,
Va donc pour la vie
Partager son sort !

OURS-KAN et CALAF, à part.

Nul ne nous soupçonne ;
Mon cœur s'abandonne
A l'espoir que donne
Un pareil trésor !
A nous il se fie ;
A notre furie
Il livre sa vie,
Et surtout son or !

OURS-KAN, bas à Ali-Baba et lui montrant Nadir.

Qu'il parte donc sur l'heure !

ALI-BABA, à part et tremblant.

O ciel ! c'est fait de moi.
(Haut, sur un signe d'Ours-Kan.)
Mon cher Nadir !... allons !... Éloigne-toi.

NADIR, avec indignation.

Comment !... Me renvoyer !... ô perfidie extrême !
Après ce que j'ai fait pour lui
(A Ours-Kan.)
Lorsqu'au d'hui,

Pour mériter la main de sa fille que j'aime,
C'était peu de prodiguer l'or,
Il fallut lui livrer le secret d'un trésor
Par moi seul découvert...

ALI-BABA, qui cherche en vain à l'arrêter.

O ciel !

DÉLIA, à part et de même.

Quelle imprudence !

ALI-BABA, à part.

Il se livre lui-même à leur ressentiment !

OURS-KAN, à Nadir.

Je parlerai pour vous...

(A Ali-Baba.)

Qu'il reste maintenant ;
Il le peut...

(A part.)

C'est le ciel qui l'offre à ma vengeance.

ALI-BABA, à Nadir.

Reste donc, on le veut...

(A part.)

Mais de lui c'en est fait.

NADIR, avec joie, à Ours-Kan.

Ah ! comment reconnaître un semblable bienfait !

Ensemble.

ALI-BABA.

L'espoir m'abandonne,
D'effroi je frissonne ;
Partout m'environne
L'aspect de la mort !
Dieu, que je supplie,
A leur rage impie
Dérobe ma vie,
Et surtout mon or !

DÉLIA.

L'espoir m'abandonne,
D'effroi je frissonne ;
Partout m'environne
L'aspect de la mort !
Dieu que je supplie,
Veille sur sa vie :
Contre leur furie
Protége son sort !

NADIR.

L'amour m'environne ;
Mon cœur s'abandonne
Au bonheur que donne
Un pareil trésor !
Maîtresse chérie,
Enfin ma Délie
Va donc pour la vie
Partager mon sort !

MORGIANE.

L'amour l'environne ;
Son cœur s'abandonne
Au bonheur que donne
Un pareil trésor !
Maîtresse chérie,
Enfin sa Délie,
Va donc pour la vie
Partager son sort !

OURS-KAN et CALAF, à part.

Nul ne nous soupçonne ;
Mon cœur s'abandonne
A l'espoir que donne
Un pareil trésor !
A nous il se fie ;
A notre furie

Il livre sa vie,
Et surtout son or !

OURS-KAN, haut à Ali-Baba.

Sans plus tarder, parlons de nos affaires !
Tes bannes de café sont là dans la maison.

ALI-BABA, montrant le hangar au fond, masqué par des rideaux.

Sous ce hangar, grâce à vos soins prospères,
Je viens de les compter !

OURS-KAN, bas.

Songeons à ta rançon ;
Conduis-nous à ta caisse...

ALI-BABA, effrayé.

O ciel !... ce sanctuaire
Où n'a jamais, hors moi, pénétré nul mortel !

OURS-KAN, bas.

J'irai seul !

DÉLIA, se glissant près de Nadir et à voix basse.

Un danger nous menace !

NADIR, de même et vivement.

Et lequel ?

DÉLIA, de même.

Prenez garde !

OURS-KAN, qui l'a observée du coin de l'œil, se rapproche d'elle.

Pour vous, venez vers votre père,
Ma belle enfant.

(En l'emmenant et à mi-voix.)

Songez qu'il faut vous taire !

ALI-BABA, à Délia.

Oui, va veiller, ma fille, au souper.

OURS-KAN, à part.

C'est prudent !

(Bas à Calaf.)

Pour Nadir, c'est le seul dont je craindrais l'audace !

Ne le quitte pas d'un instant.

(Lui donnant un poignard.)

S'il voulait s'échapper, frappe-le sur-le-champ.

CALAF, avec hésitation.

Je tâcherai.

OURS-KAN.

Partons.!

(Sur un geste d'Ours-Kan et sur un signe de son père, Délia sort par le fond avec Morgiane, en échangeant avec Nadir des regards d'intelligence; Ours-Kan et Ali-Baba entrent dans les appartements à droite.)

SCÈNE IV.

NADIR, CALAF.

NADIR, à part.

Un danger nous menace,
M'a-t-elle dit; et ce péril
Qui l'environne... quel est-il?
Je le saurai!... courons!...

(Il va pour sortir.)

CALAF, l'arrêtant.

Non pas, de grâce!
Vous ne pouvez sortir de ces lieux!...

NADIR, avec colère.

Et pourquoi?
Pour quel motif?

CALAF, bas et en tremblant.

On l'a mis sous ma garde...

(A part.)

Et de l'air dont il me regarde,
On dirait que c'est lui qui veille ici sur moi!

(Il veut s'éloigner de Nadir, qui le retient par le bras.)

NADIR.

Reste et réponds ! Il est quelque mystère
Que tu connais !

CALAF, à part.

Grand Dieu !

NADIR.

Tu veux en vain te taire,
Tu parleras, ou bien c'est fait de toi !

DUO.

CALAF.

Non, je dois garder le silence.
Mais d'où vient votre défiance ?
Pourquoi donc tant de courroux ?

NADIR, le menaçant.

Je cède à mon impatience...

CALAF, tremblant.

Ah ! surtout point d'impertinence ;
Mon ami, prends un ton plus doux !

NADIR.

Crains les effets de ma vengeance !

CALAF, à part.

Quelle fureur ! possédons-nous,
Il faut ici de la prudence.

NADIR, le menaçant toujours.

Dans ces lieux votre présence...

CALAF.

Point d'impertinence !

NADIR.

Cache un complot...

CALAF.

Point d'impertinence

NADIR.

Parle ou bientôt...

Ensemble.

CALAF.

Mon ami, prends un ton plus doux !

NADIR.

Mon cœur s'enflamme de courroux !

NADIR.

C'est redoubler ma défiance ;
Allons, il faut suivre mes pas !

CALAF.

Et si...

NADIR.

Parle plus bas...

CALAF, tremblant.

Et si je ne le voulais pas !...

NADIR, le prenant au collet.

Viens, suis mes pas !

CALAF, de même.

Et si je ne le voulais pas !...

NADIR.

Crains tout de ma juste vengeance...

CALAF, tirant son poignard en tremblant.

Mon ami, prends un ton plus doux !

NADIR.

C'est trop se faire violence !...

(Lui arrachant le poignard.)

Ensemble.

NADIR.

Eh bien ! tombe donc sous mes coups !

CALAF, à genoux.

Grâce ! je suis à vos genoux !

SCÈNE V.

LES MÊMES ; DÉLIA.

NADIR, levant le poignard sur Calaf.

Le lâche est à mes pieds !... eh bien ! donc, sur ta vie,
Il faut tout avouer... Qu'entends-je ? c'est Délie !

DÉLIA, entrant avec précaution et à voix basse.

Je tremble !

NADIR.

Ne crains rien !

CALAF, à Nadir et à Délia.

Je suis de vos amis ;
Comptez sur moi !

DÉLIA.

Qui, lui ? grand Dieu !

NADIR, à Délia.

Poursuis ?

DÉLIA, à demi-voix.

On menace nos jours... et dans cette demeure,
Ces deux riches marchands, par mon père introduits...

NADIR.

Eh bien ?

DÉLIA.

Sont des chefs de bandits !

CALAF, vivement.

Non pas moi !... Je le jure ! et qu'à l'instant je meure,
S'ils ne m'ont obligé de suivre ici leurs pas...
Avec de tels brigands ne me confondez pas !

NADIR, montrant la porte à droite.

Leur chef est là !

DÉLIA, retenant Nadir.

Grand Dieu ! qu'allez-vous faire ?...

NADIR.

Et d'où vient cet effroi, quand nous avons pour nous
De nombreux serviteurs...

DÉLIA.

On les a bannis tous !
Ils viennent de partir... vous êtes seul !...

NADIR.

Qu'importe ?

DÉLIA, regardant au fond et apercevant Morgiane qui sort du hangar.

Morgiane !... qui peut la troubler de la sorte ?

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; MORGIANE, pâle et effrayée.

MORGIANE.

Ah ! malheur !... désespoir !

CALAF.

Qu'est-ce donc ?...

DÉLIA.

Parle vite !

MORGIANE.

Qui pouvait le prévoir !

NADIR.

Quelle frayeur t'agite ?

MORGIANE.

Nous sommes tous perdus !
Notre mort est certaine !

TOUS.

Dieux !

DÉLIA.

Parle bas !

MORGIANE.

D'une espérance vaine,
Ah ! ne vous flattez plus.

TOUS TROIS, l'entourant.

Eh bien !

MORGIANE, d'une voix basse et entrecoupée.

Pour obéir à votre père,
D'un repas délicat j'ordonnais les apprêts,
Les vins choisis, la bonne chère,
Le schiraz, les sorbets...
Au moka surtout je songeais ;
Et pour éviter tout reproche,
Sous ce vaste hangar je pénètre, et m'approche
De ces ballots nouvellement reçus.
Dans le premier, j'allais en prendre ;
O surprise... ô terreur !
Une voix sombre, et qui glace mon cœur,
Sort aussitôt... Je crois encor l'entendre :
(Imitant la voix.)
« Est-ce l'heure ?... Nous sommes prêts ! »

TOUS TROIS, répétant avec frayeur.

Nous sommes prêts !

MORGIANE.

J'étais mourante,
Mais de mon épouvante
Redoutant les effets,
Je réponds à voix basse :
« Pas encore, attendez !... » Près du second je passe,
(Imitant la seconde voix.)
« Est-ce l'heure ?... Nous sommes prêts. »

TOUS TROIS.

Nous sommes prêts !

MORGIANE.

Pâle et tremblante,
Je continue. Hélas !
A chaque pas...
Partout... même demande... Enfin ils sont quarante,
Cachés dans ces lieux,
Prêts à nous égorger.

TOUS, frappés.

Grands dieux !

(Silence. — Ils se regardent avec consternation. Ensemble et à voix basse.)

Plus d'espérance !
Moment fatal !
Oui, oui, de la mort qui s'avance
Je crois entendre le signal.

(Délia s'appuie sur Nadir, tandis que Morgiane lui baise la main en signe d'adieu.)

CALAF, à part.

Quarante !

(Les regardant.)

Leur perte est certaine.
Je n'hésite plus, et décidément
Je tiens mon serment ;
Je suis pour le capitaine.

NADIR.

Je ne puis croire encore aux horribles projets
Que ce complot m'annonce, et veux voir par moi-même.

CALAF.

Vous oseriez !

NADIR.

Silence !

CALAF.

Je me tais !

(Nadir va au fond, soulève les rideaux qui ferment le hangar, et l'on aperçoit les bannes de café rangées et entassées les unes sur les autres ; Nadir frappe de son poignard sur les deux premières, et l'on entend deux voix.)

LES DEUX VOIX.

Est-ce l'heure ?... Nous sommes prêts !

CALAF à part.

Ce sont eux.

MORGIANE et DÉLIA, à part.

O terreur extrême !

NADIR, près des bannes, et à voix basse.

Pas encore, attendez !

MORGIANE.

Ils sont là, vous l'entendez ?

CALAF, à part.

Oui, ce sont les plus forts, je leur reste fidèle.

LES VOLEURS, cachés.

Est-ce l'heure ?... Nous sommes prêts ?

NADIR, allant à plusieurs bannes.

Pas encor... pas encore... attendez que j'appelle.

DÉLIA, à Nadir, qui revient près d'elle après avoir fermé les rideaux du hangar.

Cher Nadir,
Il faut donc mourir !

NADIR, avec résolution.

Ce ne sera pas sans vengeance !
Oui... oui...
J'aurai les yeux sur lui
Au premier bruit...

MORGIANE.

Silence !
Je l'entends ! le voici !

(La porte s'ouvre.)

NADIR, DÉLIA et MORGIANE, avec terreur.

Plus d'espérance !
Moment fatal !
Oui, oui, de la mort qui s'avance
Je crois entendre le signal.

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; OURS-KAN, ALI-BABA, FEMMES.

(Des femmes apportent une table richement servie, que l'on place de côté et que l'on environne de coussins ; d'autres femmes portent des plateaux sur lesquels sont les vins, les sorbets, le café, etc.)

OURS-KAN, bas à Ali-Baba.

Tu le vois, je tiens mes promesses ;
Je n'ai puisé dans ton trésor
Que deux cent mille pièces d'or ;
C'est bien peu, pour tant de richesses.

ALI-BABA, troublé.

Oh !

OURS-KAN, à part.

Mais j'ai vu le reste et je sais le chemin.
(Il aperçoit la table.)
Eh ! mais, quel splendide festin !
Vraiment, on n'est pas plus aimable !
A ce repas agréable,
Je sens que je vais faire honneur.
Allons, allons à table !
(A Nadir et à Ali-Baba.)
Imitez-moi.

(Il s'approche de la table.)

Ensemble.

ALI-BABA, DÉLIA et MORGIANE, à part.

Je cède à ma frayeur !

NADIR, à part.

Contenons ma fureur !

OURS-KAN, à part.

Le sommeil va bientôt les livrer sans défense.
Attendons que la nuit s'avance
(Regardant le hangar.)
Pour donner le signal.
(Haut et buvant.)
Du schiraz excellent !
(Regardant les esclaves.)
Et de jeunes beautés au regard séduisant !
Allons, pour charmer cet instant,
De la musique, de la danse,
Tous les plaisirs !

(Il se verse encore à boire, en s'asseyant sur une pile de coussins. Il a fait placer Ali-Baba à côté de lui et Délia près de son père. Morgiane et Nadir sont au milieu du théâtre ; Calaf est seul à l'extrémité opposée à la table.)

MORGIANE, bas à Nadir, et comme frappée d'une idée subite.

Oui... je n'y pensais pas.

NADIR, bas.

Que veux-tu faire ?

MORGIANE, bas.

Parlez bas !

(Elle fait un signe de côté, et l'on voit accourir toutes les femmes, esclaves d'Ali-Baba et de Nadir, qui tiennent des vases, des coupes d'or, des instruments de musique à la main.)

MORGIANE, bas, et montrant Ours-Kan.

Il faut tromper sa surveillance.
Oui, grâce au désordre, à la danse,

Je pourrai m'échapper et chercher du secours.

NADIR, bas et vivement.

Je veille sur leurs jours...
Et ce poignard... s'il voulait faire entendre
(Montrant Ours-Kan.)
Le funeste signal que nous venons d'apprendre...

OURS-KAN, se tournant vers Nadir, comme s'il l'attendait.

Eh bien !...

NADIR, aux femmes, et avec une gaieté affectée.

Que tout ici respire le bonheur !...
A notre hôte faisons honneur...

DIVERTISSEMENT.

(Il va se placer près de Délia et suit tous les mouvements d'Ours-Kan. Les jeunes esclaves, guidées par Morgiane, entourent successivement Ours-Kan et cherchent à attirer son attention, à le séduire ; les unes lui versent à boire, d'autres lui offrent des sorbets, sa pipe ; on place près de lui des cassolettes parfumées ; tout cela s'exécute au milieu de danses gracieuses, à la faveur desquelles Morgiane s'est échappée. Calaf, qui s'en est aperçu, cherche à se rapprocher du capitaine.)

CALAF, bas au capitaine, pendant la bacchanale.

On en veut à vos jours !

(Ours-Kan lui fait signe de se taire, lui montre le hangar en lui disant quelques mots à l'oreille. Calaf se perd dans la foule. Pendant ce mouvement, Morgiane est rentrée très-troublée et s'est approchée de Nadir.)

MORGIANE, bas à Nadir.

Notre perte est jurée..
Tout est fermé !...

NADIR, bas.

Grands Dieux !

MORGIANE, bas, et montrant Ours-Kan.

Il n'a rien oublié...
Et notre mort est assurée

Si de nous le ciel n'a pitié !

(Nadir fait un mouvement ; Ours-Kan se tourne vers lui, le fait rasseoir en lui offrant à boire. — Les danses sont devenues plus vives, plus animées ; les groupes se mêlent, se poursuivent, se confondent et finissent par former un tableau général. — On entend un grand bruit, comme si l'on brisait des portes ; tout le monde se lève, excepté Ours-Kan.)

OURS-KAN, à part.

Ce sont mes gens !...

TOUS, avec effroi.

Quel bruit affreux !

(Le théâtre se remplit tout à coup de soldats guidés par Aboul-Hassan ; ils portent des torches allumées et sont suivis des esclaves hommes d'Ali-Baba et de Nadir, qui accourent sur leurs pas.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES ; ABOUL-HASSAN, SOLDATS, ESCLAVES.

ABOUL-HASSAN.

Venez, suivez mes pas !

OURS-KAN, se levant et les apercevant.

Ciel ! ce ne sont pas eux !...

NADIR et ALI-BABA, apercevant Aboul-Hassan.

Que vois-je !... Aboul-Hassan !...

ABOUL-HASSAN.

Il jura votre perte,
Et vient punir la fraude en ces lieux découverte !

ALI-BABA, à Aboul-Hassan.

Ah ! traître !...

ABOUL-HASSAN.

Oui, ces ballots nombreux
Que tu voulais en vain cacher à tous les yeux...
(A ses soldats.)
Qu'on les saisisse !

Et pour obéir à la loi,
Qu'ils soient tous brûlés devant toi!

(Les rideaux du hangar s'ouvrent ; les soldats ont déjà amoncelé des matières combustibles autour des bannes de café et y ont mis le feu avec leurs torches. Calaf, qui allait donner le signal aux voleurs, s'échappe du hangar et est saisi par les esclaves.)

OURS-KAN, s'élançant pour délivrer ses compagnons.

Ciel!...

ALI-BABA, avec désespoir.

Quê vois-je!

(Les brigands cherchent en vain à se dégager des bannes enflammées ; on en voit quelques-uns qui se débattent et se défendent.)

MORGIANE, DÉLIA, LES FEMMES.

O céleste justice!

(Les flammes ont augmenté. Ours-Kan et les voleurs disparaissent au milieu des débris et sous les coups de feu des soldats d'Aboul-Hassan ; les femmes sont à genoux, les mains levées au ciel ; Ali-Baba, Délia, Nadir et Morgiane sont du côté opposé ; les soldats et les esclaves garnissent le fond.)

CHOEUR GÉNÉRAL, pendant ces différents mouvements.

O céleste justice!...
Je bénis ton courroux!...
Du plus affreux supplice
Tu nous préserves tous!

TABLE

—

Pages.

ROBERT LE DIABLE. 1
LE SERMENT, OU LES FAUX-MONNAYEURS. 69
GUSTAVE III, OU LE BAL MASQUÉ. 139
ALI-BABA, OU LES QUARANTE VOLEURS 233

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. (Cl.) 1303, 9-5.